

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

La Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100,000 personnes.
Annonceurs s'il vous plait en prendre note.

PRIX - - 10 Cts.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

No. 16

L'Enlèvement Mystérieux

PAR

NAVIER DE MONTEPIN

AVRIL 1895.

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 RUE ST-GABRIEL, Montréal, Can.

L'Enfant Mystérieux

L'enfant mystérieux est un de ces drames intimes du pays, qui sont si chers aux canadiens. Les coutumes des habitants, leur manière de vivre, leur langage, leurs croyances, leurs superstitions sont dépeintes d'une manière aussi descriptive qu'énergique. Le style de l'ouvrage est simple et a une forme saisissante. On se croirait en pleine campagne canadienne. Les faits et gestes de l'enfant mystérieux depuis le moment où il apparaît sur la scène jusqu'au moment où son identité est révélée constituent une œuvre charmante, qui intéressera beaucoup nos lecteurs. La table des matières que nous donnons ci-dessous, démontrera mieux qu'aucune description ce qu'on peut attendre de la lecture de ce roman.

L'ouvrage comprend deux volumes expédiés "franc de port" sur réception de 50 centins en argent ou timbres-poste canadiens ou américains.

TABLE DES MATIÈRES DU 1er VOLUME

Une veillée chez Pierre Bouet. Un poisson du bon Dieu. Un festin du temps passé. Une histoire de loup-garou. Sinistre prédiction. Antoine Bouet, le Beau Parleur. Parrain et marraine. La sorcière de l'Argentenay. L'Horoscope. Dix-sept ans après. L'Île à Deux-Têtes. Tamahou. Le Trésor de Fournier. Où Tamahou et Antoine Bouet se font d'aimables confidences. Où Pierre Bouet s'occupe de son magot. Où Ambroise Campagna commence à n'avoir plus peur. Le Rapt. Ambroise en campagne. Où la Démone passe un vilain quart-d'heure.

2ème VOLUME

Le contrebandier. Dans la gueule du lion. Où Tamahou l'échappe belle. Où la Démone revient d'une excursion aux portes de l'enfer. Les Nouveaux Robinsons. Où le fisc vient fourrer son nez. Où l'on perd l'espoir à bord de l'Espérance. Où le père Bouet se monte la tête. Les frères Pape. Un coup de fusil aux avant-postes. Où la Démone passe de main en main. Dans lequel Antoine, roulé et déçu prend une terrible résolution. Le fratricide. Au pouvoir de l'ennemi. Exploits chevaleresques de Titoine. La Dame Blanche. Un mot sur le magnétisme. Le Spleen anglais. Un naufrage providentiel. Où Titoine reçoit une fessée No. 1. Conjectures. Mari et femme. Père, Mère, et Fille. Le Coffret. Remords et Peur. Où Antoine danse une gigue macabre et où la Démone meurt. . . de joie. Epilogue.

6-137
LA BONNE LITTERATURE FRANCAISE

—♦—♦—♦—
PUBLICATION MENSUELLE
—♦—♦—♦—

No. 16.

Abonnement . . . \$1.25 Par Année

L'ENLÈVEMENT MYSTÉRIEUX

— PAR —

XAVIER DE MONTEPIN

—♦—♦—♦—
AVRIL 1895
—♦—♦—♦—

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can.

J. S. FILTEAU,

LIBRAIRE,

87 RUE DUABE 27

QUEBEC.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleure marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10 à \$12 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

NUMEROS PARUS

1er Numéro paru :	"Follement aimée ou le Torpilleur 29," par P. Maël.
2e	"Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.
3e	"Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccane.
4e	"La Roche qui pleure," par Chs. Valois.
5e	"Le Remords d'un faussaire ou le Désespoir d'une femme," par M. Du Campfranc.
6e	"Rêves Dorés," par M. Maryan.
7e	"Le Drame de l'hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.
8e	"Les Fiançailles de Lorette," par Ph. Saint-Hilaire.
9e	"Le Sacrifice d'un fils," par Ernest Daudet.
10e	"Le Coureur de Dot," par DuCampfranc.
11e	"Souffrance et Bonheur," par Pierre Maël.
12e	"Le roman d'une jeune fille pauvre," par Eliza Gay.
13e	"Le roman d'un crime," par Etienne Marcel.

14me NUMERO PARU

TRAHISON VAINCUE PAR L'AMOUR

Par JULES MARY.

L'épopée de la Révolution française offre aux grands écrivains contemporains, une source féconde d'épisodes émouvants, d'héroïsmes obscurs, d'exemples de grandeur d'âme, qui ne sont certainement pas égalés dans aucune autre époque.

Jules Mary, l'écrivain si justement aimé des lecteurs, est certainement celui qui nous présente les incidents de cette période avec le plus d'intérêt. On ne pouvait pas trouver un sujet plus captivant et il a pleinement réussi dans "TRAHISON VAINCUE PAR L'AMOUR", que nous offrons en entier dans le No 14 du mois de Février 1895 de "La Bonne Littérature Française."

Dès le commencement du livre on est intéressé, et cet intérêt va grandissant jusqu'au dénouement ou l'auteur dans une de ses plus belles pages, nous fait assister à un tableau d'une grande beauté. On voit l'héroïne du drame se multiplier pour sauver le fils de sa bienfaitrice. Elle l'aime sans espoir. Elle se dévoue, court les plus grands dangers et, finalement pour sauver sa vie, fait le plus grand sacrifice qu'une femme puisse faire. Heureusement la Providence veille sur elle et, au moment où tout semblait perdu, elle atteint le bonheur à la satisfaction de tous les personnages du drame.

15me NUMERO PARU

LA VENGEANCE DU FIANCÉ

Par JULES MARY.

Sous ce titre "La Bonne Littérature Française" publication mensuelle, présente à ses lecteurs un des plus grands chefs d'œuvre d'un auteur populaire entre tous. L'ouvrage commence par le récit de l'acte de vengeance. Dans des phrases brûlantes, l'auteur montre le fiancé sacrifié à un point d'honneur. Pour se venger il FAIT ENLEVER DEUX ENFANTS EN BAS AGE, se condamnant ainsi à des remords perpétuels. Le récit qui suit ce prologue montre comment ces enfants grandissent, deviennent hommes, servent leur patrie en braves soldats. Puis, dans des phrases touchantes et superbes, on décrit leur amour, leur dévouement, leurs souffrances, et finalement, la mort de l'un et le bonheur de l'autre, la mort d'un traître qui les poursuit et la mort répentante de celui qui avait causé tous leurs malheurs par son crime.

Ce livre est en vente dans les dépôts de journaux et chez tous les libraires. Si votre libraire ne l'a pas en main, envoyez-nous 10 centins et vous le recevrez par le retour de la malle.

Nous avons grand plaisir à vous annoncer que nous venons de recevoir une série de CHEFS-D'ŒUVRE des plus célèbres écrivains français, qui paraîtront prochainement dans la "Bonne Littérature Française," pour l'année 1895.

Abonnement - - - - \$1.25 par année

Leprohon & Leprohon

Éditeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises.

25, Rue Saint-Gabriel, Montréal, Canada

Tous ces ouvrages sont au complet et seront envoyés franco, par la maille, sur réception de 10 centins en argent ou en timbres-poste. Nous prenons aussi l'argent ou timbres n.éricains.



L'ENLEVEMENT MYSTÉRIEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE MOULIN DE JAVELLE

I.

LA TAVERNE DU "BROC D'ARGENT".

Vers la fin du mois de juillet de l'an de grâce de 1755, sous le règne du roi Louis, — quinzième du nom, — entre neuf et dix heures du soir, un personnage assez bizarre arpentait, à grandes enjambées, une petite rue étroite et tortueuse, qui donnait dans le faubourg de Saint Antoine, non loin de la place Royale.

Ce personnage était un homme de haute taille, qu'on eût dit échappé d'une de ces planches de cuivre, où l'énergique et fantasque burin de Jacques Callot gravait ses immortelles fantaisies.

La tête était petite, avec de grands traits. Le nez saillant, osseux, recourbé, — couvert d'une peau tendue et luisante, — s'avancait comme un bec d'oiseau de proie. La bouche, très large et garnie de dents blanches, pointues et très écartées n'avait pour ainsi dire pas de lèvres. Cette bouche, quand elle était fermée, ressemblait à la cicatrice d'un coup de couteau. Le bas du visage était tout à la fois pointu et carré. Deux grandes moustaches noires, — semblables à celles que portaient messieurs les gardes-françaises, — soigneusement astiquées et retroussées en crocs, donnaient à cette basse et vilaine figure un aspect militaire. L'ajustement était moitié civil et moitié soldatesque. L'habit, — dont les galons d'or ou d'argent avaient disparu, — provenait évidemment de la défroque de quelque officier. Quant à la culotte, — d'un vieux velours miroité et usé jusqu'à la corde, — il aurait été difficile de lui assigner une origine probable. Une longue rapière, à poignée de cuivre, battait les mollets de notre personnage, — ou plutôt la place où ces mollets auraient dû se trouver. Tout en marchant, et tout en tracassant.

de la main droite sa moustache gauche, l'homme que nous venons de décrire fredonnait, sur l'air d'un *Noël* alors à la mode, les couplets suivants :

Monnaie,
Monnaie,
Il n'est pas, sans toi, de bonheur!....
Tout homme
Te nomme
Un vrai brevet de grand seigneur!....

L'homme de mauvaise mine orna de quelques fioritures les derniers vers de cette mauvaise chanson.

Puis il reprit :

Le riche
Se fêche
Des tracas et des mauvais jours!....
Sans cesse
S'empresse
Sur ses pas le Dieu des amours....

Le chanteur, comme pour établir un contraste entre sa propre position et le bonheur qu'il célébrait, frappa légèrement sur ses goussets, d'où ne s'échappa aucun son métallique. Ceci fait, il continua :

En course
Sa bourse
Se gonfle au lieu de s'aplatir!
Aucune
Fortune
Pour lui ne manque d'aboutir!

Bouteille
Vermeille
Dans son cellier point ne tarit!....
Et fille
Gentille
Tout à belles dents lui sourit!....

— Ah! coquin de sort!.... — s'écria-t-il brusquement en s'interrompant, — de bon vin à discrétion et de l'argent à volonté! en voilà une existence affriolante!.... — malheureusement ce n'est qu'en chansons! autant en emporte le vent.

Il poussa un profond soupir, tourmenta de plus belle sa moustache qui n'en pouvait mais, et reprit le premier couplet, qui sans doute était aussi le refrain :

Monnaie,
Monnaie,
Il n'est pas, sans toi, de bonheur!....
Tout homme
Te nomme
Un vrai brevet de grand seigneur!....

Au moment où notre personnage achevait le dernier vers, et, selon sa coutume, l'enjolivait de fioritures prétentieuses, il arrivait devant une maison basse et de mauvaise apparence et il s'arrêtait.

Cette maison n'avait qu'un rez-de-chaussée et un étage.

Ce rez-de-chaussée était percé d'une porte et de deux fenêtres.

La porte était close et les volets fermés.

Mais, à travers les fissures de la porte, à travers les entre-bâillements des volets, on voyait s'échapper des traînées de lumières, on entendait s'évaporer des bruits de voix animées, criant, chantant, vociférant.

Une petite enseigne, placée au-dessus de la porte et complètement perdue dans l'obscurité, expliquait ses rumeurs.

Lorsqu'il faisait jour, on pouvait lire sur cette enseigne les mots suivants :

TAVERNE DU BROc D'ARGENT

L'homme maigre appuya ses longs doigts sur le loquet, — il ouvrit la porte et il entra. Qu'on se figure une salle unique, aussi large et aussi profonde que la maison dont elle occupait en totalité le rez-de-chaussée.

Cette salle, aux murailles nues, décrépites et grasseuses, tatouées de dessins vulgaires tracés dans son plâtre éraillé avec la pointe des couteaux, avait un plafond noir, à solives saillantes, soutenues par des piliers de bois à peine écaris.

De longs festons de toiles d'araignées pendaient à chaque solive.

Des lampes de fer, dont les godets allongés renfermaient de longues mèches plates, repliées dans l'huile de noix comme des ténias dans des bocaux, se suspendaient à chaque pilier, éclairant la salle jusque dans ses profondeurs les plus reculées.

Un quadruple rang de tables de chênes, longues, étroites, et d'une indescriptible malpropreté, s'alignaient dans le sens de la longueur.

Les pieds massifs de ces tables étaient scellés dans le carrelage, aussi bien que les bancs et les escabeaux, utile précaution, qui rendait impossible l'emploi du mobilier comme armes offensives et défensives, dans les rixes fréquentes dont ce bouge était le théâtre.

De distance en distance des gobelets d'étain se voyaient sur les tables, retenus par de petites chaînettes de fer, afin que les habitués ne pussent point emporter les coupes, après les libations.

Une douzaine de tonneaux et de barils, de toutes les tailles, et munis de robinets, contenant du vin et de l'eau-de-vie, s'entassaient les uns sur les autres, dans l'angle de la salle le plus rapproché de la fenêtre de gauche, et à proximité d'un massif comptoir qui supportait des mesures de cinq ou six grandeurs différentes.

Le maître de la taverne du *Broc d'Argent*, petit homme à ventre de Falstaff et à trogne rouge violemment bourgeonnée, suffisait au service, avec deux garçons qu'il avait sous ses ordres.

Ces trois hommes allaient et venaient sans relâche, répondant à chacun, et se multipliant dans ce véritable pandémonium.

Au moment où l'on mettait le pied sur le seuil, on était saisi à la gorge par les abominables parfums des lampes fumeuses, des eaux-de-vie frelatées, du vin répandu et de la fumée de tabac, car plusieurs des habitués du *Broc d'Argent* fumaient de longues pipes, chose presque complètement inusitée à cette époque.

II

A PROPOS DE TONNEAU

Avez vous vu quelquefois un chien gourmand, maigre, crotté, affamé, entrer dans une cuisine bien garnie, à l'heure où la broche tourne et où les casseroles font entendre, sur les fourneaux, leur petite chanson monotone ?

Les flancs décharnés de l'animal tressaillent de joie, sa queue pelée frétille dans les convulsions d'une voluptueuse et avide convoitise, ses yeux deviennent fixes et brillants, sa tête se relève, et ses naseaux, largement dilatés, aspirent énergiquement les fumets des rôtis et la vapeur des ragoûts.

Le bizarre personnage, dont nous venons d'esquisser dans le précédent chapitre la silhouette quasi-fantastique, offrit, en pénétrant dans la taverne du *Broc d'Argent*, une pantomime à peu près pareille à celle du chien maigre et affamé.

A peine avait-il fermé derrière lui la porte du bouge, à peine les senteurs mal odorantes et les repoussantes émanations dont nous avons parlé vinrent-elles frapper son nerf olfactif, qu'il parut éprouver une sensation délicieuse.

Les papilles nerveuses de son bec d'oiseau carnassier frissonnèrent comme celles d'un vautour chauve qui sent un cadavre.

Son visage blafard s'illumina des rayonnements d'une vive jouissance intérieure.

Sa large bouche aux dents pointues se retroussa des angles, comme en un sourire.

Il tortilla furieusement ses moustaches, et, à trois reprises, il *renifla*, sans doute afin de mieux déguster et apprécier des arômes dont rien n'égalait pour lui le charme.

Ceci fait, il détacha et mit sous son bras sa longue rapière, qui n'eût point manqué d'être un obstacle à sa circulation entre les tables et les rangs pressés des buveurs.

Ensuite, plongeant par dessus les groupes son regard de tiercelet guetteur, jusqu'au fond de la salle, ce que sa grande taille lui rendait facile, il ouvrit le compas de ses longues jambes, et il se dirigea, aussi rapidement que l'encombrement le lui permettait, vers le gros petit homme rouge que nous avons désigné comme le propriétaire de la taverne, et qui répondait aux noms charmants de *Jasmin Tonneau*, vulgairement : le *père Tonneau*.

Cette double appellation était, pour les habitués de l'endroit, un sujet de facéties et de bons mots, sans cesse répétés et toujours applaudis.

Ainsi, l'un disait à l'hôte :

— Par la mort Dieu ! j'aime mieux l'odeur du *Tonneau* que celle du *Jasmin* !

— Un autre :

— Ohé ! mon compère, ne mets pas *Tonneau* dans ton vin !

Un troisième :

— Je préfère ton vin à *Tonneau* !

Et ainsi de suite, éternellement, avec les combinaisons les plus variées.

Or, hâtons-nous d'ajouter qu'à chaque redite, *Jasmin Tonneau* daignait sourire, surtout quand il avait affaire à quelque pratique soldant régulièrement rubis sur l'ongle sa dépense.

Quant aux autres, parfois l'hôtelier n'accueillait point, sans une moue et sans un grognement, leurs jeux de mots les mieux réussis.

L'homme maigre rejoignit *Jasmin* qui, les bras chargés de brocs vides, brocs de bois, et non point d'argent, comme celui de l'enseigne, s'en revenait à son comptoir.

L'ayant rejoint, il se pencha vers lui et fit mine de le serrer dans ses bras, assez longs pour se rejoindre sans peine autour de l'épaisse circonférence du petit homme.

Mais ce dernier esquiva l'accolade, en reculant de deux ou trois pas avec plus de légèreté qu'il n'aurait paru vraisemblable d'en attendre de son épaisse et lourde carrure.

Le personnage de mauvaise mine ne sembla point se formaliser de cette rebufade.

— Eh ! bonsoir, mon cher hôte !... s'écria-t-il, bonsoir, mon digne ami !... bonsoir, mon excellent petit père *Tonneau* !... Comment se comporte, je vous prie, votre précieuse et inestimable santé ?

— Merci, merci, monsieur le chevalier... répliqua *Jasmin* d'un ton bourru, je ne vais pas mal, comme vous voyez, faites-moi passage, car on m'attend...

L'homme maigre ne bougea point.

— Je crois que vous m'avez appelé : *Monsieur le chevalier* ? fit-il d'un air blessé.

— Sans doute, n'est-ce pas là le titre qui vous appartient ?... à ce que vous dites, du moins...

— Oui, par la mort Dieu !... c'est mon titre !... chevalier de *La Bricole* !... cadet d'une maison puissante et riche... qui traite d'égal à égal avec les têtes couronnées !

— Eh bien ?

— Eh bien, ce titre, en me le donnant, vous m'offensez !

— Et pourquoi ?

— Parce que je vous ai dit, non pas une fois, mais dix, mais vingt, mais cent, que je désirais me voir avec vous, ô mon inappréciable ami, sur un pied de tendre familiarité, et que vous me désobligeriez de façon mortelle, si vous m'appeliez jamais autrement que *La Bricole* tout simplement.

— Alors c'est là ce qu'il vous faut ?

— Oui, pardieu !

— Et, si, le faisant, je vous tutoyais en outre ?

— Vous combleriez mes vœux les plus chers !... Il me semblerait, ô mon hôte, qu'entre nous, désormais, tout doit être commun... et Dieu sait si je le désire...

— Eh bien, je vais vous satisfaire. *La Bricole*, ôte-toi de là, tu me gênes !...

— Le chevalier, puisque rien ne nous empêche, nous, de l'appeler ainsi, se détourna en riant aux éclats, quoique d'un rire un peu contraint.

— Ah ! parfait ! s'écria-t-il, en suivant pas à pas *Jasmin* qui venait de passer, parole d'honneur !... c'est impayable !... il est pétri d'esprit, ce cher hôte !... aussi vrai que je suis gentilhomme, oh ! mon petit père *Tonneau*, je ne connais que l'eau-de-vie, l'excellente eau-de-vie de ton tonneau, qui contienne plus d'esprit que toi !

Et le chevalier, ce disant, eut un nouvel accès de bruyante hilarité.

Jasmin ne sourcilla pas.

Tous deux, l'hôte et le chevalier, étaient, en ce moment, parvenus près du comptoir.

L'homme maigre allongea la main.

Il prit, sur la tablette de bois noir, tout à la fois poudreuse et visqueuse, un petit broc, cerclé en fer, qui pouvait contenir environ une demi-bouteille.

Ce broc était vide.

Le chevalier le tendit à Jasmin, avec un geste de supplication indescriptible.

—Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça ? demanda l'hôte.

—Eh ! quoi !... vous ne devinez pas, bon ami ?

—Ma foi non !...

—Chose étonnante !... vous, si perspicace ! Je m'explique, ce broc est vide....

—Eh bien ?

—Remplissez le.

—De quoi ?

—D'eau-de-vie.... de votre admirable et incomparable eau-de-vie vieillie, issue des côteaux du Languedoc.... tout aux environs de Cognac....

—Le remplir !... et pour qui ?

—Pour moi, pardieu !... pour votre dévoué La Bricole....

—Jasmin secoua la tête d'un air négatif et éminemment goguenard.

—Oh ! que nenni ! murmura-t-il.

—Eh ! quoi, Tonneau, vous me refusez vos bienfaits ?

—Parfaitement.

—Et pourquoi donc cet outrage, être si cher à mon cœur ?

—Pourquoi ?

—Oui.

—Pour trente-trois raisons....

—Lesquelles ?

—Parce que, et vous le savez aussi bien que moi, vous me devez trente-trois livres tournois environ, une livre tournois par raison....

La Bricole prit un air de grandeur offensée.

—N'est-ce que cela ? s'écria-t-il.

—Il me semble que c'est bien assez.

—Ah ! fi ! Tonneau !... fi ! que c'est petit !... en bonne conscience, je devrais à ma dignité de quitter sur-le-champ ces lieux où les saintes lois de l'amitié sont méconnues !... je devrais seconer sur le seuil de votre porte la poussière de mes semelles en m'écriant : *Tonneau ! je ne boirai plus de ton eau....de-vie !* oui, je le devrais.... mais un reste de tendresse me retient encore !... je reste, et je vous dis : Tonneau réglons nos comptes.

Le chevalier replça le petit broc sur la tablette du comptoir, et fit le geste de fouiller à sa poche.

—Quoi ! s'écria Jasmin en le regardant d'un air stupéfait, et avec ses yeux écarquillés, quoi, chevalier, vous payez ?.....

—Pardieu ! répliqua la Bricole.

—Et, intégralement ?

—Un homme tel que moi dédaigne les à-comptes !....

—Voilà qui va bien, et je vais effacer votre dette.... dit l'hôtelier, en prenant dans le comptoir une petite baguette plate, toute taillardée de crans et toute zébrée de caractères hiéroglyphiques.

La Bricole fouillait à sa poche plus que jamais.

doublée de sottise ! il est des gens, mieux avisés que vous, qui s'empresseront de me cautionner, et ces gens, peut être, ne sont pas loin . . .

— Monsieur le chevalier, dit Jasmin avec ironie, je le souhaite pour vous.

L'homme maigre poursuivit :

— Avez-vous eu l'honneur de voir aujourd'hui mon noble ami, don Gusman, Perez, Alonzo, Belcolor, y Fuegos, y Panamas, y Tariposa ?

— Non, de par tous les diables ! s'écria Jasmin, non, je ne l'ai pas vu et j'en reuvs grâce au ciel, et je souhaite de tout mon cœur ne revoir jamais, ni peu ni beaucoup, ni de loin ni de près, sa vilaine figure ! . . .

— Hôtelier ! fit La Bricole avec un couroux plein de solennité, savez-vous bien que vous insultez un grand d'Espagne !

— Joli, le grand d'Espagne ! . . . et jolie la grandeur ! . . . le diable m'emporte, chevalier de La Bricole, si j'avais beaucoup de pratiques comme ce Tariposa et vous, il ne me resterait qu'à fermer boutique . . . Si vous tenez à rencontrer votre damné compère, allez donc le chercher hors de chez moi, car j'espère bien qu'il n'y remettra jamais les pieds . . .

Et, après avoir prononcé ces dernières paroles, Jasmin Tonneau tourna le dos à La Bricole et se dirigea du côté de quelques buveurs qui, depuis un instant, l'appelaient à grands cris.

Le chevalier, l'œil morne et le gosier sec, pirouetta sur ses talons et se disposa à quitter ce logis peu hospitalier, en fredonnant philosophiquement ce premier couplet de sa chanson, couplet dont il était à même, plus que jamais en ce moment, d'apprécier la parfaite justesse :

Monnaie,
Monnaie,
Il n'est pas sans toi de bonheur !
Tout homme
Te nomme
Un vrai brevet de grand seigneur !

Déjà il atteignait le seuil de la taverne du *Broc d'argent*, quand la porte s'ouvrit.

Un personnage, plus bizarre encore peut-être que La Bricole, entra.

Deux cris joyeux partirent à la fois, et l'arrivant, se jetant dans les bras du chevalier qui lui rendit avec effusion cette chaude accolade, s'écria avec un accent étranger très-prononcé :

Ah ! puisque je rencontre un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle ! . . .

— C'est plutôt la mienne, murmura La Bricole à part lui, pourvu toutefois que Tariposa ait de l'argent ! . . .

Don Gusman, Perez, Alonzo, Belcolor, y Panamas, y Tariposa, car c'était bien lui qui venait d'entrer, avait, nous le répétons, une apparence plus extravagante encore que le chevalier.

La taille de ce prétendu étranger de campagne, était pour le moins aussi haute que celle de son ami, avec lequel il pouvait lutter de maigreur.

Son visage presque aussi basané que celui d'un mulâtre, était taillé, comme on dit vulgairement, en lame de couteau.

Dans cette figure olivâtre, on ne distinguait que deux traits, un nez prodigieusement long et tranchant, et un œil d'un éclat insoutenable.

Nous disons *un œil*, et nous le disons à dessein.

En effet, soit que Tariposa fut borgne naturellement, soit tout autre motif, un bandeau de taffetas noir couvrait entièrement son orbite gauche.

Un costume de velours, jadis noir, maintenant blanchi et semblable, en plus d'un endroit, à une guipure, tant d'épaisses reprises s'enchevêtraient dans son tissu déchiré, dessinait avec une déplorable exactitude les maigres formes et les membres quasi-diaphanes de l'Espagnol.

Sa tête longue, et pointue, disparaissait entièrement sous les larges bords du sombrero national.

Il portait sur l'épaule, avec une fierté nationale, le petit manteau castillan.

Mais, quel manteau !

Celui de don César de Bazan, cette guenille de génie, dans laquelle Frédéric se drapait si bien, n'aurait pu qu'en donner une idée imparfaite.

L'épée de Tariposa, épée à la garde d'acier terni, avait au moins trois pouces de plus que l'interminable brette du chevalier de La Bricole.

Cette épée, sur la poignée de laquelle s'appuyait sa main gauche, soulevait avec grâce le bord effrangé de son manteau.

Après cette chaude embrassade dont nous avons parlé, le chevalier dit à l'Espagnol :

— Quel bon vent t'amène ?

— La soif.

— Alors, buvons, mais qui paiera ?

— Toi, pardieu !

— Non pas . . . et pour cause . . . je suis à sec.

— Et moi, je n'ai pas un sou ! . . .

— Tu plaisantes ?

Tariposa frappa sur son gousset, prouvant ainsi, d'une façon irrécusable, que cette prétendue plaisanterie était une triste réalité.

— Cruel destin ! soupira le chevalier, le sort nous accable . . . moi qui comptais si bien sur toi !

— Et moi sur toi !

— Comment donc faire ?

— Buvons à crédit.

— Impossible ! . . . Jasmin Tonneau est intraitable . . . et d'ailleurs, tu m'as paru fort mal dans ses papiers tout à l'heure . . .

— Sans doute à cause d'une bagatelle que je dois à ce croquant . . .

— Peut être bien, c'est un homme sans délicatesse, et qui ne comprend point tout l'honneur que lui font des gentilhommes comme nous, en daignant honorer son bouge de leur présence.

— C'est un cuistre !

— C'est un faquin ! . . .

— Et avec tout cela, nous mourons de soif.

— J'entrevois un expédient . . .

— Voyons un peu . . .

— La nuit est belle, sortons d'ici, allons nous embusquer au coin de la prochaine rue, et quand nous verrons arriver quelque bonne face de bourgeois, mettons flamberge au vent et montrons nous . . . ce serait bien le diable si le croquant n'avait pas dans sa poche quelques vieux écus rognés qui nous désaltèreront ce soir . . .

— Admirable ! . . . tu as toujours de bonnes idées.

Les deux compagnons allaient sortir pour mettre leur louable projet à exécution, mais un incident imprévu les arrêta.

IV

UN NOUVEAU VENU DE BONNE MINE

Tandis qu'avait lieu entre le chevalier La Bricole et le grand d'Espagne Tariposa, l'étrange colloque auquel nous venons d'initier nos lecteurs, un troisième personnage, inaperçu de nos deux compères, venait d'entrer dans la taverne.

A coup sûr, ce personnage n'était point un habitué de l'endroit.

En pénétrant dans ces vapeurs aussi infectes, aussi asphyxiantes que celles du Styx mythologique, il avait évidemment failli se trouver suffoqué, et il avait porté tout aussitôt sur ses narines un mouchoir de fine batiste, imprégné d'eau de Portugal.

Ce personnage, comparé à tous les commensaux de la taverne du *Broc d'Argent*, pouvait passer pour un homme de fort bonne mine.

Sa taille, un peu au-dessus de la moyenne, aurait été bien prise, sans un léger commencement d'embonpoint qui en alourdissait les contours.

Sa jambe, fine encore et pourvue d'un mollet nerveux et bien détaché se dessinait à merveille dans des bas de soie noirs, admirablement tendus.

Tout le costume du nouveau venu était simple et de couleurs peu voyantes, mais

remarquable par le luxe de propreté et de soins qui avait présidé aux moindres détails, depuis la cravate, garnie d'une assez jolie dentelle de Malines, jusqu'aux souliers bien luisants, et garnis de leurs boucles d'argent.

Le porteur de ce costume semblait être quelque bourgeois aisé, ou quelque commerçant fort bien vu dans son quartier.

Tout ce qu'on pouvait dire de son âge, c'est qu'il n'avait pas moins de quarante-cinq ans, et pas beaucoup plus de cinquante.

Sa main, potelée et assez blanche, s'appuyait sur une haute canne, dite à *bec de corbin*. Il marchait d'un pas lent, mesuré, et qui visait évidemment à la majesté.

Au premier regard, sa figure large, presque carrée et enluminée d'un épais vermillon, surtout aux environs du nez et des pommettes, offrait un grand air de bonhomie et de jovialité, entre les petits l'oudins bien serrés de sa perruque poudrée à frimas.

Mais, au second coup d'œil, il était impossible, pour si peu que l'on fut observateur, de se laisser prendre à cette apparente bonhomie.

Le front bas et déprimé accusait des instincts pervers et des vices non réprimés.

Les yeux, très couverts, clignotants et indécis, semblaient ne pouvoir regarder personne en face, leur regard fuyait sans cesse devant un regard franc et loyal.

La bouche, malgré ses lèvres épaisses et sensuelles, avait un mauvais sourire.

Mais, nous le répétons, tout ceci, dans le premier moment, offrait un air de jovialité qui faisait plaisir à voir.

L'inconnu s'avanca jusqu'auprès du comptoir où Jasmin Tonneau se trouvait en ce moment.

L'hôte, voyant venir à lui ce personnage de grande mine, et dont le gousset devait être amplement garni, ôta son bonnet de coton barriolé de rayures blanches et rouges, et salua respectueusement.

—Monsieur, dit l'inconnu, c'est vous, sans doute, qui êtes le propriétaire de cet établissement.

—Oui, monsieur . . . Jasmin Tonneau . . . pour vous servir si j'en étais capable.

L'inconnu poursuivit :

—Et c'est bien ici, j'imagine, la taverne du *Broc d'Argent* ?

Jasmin répondit affirmativement.

L'inconnu tira de sa poche un petit carré de papier, sur lequel était écrites quelques lignes qu'il relut avec attention.

—Vous devez connaître, reprit-il ensuite, un individu de fort mauvaise mine . . .

—J'en connais même plusieurs, répondit Jasmin en riant. Les mauvaises mines sont plus communes ici que les bonnes . . .

—Le signalement de l'homme que je cherche est caractéristique . . .

Voyons un peu.

L'inconnu lut à haute voix :

—Taille, très élevée.

Maigreuc, prodigieuse.

Nez, fort long et en façon de bec de vautour.

Bouche, large et sans lèvres.

Moustaches, noires, pointues et gigantesques.

Dents, longues et écartées.

Costume, en mauvais état, moitié militaire et moitié bourgeois.

Epée, à garde de cuivre, véritable brette de coupe-jarrets.

—Ah ! mais ! s'écria Jasmin Tonneau, en interrompant la lecture, je connais ça . . . je connais ça ! . . .

—Attendez, fit l'inconnu, je n'ai pas fini . . .

Et il reprit :

Age, ignoré.

Profession, multiple.

Domicile, inconnu. Cependant, on le trouve presque tous les soirs à la taverne du *Broc d'Argent*.

Nom, La Bricole, et prenant le titre de chevalier.

—La Bricole ! répéta Jasmin, c'est précisément le nom que j'allais vous dire . . . le drôle était trop ressemblant pour ne pas le reconnaître sans hésiter . . .

—Ainsi, vous connaissez ce La Bricole ?

—Que trop !

—Est il ici ce soir !

—Il y était du moins tout à l'heure....

Jasmin regarda à droite et à gauche, puis il reprit :

—Et, tenez, le voilà justement là-bas, près de la porte, avec un autre digne personnage dans son genre, un grand d'Espagne, don Guzman de Tariposa....

—Auriez-vous l'obligeance de le prévenir que quelqu'un qu'il ne connaît point, mais qui lui veut du bien, désire l'entretenir pendant un instant....

—J'y vais, monsieur....

—Attendez, n'auriez-vous point quelque'endroit isolé, où il nous serait possible de nous rafraîchir, tout en causant, sans avoir autant de monde autour de nous.

—J'ai ce qu'il vous faut, un petit cabinet à l'étage au-dessus.

—A merveille, allez chercher ce La Bricole, je vous prie....

L'inconnu parlait avec le ton d'autorité d'un homme habitué à être obéi sur-le-champ. Jasmin savait que, presque toujours, les gens qui commandent ainsi paient largement. Aussi s'empressa-t-il de se diriger du côté de La Bricole et de Tariposa.

Les deux honnêtes gens, après être convenus de leurs faits, s'apprêtaient à aller tenter la fortune en un guet-apens.

Jasmin mit sa main sur l'épaule du chevalier.

Ce dernier tressaillit et se retourna vivement.

—Hôte de malheur ! dit-il, qu'est-ce que vous me voulez ? Sentiriez-vous donc quels torts vous avez eu ce soir avec moi, et viendriez vous les réparer ?

—Je ne viens rien réparer du tout, monsieur le chevalier de La Bricole, je viens vous dire qu'il y a là quelqu'un qui désire vous parler....

—Quelqu'un ?

—Oui.

—A moi ?

—Oui.

La Bricole pâlit sous sa pâleur.

—Un exempt.... peut être, murmura-t-il.

—Je ne crois pas, répondit Jasmin.

—Mais qui donc, alors ?

—Un particulier de bonne mine, que je ne connais pas plus que vous.... il compte d'ailleurs arroser la conversation, car il a parlé du cabinet de là-haut et de nombreux rafraîchissements.....

—Mille diables ! s'écria La Bricole, c'est bien différent !.... j'y cours !....

—Et moi ? demanda piteusement Tariposa, pendant que tu vas te désaltérer, que ferai-je ?

—Tu m'attendras là, sans bouger.

—Comme c'est gai !

—Ecoute : Il s'agit sans doute de quelque bonne affaire qu'on vient me proposer, tu sais..... tu comprends..... je ferai en sorte qu'on ait besoin de toi, et je te viendrai chercher incontinent.....

—J'y compte.... dit Tariposa, un peu rassuré par cette promesse.

—Me voici à vous, petit Tonneau, s'écria La Bricole, présentez-moi au noble étranger qui désire causer avec moi.....

Et il suivit l'hôte, tout en fredonnant :

Le riche
Se fiche
Des ennuis et des mauvais jours !....
Sans cesse
S'empresse
Sur ses pas le Dieu des amours !....

—Monsieur, dit l'hôte à l'inconnu, tandis que l'homme maigre portait militairement la main à son chapeau à lampion, voici monsieur le chevalier de La Bricole....

—Fort enchanté de faire votre connaissance, monsieur.... ajouta l'ami de Tariposa.

L'inconnu s'inclina d'une façon assez dégagée, et, se tournant vers Jasmin, il dit :

—Conduisez-nous, je vous prie, à ce cabinet dont vous m'avez parlé, et montez nous du vin ou de l'eau-de-vie, enfin de ce qui plaira davantage à M. de La Bricole.

—Monte de l'un et de l'autre, Tonneau ! dit vivement le chevalier, avec un saladier bien solide et beaucoup de sucre, nous ferons brûler de l'eau-de-vie . . . c'est très-salutaire pour l'estomac . . . et je crois que le mien est un peu délabré, je suis d'une nature si délicate ! . . .

Jasmin prit une petite lampe de fer, et, faisant signe à l'inconnu et au chevalier de le suivre, il traversa avec eux la salle dans toute sa longueur, il gagna un escalier, ou plutôt une cellule de meunier qui conduisait à l'étage supérieur.

Là, il ouvrit une porte et il introduisit ses compagnons dans une pièce de moyenne dimension, dont les murailles étaient entièrement nues et qui n'avait d'autres meubles qu'une table carrée, placée au milieu, et quelques chaises de bois.

Il plaça la lampe sur la table.

Puis il sortit, en annonçant qu'avaat deux minutes il reviendrait apporter les rafraîchissements demandés.

La Bricole posa sur deux chaises son chapeau lampion et son immense brette.

V

TRIO DE COQUINS

Tant que dura l'absence de Jasmin Tonneau, il n'y eut pas une seule parole échangée entre l'inconnu et le chevalier de La Bricole.

Les deux hommes se regardaient du coin de l'œil, et semblaient s'étudier réciproquement.

Enfin l'hôtelier reparut.

Il déposa sur la table trois grandes mesures d'étain, dont l'une était pleine d'eau-de-vie, et les deux autres de vin.

Il y joignit un immense saladier en faïence bleuâtre, à fleurs rouges,—curieux échantillon de poterie, qu'un amateur paierait aujourd'hui au poids de l'or,—une assiette remplie de morceaux de sucre, une grande cuiller de fer, des gobelets de fer-blanc, et un paquet d'allumettes, faites de petits tuyaux de chanvre trempés dans le soufre par les deux bouts.

Cela fait, il se retira après avoir dit :

—Vous êtes servis, mes gentilshommes . . .

La Bricole et l'inconnu s'assirent en face l'un de l'autre.

La Bricole commença par verser dans le saladier tout le contenu de la mesure d'eau-de-vie.

Puis, au moment d'y joindre le sucre, il s'interrompit, et il demanda à l'inconnu, qui le regardait faire sans rien dire :

—L'aimez-vous bien sucrée, monsieur.

Celui auquel il s'adressait, répondit :

—Ne vous occupez pas de moi, chevalier, et faites comme pour vous

—Je tiens cependant, monsieur, à ce que ce breuvage vous plaise . . . et j'ajouterai que je ne voudrais point rester au-dessous de la petite réputation que je me suis acquise en le préparant . . .

—Réputation dont je vous crois digne

—Vous en serez juge.

—Non, car je ne boirai pas.

La Bricole regarda son interlocuteur pour s'assurer s'il parlait sérieusement.

Ne pouvant conserver aucun doute à cet égard, il s'écria :

—Ah ! bah ! voici qui va mal . . . j'aime à trinquer.

—Vous vous en passerez pour ce soir.

—Il le faudra bien, . . . soupira La Bricole, en mettant le feu à l'eau-de-vie, qui répandit aussitôt une flamme vive et joyeuse, tantôt pourpre et tantôt bleuâtre.

—Nous avons à causer, reprit l'inconnu.

—Je m'en doutais.

—Etes-vous en mesure de m'écouter avec attention ?

La Bricole appuya ses deux coudes sur la table, et fit des paumes de ses deux mains un point d'appui pour son menton anguleux.

—Je suis tout oreilles dit-il.

—Dans ce cas, j'entre en matière sans périphrases, c'est ma manière.

—Et c'est la bonne.

—J'ai besoin d'un hardi coquin.

La Bricole salua.

—Et vous avez pensé à votre serviteur... fit-il, c'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

Sans se préoccuper de cette interruption, l'inconnu continua :

—On vous a indiqué à moi comme un homme de sac et de corde, un bandit sans foi ni loi, un mécréant, un sacripant, digne de la potence et de la roue....

—Allons, s'écria La Bricole en saluant, je vois qu'on n'a point flatté mon portrait... mais il est ressemblant... je l'achèverai en quelques mots qui en diront plus que bien des grandes phrases.....

—Et, ces quelques mots ?

—Les voici : *Pourvu que l'on me paie, je suis capable de tout...*

—A merveille ! je vois qu'on ne m'avait pas trompé.

—Jurez-en hardiment ! laissez moi goûter cette eau-de-vie brûlante, et dites moi de quoi il s'agit.

—Oh ! mon Dieu, d'une chose fort simple.

—Tant pis !

—Pourquoi ?

—Parce que plus ce que l'on demande est difficile, plus cher on paie, c'est logique....

—Parfaitement raisonné, mais quoique la chose soit un jeu d'enfant, on paiera royalement.

—A la bonne heure ! ceci étant posé, *Chatouilleuse* et moi, nous sommes à votre disposition.....

—*Chatouilleuse* ? répéta l'inconnu avec un accent d'interrogation.

—C'est ma rapière, répondit La Bricole en souriant, je lui ai donné ce petit nom d'amitié, parce qu'elle est, comme son maître, fort chatouilleuse sur le point d'honneur.

—J'espère, dit l'inconnu, que vous n'aurez pas besoin de la dégainer.

—Vraiment ? il ne s'agit donc point de quelqu'un de qui vous voulez vous débarrasser ?

—En aucune façon.

—Expliquez-vous alors, car je ne vous comprends pas.

—Il est question d'un enlèvement, dit l'inconnu.

La Bricole appuya l'un de ses doigts sur son œil gauche, et il eut un accès de rire silencieux.

—L'enlèvement rentre aussi dans ma spécialité, dit-il ensuite, et je le pratique avec quelque succès... mais je dois vous prévenir d'avance qu'un enlèvement, c'est assez cher....

—Soyez tranquille, vous ferez votre prix, et mon maître ne marchandera pas avec vous.

—Je pense, continua l'inconnu, que vous aurez besoin de vous adjoindre un compagnon....

—Cela n'est pas douteux.

—Connaissez-vous quelqu'un ?

—Oui, oui, j'ai mon affaire.

—Un homme sûr ?

—J'en réponds comme de moi-même, nous travaillons toujours ensemble.... mais tenez, il est là, sous ma main... je vais vous le montrer....

Et sans attendre la réponse de son interlocuteur, La Bricole ouvrit la porte du cabinet, se pencha vers la salle basse et cria d'une voix tonnante.

—Eh ! Tariposa... ici....

Le grand d'Espagne obéit à cet appel, comme un chien docile.

Une minute et demie ne s'était point écoulée, que ce personnage grotesquement sinistre apparaissait dans le cadre de la porte, avec son bandeau sur l'œil, son large sombrero, son manteau castillan et sa Durandal interminable.

Tariposa salua gravement et cérémonieusement l'inconnu, puis, sans attendre qu'on l'y invitât, il s'assit et se versa coup sur coup deux larges rasades d'eau-de-vie brûlante, qu'il avala, comme si son gosier eût été doublé de fer blanc. En quelques mots, La Bricole le mit au courant des ouvertures qui venaient de lui être faites.

Tariposa agita la tête en signe d'acquiescement silencieux. Alors, demanda le chevalier à l'inconnu, quand vous mettrez nous au courant des détails que nous devons connaître avant d'agir ?

— Mon maître se réserve ce soin, je viendrai vous prendre ici demain entre neuf heures et deux heures.

— A merveille, et quant au prix ?

— Je vous répète que vous le fixerez vous-même. Si mon maître est content de vous sa libéralité n'aura pas de bornes

— Content ! Il le sera, mordieu !

— Alors vous le serez aussi.

— J'aurais une demande à vous faire . . . reprit La Bricole, après un silence, avec quelque hésitation.

— Faites.

— Mais je crains qu'elle ne vous paraisse indiscreète

— Dites toujours.

— Eh bien, vous conviendrait-il de nous octroyer un léger à-compte ! . . . je tiendrais infiniment à désintéresser dès ce soir ce brigand de Jasinin Tonneau

— Combien vous faudra-il ?

— Oh ! une bagatelle

— Dix louis vous sembleraient-ils suffisants ?

La Bricole n'en croyait pas ses oreilles, et Tariposa fit un bond, malgré la gravité toute espagnole qu'il affectait.

— Vous dites ? s'écria le chevalier.

L'inconnu répéta.

La Bricole tendit la main en disant :

— Je pense, en effet, que cela pourra nous suffire.

— Alors, voici la somme.

Dix pièces d'or tombèrent dans la main ouverte du chevalier, qui referma tout aussitôt et avidement ses doigts crochus.

L'inconnu reprit son chapeau et sa canne à bec de corbin.

— A demain soir, dit-il en se dirigeant vers l'escalier, je compte sur vous

— A la vie, à la mort ! . . . mon noble ami ! . . . cria La Bricole en proie au délire de l'enthousiasme.

VI

MONSEIGNEUR

Les deux honnêtes gens, restés vis-à-vis l'un de l'autre, se regardèrent en riant, comme les augures de l'ancienne Rome.

Puis La Bricole remplit d'eau-de-vie brûlée les deux gobelets, vida le sien d'un trait, et, frappant du poing sur la table, il s'écria :

— Qu'en dis-tu ?

— Bonne affaire ! . . . répondit le grand d'Espagne.

— La poule aux œufs d'or, mon digne ami ! . . . Il s'agira de la plumer sans la faire crier !

— Nous sommes de force.

— Je m'en pique ; à propos, te faut-il de l'argent ?

— Pardieu !

— Combien veux-tu !

— La question me paraît plaisante !

— Pourquoi donc ça !

— Mais, tu as reçu dix louis, il m'en revient cinq.

— Non pas.

— Comment !

— C'est moi qui suis la cheville ouvrière de l'affaire, c'est moi qu'on cherchait, c'est moi qui t'ai raccolé, en bonne justice, je ne te devrais que le quart des bénéfices mais je tiens à me montrer grand et à ce que tu sois content de moi, voici trois louis.

Tariposa, tout en grommelant sur l'irrégularité de ce partage, empocha la somme.

Les deux buveurs, après avoir achevé l'eau de-vie, vidèrent la double mesure de vin.

Ensuite ils regagnèrent la salle basse.

La Bricole marchait fièrement, la tête haute, le jarret tendu, la moustache plus en

crocs que jamais, bref, il affichait cet aplomb de l'homme qui a de l'or dans sa poche, et, du bout des dents, il fredonnait ces couplets, de sa chanson favorite, tout en y introduisant une légère variante, que la situation présente justifiait :

En course,
Ma bourse
Se gonfle au lieu de s'aplatir !...
Aucune
Fortune
Pour moi ne manque d'aboutir.

Bouteille
Vermeille
Et mon cellier point ne tarit !
Et fille
Gentille
Tout à belles dents *me* sourit !...

Comme il achevait de parler la cadence de ce dernier vers, il se trouva face à face avec l'hôte de la taverne.

— Eh bien ! mon petit père Tonneau, lui dit-il en lui frappant familièrement sur le ventre, vous voyez bien qu'il était écrit là haut que je boirais chez vous ce soir....

— Mais il est écrit également, monsieur le chevalier, que ce ne serait pas vous qui paieriez....

— Ah ! vous croyez ça ?....

— Dam ! ça n'en a tout l'air, le particulier de tout à l'heure a soldé la dépense....

— C'était son droit et son devoir.... mais notre ancien compte.... ce compte qui vous tenait tant à cœur, vous n'en parlez plus ?....

— A quoi bon en parler, puisque ce seraient des paroles perdues....

— Peut-être.

— Parlons-en donc, mais pas longtemps, car je suis pressé....

— Et moi !.... croyez-vous que je ne le sois pas.... j'ai à voir ce soir deux comtesses et trois marquises.... passons au comptoir, père Tonneau....

— Pourquoi faire ?

— Pour que je solde cette misère.... cette bagatelle.... trente-trois livres....

— Me jouez-vous encore, chevalier.... allez-vous de nouveau avoir oublié votre bourse ?....

— Je l'ai retrouvée, mon bon....

Jasmin Tonneau hocha la tête d'un air d'incrédulité.

Pendant qu'il se dirigea vers le comptoir et reprit en main la baguette hiéroglyphique dont nous avons déjà parlé.

La Bricole tira de sa poche deux louis, et, les jetant à l'hôtelier d'un air de grand seigneur, il lui dit majestueusement :

— Bonhomme, payez-vous !....

— Ah ! fichtre !.... s'écria Jasmin.

— Ma monnaie, s'il vous plaît, Tonneau ?

— Voilà, chevalier, voilà. Ah ! ça, mais, le particulier de tout à l'heure vous apportait donc le Pérou dans sa poche ?....

— A peu près.

— Il arrivait, ma foi, fort à propos pour vous !.... Qui diable ça pouvait-il être !....

— Quoi, vous n'avez pas deviné ? Ma foi, non.

La Bricole se gonfla comme la grenouille de la fable de La Fontaine, et il répondit, en se carrant :

— C'est l'intendant de ma noble famille, celui dont je vous parlais il y a une heure. Il m'apportait ce soir quelques fonds, demain il doit me compléter cent mille livres, et, la semaine prochaine, je compte acheter une compagnie dans Royal-Champagne, père Tonneau, pourriez-vous vous charger du dîner de bien-venue qu'il sera de bon goût d'offrir à mes camarades les officiers ?....

Jasmin eut l'air de prendre fort au sérieux cette gasconnade et répondit affirmativement.

— Et votre ami, don Gusman de Tariposa, reprit-il, ensuite, a-t-il aussi reçu des subsides ?

L'Espagnol s'approcha gravement.

— Payez-vous, dit-il à son tour, en jetant une pièce d'or à Jasmin.

— Allons, murmura ce dernier en rendant trois livres au grand d'Espagne qui lui en devait vingt et une, c'est aujourd'hui la soirée aux miracles ! . . .

— J'espère, mes gentilshommes, ajouta-t-il ensuite, que vous me conserverez votre honorable pratique . . .

— Ah ! nous ne le devrions peut-être point, dit La Bricole, car vos procédés envers nous ont été mesquins . . . mais nous sommes bons, jusqu'à la faiblesse . . . nous, reviendrons.

— Tous les tonneaux qui se trouvent ici, moi compris, sont à votre disposition . . . dit Jasmin en jouant agréablement sur les mois.

— Pardieu ! j'y compte, répliqua le chevalier, je retiens le cabinet pour demain soir, vous aurez soin d'y mettre quantité d'eau-de-vie, et de votre plus vieille car c'est là que l'intendant de ma noble famille viendra me demander.

— C'est convenu.

La Bricole et Tariposa quittèrent la taverne et s'acheminèrent vers un tripot fangeux, situé dans la rue St. Antoine, et où quelques individus dans leur genre exploitaient de malheureux *pigeons* fourvoyés, avec des cartes préparées et des dés pipés.

Et ils passèrent fort agréablement le reste de la nuit.

Le lendemain soir, dès huit heures, nos personnages s'attablaient dans le cabinet que nous connaissons.

— Une demi heure environ après leur arrivée, la porte s'ouvrit pour laisser pénétrer auprès d'eux le mystérieux intendant du grand seigneur inconnu.

La Bricole et Tariposa le saluèrent jusqu'à terre.

— Êtes-vous prêts ? demanda-t-il.

— Toujours ! répliqua le chevalier.

— Alors, venez. Mon maître attend.

— Où ?

— Vous verrez.

— C'est juste.

Les trois hommes quittèrent ensemble la taverne.

L'intendant leur fit monter la rue Saint Antoine, dans la direction de la place de la Bastille.

La prison d'Etat dessinait à peine, sur le ciel sombre, les profils imposants de ses donjons et de ses tours, les ténèbres étaient profondes et la solitude absolue.

— Nous approchons, dit l'intendant.

— Quel titre devrai je donner à votre maître ? demanda La Bricole.

— Appelez le : *Monseigneur*.

— Suffit !

Derrière la forteresse se trouvait un terre-plein, désert le jour, à plus forte raison la nuit.

Sur ce terre plein stationnait un carosse attelé de deux chevaux noirs.

Ce carosse ne portait pas d'armoiries et ses lanternes étaient éteintes.

L'intendant s'avança jusq' auprès de l'une des portières.

— Monseigneur, dit il, voilà l'homme.

— Bien, répondit une voix, depuis l'intérieur du carosse, qu'il vienne me parler . . .

L'intendant poussa La Bricole qui s'approcha de la portière, son chapeau lampion à la main, et en courbant sa longue échine, comme s'il avait été possible de voir ses saluts.

— Me voici aux ordres de monseigneur . . . dit-il d'un ton qui n'avait plus rien de son arrogance accoutumée.

— Vous savez déjà de quoi il s'agit ? demanda la voix.

— Oui, monseigneur, je sais qu'il s'agit d'un enlèvement, et je mettrai tous mes soins à justifier la confiance . . .

La voix interrompit le chevalier.

— Ecoutez, dit cette voix. La personne qu'il s'agit d'enlever se nomme Nanette Lollier . . . Vous souviendrez vous de ce nom ?

— Parfaitement, monseigneur.

— La jeune fille a quinze ans, elle habite avec sa famille dans la rue Aubry-le-Boucher . . .

— A merveille, monseigneur.

— Sa famille est tout ce qu'il y a au monde de plus petit peuple . . . mais ses parents

sont des gens honnêtes et considérés dans leur quartier . . . le père est employé à la Halle, la mère est marchande de marée . . . Il y a huit enfants, le fils aîné est sergent aux gardes-françaises, Nanette est la plus jeune de la famille . . . vous retiendrez tous ces détails ? . . .

— Je n'en oublierai pas un mot, monseigneur.

— La petite est très-entourée, très-surveillée, très connue, très-aimée de tous ses voisins . . . Il faut éviter avec soin tout éclat, tout scandale, l'enlèvement sera difficile . . .

— Un zèle comme le mien, monseigneur redouble avec les obstacles.

— Je tiens à ce que se soit une affaire faite dans huit jours . . .

— Avant, monseigneur. Avant !

— Examinez dès demain la position, et prenez rendez-vous avec mon intendant pour lui rendre compte de vos démarches . . .

— Oui, monseigneur.

— Vous vous entendrez avec lui, relativement aux moyens que vous jugerez convenables d'employer . . . Seulement, il ne doit paraître en quoi que ce soit dans tout ceci.

— Soyez tranquille, monseigneur !

— L'argent dont vous aurez besoin ne vous manquera pas . . . et, quand vous aurez réussi, je saurai récompenser dignement votre activité.

— Que de bontés, monseigneur !

— Le jour où vous remettrez la jeune fille entre les mains de qui de droit, vous toucherez trois cents louis.

— Plutôt que de ne pas réussir, je me ferais tuer trois cents fois.

— C'est bien.

La Bricole, à l'accent avec lequel furent prononcées ces paroles, comprit que l'entretien tait fini.

La voix appela :

Grain-d'Orge . . .

— Me voici, monseigneur, répondit l'intendant.

— Donne de l'argent à cet homme, et prends rendez-vous avec lui.

— Oui, monseigneur.

Le carrosse partit au grand trot de ses chevaux, et disparut dans l'obscurité.

— Voici quinze louis, dit au chevalier l'intendant que nous venons d'entendre appeler *Grain-d'Orge*, un nom de guerre sans doute. Demain soir j'irai vous rejoindre à la taverne du *Broc-d'Argent*. D'ici là, bonne besogne, et n'oubliez rien . . .

— *Rue Aubry le Boucher. Nanette Lollier*, vous voyez que je me souviens. Soyez tranquille, et comptez sur moi.

— A demain, donc.

— A demain.

L'intendant se perdit dans les ténèbres comme avait disparu le carrosse.

La Bricole se rapprocha de Tariposa, qui s'était tenu un peu à l'écart, sur la recommandation de Grain d'Orge.

— Combien t'a-t-on donné ce soir ? demanda le grand d'Espagne.

— Combien ? répéta le chevalier qui songeait à nier qu'il eût rien reçu.

— Oui, j'ai entendu le bruit de l'or.

— Eh bien ! on m'a donné dix louis, comme hier. En voici trois, je pense que ta promenade est bien payée.

Tariposa empocha.

— Et combien t'a-t-on promis ? demanda-t-il ensuite.

— Cent louis

— Que ça !

— Tiens ! . . . c'est assez joli, je crois ! . . . si je suis content de toi, je t'en donnerai quarante.

Le grand d'Espagne, selon sa coutume, grommela, mais ne répondit rien.

Puis tous deux, comme la veille, regagnèrent le tripot, dans l'honnête intention d'y tenter quelque friponnerie.

VII

LA FAMILLE LOLLIER. LE ROSIER DE NANETTE

La famille Lollier occupait le rez-de-chaussée de l'une des maisons les plus rapprochées de la rue Saint-Martin, sur la rue Aubry-le-Boucher.

Cette famille, nous avons entendu le grand seigneur inconnu le dire à La Bricole, était nombreuse. Elle se composait de dix personnes, le père, la mère et huit enfants. André-Thomas Lollier était employé à la propriété du carreau de la Halle. Nous supposons que cette expression, que nous reproduisons servilement d'après les mémoires historiques qui nous guident, équivalait à celle de *balayeur*.

Marie-Jeanne Ladure, femme Lollier, avait à la Halle un étal de marchande de marée. Nulle part on ne trouvait des raies, des turbots, des soles et des homards plus frais que chez elle. Ajoutons à cela que, contre la coutume de ses collègues en poissonnerie, elle se montrait accorte avec la pratique. Aussi son commerce prospérait, que c'était merveille.

Les époux Lollier se seraient trouvés, grâce à leur industrie et à leur courage, dans une fort honnête aisance, si le nombre toujours croissant de leurs enfants ne les avait souvent mis dans l'embarras. Tous les enfants, du reste, tournaient admirablement, et les garçons se faisaient un point d'honneur de ne rester que le moins longtemps possible à la charge de leur famille. C'est ainsi que le fils aîné, Eustache Lollier, superbe garçon de vingt-huit ans, était déjà parvenu au grade éminent de sergent aux gardes françaises, ce qui n'était point un médiocre honneur pour de petites gens, et suscitait aux Lollier bien des jalousies dans leur quartier.

Nanette Lollier, l'héroïne de ce récit et la cadette des huit enfants, était venue au monde le 29 décembre de l'année 1740. Quoiqu'on trouvât généralement qu'elle arrivait mal à propos, et que Marie-Jeanne, sa mère, eût mieux fait de se reposer sur ses lauriers, sa jolie mine, ses gentilleses, son *caquet* fin et spirituel, la rendirent chère à ses parents, plus chère peut être que ses autres sœurs. Voici en quels termes s'expriment à son sujet les Mémoires dont nous parlions il n'y a qu'un instant.

“ Une dame Grimaud, veuve d'un huissier, femme honnête et dans l'aisance, habitant la même maison que la famille Lollier, devint la marraine de la petite fille, à laquelle elle donna son nom de *Nanette*. A mesure que la filleule grandit, la marraine la prit en affection et se fit son institutrice. Elle lui enseigna tout ce qu'elle savait, c'est-à-dire à lire, à écrire et à compter. Nanette devint ainsi, (pour son époque et pour la classe à laquelle elle appartenait), un véritable phénomène d'érudition, un puits de science, un oiseau rare, *rara avis*. La veuve Grimaud lui forma aussi le cœur et s'occupa tout à fait spécialement de sa voix, que la petite Nanette avait fort belle, pleine, mélodieuse et admirablement juste. Cette éducation musicale fut si bien conduite que la petite Nanette n'avait que douze ans lorsque M. le curé de la paroisse, lequel considérait fort la famille Lollier et la favorisait, fit chanter à l'enfant un *Noël* qui enleva tous les suffrages. Les paroissiens et surtout les paroissiennes du quartier se pâmèrent d'admiration et ne jurèrent plus que par Nanette et par sa belle voix. Peu s'en fallut que Marie-Jeanne n'en perdit la tête de contentement.

“ Cependant, le temps passait et Nanette, ne quittant guère le logis maternel, avait pour toute attribution de tenir en bon ordre et en bon état le linge un peu usé du ménage.”

A l'époque où commencent les événements de ce récit, Nanette, nous le savons, avait quinze ans.

Pénétrons maintenant, si vous le voulez bien, dans la pièce principale du très humble logis des Lollier.

Cette pièce, prenant jour sur la rue par une porte et par une fenêtre, servait tout à la fois de cuisine, de magasin, de salle à manger, et de salle commune. Son ameublement était plus que simple et consistait en une grande table carrée, deux bahuts, une armoire écornée, et une douzaine de chaises de bois, le tout propre, net et brillant comme dans un ménage hollandais. Une grande cheminée, sous la manteau de laquelle il était facile de se tenir debout, occupait le centre de l'une des parois latérales. Un gros bouquet de fleurs des champs, placé sur un bahut, dans un vase de faïence blanche à enluminures bizarres, avait mission de combattre par ses parfums la senteur du poisson de mer. A

coup sûr, c'était Nanette qui, de ses blanches mains, avait composé ce bouquet, dont les couleurs éclatantes se nuançaient avec une harmonie peu commune. A coup sûr encore, c'était elle qui le rendait aussi vivace, en l'arrosant d'eau fraîche deux ou trois fois par jour. Nanette avait la passion des fleurs. Peut-être ne se serait-elle pas dérangée pour ramasser des bracelets d'or, cependant nous ne l'affirmerions pas sous la foi du serment, mais nous pouvons hardiment répondre qu'elle eut fait de grand cœur trois ou quatre lieues, pour aller cueillir un bouquet de roses, ou quelques-unes de ces grappes parfumées qui sont les odorants panaches du lilas.

La jeune fille regardait les fleurs comme des créatures animées. Elle leur parlait, elle en écoutait les mystérieuses réponses, elle s'enivrait de leurs pénétrantes émanations.

Un jour, une de ses voisines, marchande de fleurs sur le quai qui touche au Palais de Justice, lui avait fait présent d'un petit rosier. Triste cadeau, car l'arbuste était rachitique et d'une pitoyable venue. Nanette folle de joie, avait eu pour lui de tels soins qu'il s'était peu à peu ranimé. Ses feuilles, jaunes et décolorées, avaient repris leur belle couleur verte, la tige ployante s'était relevée. L'arbuste vivait ! Au printemps suivant un bouton parut, puis deux, puis dix. Aux boutons succédèrent les roses. Ce fut pour Nanette une ivresse véritable, un délire dont nous ne saurions donner une idée.

Marie-Jeanne, dans sa tendresse de mère, était jalouse du rosier, et prétendait que Nanette l'aimait moins depuis qu'elle avait donné son cœur à l'arbuste. Quelques mois se passèrent, l'automne arriva. Les roses se flétrirent et tombèrent effeuillées, l'une après l'autre. Nanette se consola, en se disant qu'au printemps prochain boutons et roses reviendraient. Hélas ! il en devait être autrement. Un mal inconnu se déclara. L'arbuste fut atteint d'une de ces consommptions sans remède qui s'attaquent aux frêles plantes emprisonnées dans l'argile d'un vase trop étroit pour leur racines. Et puis, sans doute, l'air et la lumière manquaient. Nanette essaya, pendant bien des jours, de lutter contre l'évidence. Mais enfin la triste vérité éclata. L'arbuste avait cessé de vivre. Quand l'enfant ne put plus conserver l'ombre d'un doute ni d'une espérance, on la vit pâlir et chanceler quelques heures ; puis elle tomba évanouie. Lorsqu'elle revint à elle, une fièvre ardente se déclara. Nanette était bien malade, et, durant plus d'une semaine, on crut qu'elle allait mourir avec son rosier. Une fois guérie, et même longtemps après, on ne parlait jamais devant elle du pauvre petit arbuste qu'elle avait tant aimé, car son cœur se serait serré, et on aurait vu ses beaux yeux se remplir de larmes soudaines.

Voilà comment Nanette Lollier aimait les fleurs.

VIII

NANETTE ET ROSETTE.—LES FIANCÉS.

Dans le chapitre précédent, nous avons décrit rapidement la pièce principale l'habitation de la famille Lollier. Voilà le cadre. Plaçons-y maintenant les personnages.

Ces personnages étaient au nombre de trois, deux jeunes filles et un jeune homme.

C'était d'abord une grande et belle fille, blonde et fraîche, à la lèvre rouge et mutine, aux grands yeux de velours bleu, sous une double rangée de longs cils. Cette jeune fille vêtue du charmant déshabillé de toile peinte des grisettes parisiennes à cette époque semblait une vivante personnification de la gaieté vive et de l'humeur franche et joyeuse. Elle riait sans cesse et à tout propos. On eût dit qu'il y avait une perpétuelle coquetterie dans ce rire intarissable, qui laissait voir l'émail humide de ses petites dents, aussi blanches que celles d'un jeune chien, et qui creusait de mignonnes fossettes à son menton et au coin de sa bouche. Mais nous prenons sur nous d'affirmer que la coquetterie n'y était pour rien. Rosette, ainsi se nommait la joyeuse fille, aurait ri tout autant quand même le rire l'eût rendue moins jolie. Elle était assise sur une chaise de bois dont le dossier s'appuyait à la table carrée qui se trouvait au milieu de la chambre. Ses mains rosées, cachées à demi par de petites mitaines de fil blanc, jouaient nonchalamment avec quelques fleurs, enlevées sans doute au bouquet dont nous avons parlé. Tout en le effeuillant elle riait. En face, et tout auprès d'elle, se tenait debout un grand et beau jeune homme, portant le galant uniforme de sergent aux gardes françaises. Rien ne seyait mieux que ce costume à sa taille élevée et bien prise, à sa figure mâle et expressive, d'une régularité qui n'excluait point l'expression. On devine que ce beau jeune homme n'était autre qu'Eustache Lollier, le fils aîné de Marie-Jeanne.

—Oh ! Rosette, murmurait-il, ravissante et méchante fille ! pourquoi me tourmenter ainsi ? . . .

—Le menteur ! . . . interrompit Rosette avec un frais éclat de rire, pourquoi dire que je suis méchante quand il n'en pense pas un mot ! . . . je vous tourmente, moi ! . . . et comment ?

—Pourquoi, quand je vous en prie si fort, refuser de convenir que vous m'aimez ? . . .

—En doutez vous ? demanda moqueusement Rosette.

—Non . . . mais . . .

—Eh bien ? puisque vous prétendez le savoir, pourquoi demander que je vous le dise ?

—C'est si bon à entendre ! . . .

—Est-ce donc la mode, aujourd'hui, que les honnêtes filles parlent d'amour aux gardes-françaises ? . . . s'écria Rosette en riant de plus belle.

—Oui, certes, quand le garde-français et la jolie fille doivent se marier dans huit jours

—Eh bien ! . . . attendons que le mariage soit fait . . . et alors . . . Nous verrons . . . peut-être vous dirai-je après ce que je ne veux pas vous dire avant . . . et ne vous plaignez point de cela, mon pauvre Eustache, ajouta Rosette avec son rire étincelant, il y a tant de maris dans Paris à qui tout le contraire arrive, et à qui l'on dit avant ce qu'on ne leur dit plus après . . .

Il y avait dans ces paroles un aveu déguisé qui n'échappa point au jeune homme.

—Vous êtes un ange, oh ! Rosette ! . . . s'écria-t-il avec transport.

—Tiens ! je ne suis donc plus méchante ! . . .

—Oui, un ange ! . . . et je vous adore . . .

Et le garde-français, s'emparant d'une main que la jeune fille ne défendit pas trop, la couvrit d'une demi-douzaine de bons gros baisers bien sonores. Et Rosette pendant ce temps, que faisait-elle ? Elle riait. Cependant, une autre jeune fille, assise tout près de la fenêtre qui ne laissait pénétrer qu'un jour assez douteux à travers ses petits carreaux verdâtres, enlâchés dans du plomb, semblait s'absorber entièrement dans le travail de couture qu'elle était en train de mener à bonne fin. Mais du coin de l'œil elle regardait avec une curieuse attention le gracieux tableau dont nous venons d'esquisser les lignes.

Cette jeune fille était Nanette Lollier. Jamais plus radieuse beauté n'avait mérité mieux d'attirer tous les regards et de faire battre tous les cœurs. Jamais le ciseau du sculpteur et le pinceau du peintre, s'unissant pour créer un chef-d'œuvre, n'auraient réussi à produire un ensemble aussi parfait, aussi complètement irréprochable. Nanette était le type idéal de la perfection et de la beauté. Non point de cette beauté froide, de cette beauté classique et convenue, qu'on admire et qui glace, mais de la beauté vraiment féminine et parisienne, dans ce qu'elle a de plus gracieux et de plus souriant. Sous ses longs cheveux bruns, d'une richesse et d'un éclat merveilleux, relevés sur les tempes et formant, à la hauteur de ses petites oreilles nacrées, deux accroche-cœurs irrésistibles, se voyait un front pur et d'une inaltérable blancheur. Le galbe un peu allongé du visage ne nuisait en rien à la rondeur des joues qu'on eût dit recouvertes de ce délicieux velouté qui fait le charme des pêches mûres. Ses grands yeux noirs, doux, rêveurs et vifs à la fois, étaient expressifs comme la parole, et lançaient parfois les étincelles d'un feu voilé. La bouche, semblait, malgré la chûteté candide de ses lignes, et pour nous servir d'une expression empruntée au langage du temps, l'arc du petit dieu Cupidon. La taille était souple et cambrée comme celle d'une Espagnole. Les duchesses eussent envié le pied et la main de Nanette Lollier.

Tout à coup, et au moment où Eustache Lollier venait d'embrasser si bruyamment la main de sa riieuse fiancée, Nanette jeta son ouvrage, un superbe caraco de sa mère, presque neuf et qui n'avait servi que pendant deux ans, elle se leva et s'approcha légèrement des deux jeunes gens.

—Cher frère, bonne petite sœur, dit Nanette, comme vous êtes enfants tous deux ! . . . vous vous taquinez presque sans cesse pour vous raccommoier ensuite, ne vaudrait-il donc pas mieux vous aimer tout simplement ? . . . Toi, mon pauvre Eustache, tu crois toujours que Rosette ne t'aime pas assez, et tu n'as pas raison, car elle t'adore . . . j'en réponds ! . . . Toi, Rosette, tu ris souvent quand mon frère te parle d'amour, et c'est bien mal, car ton petit cœur au fond, est tout à lui . . .

—Ah ! par exemple ! . . . dit la jolie blonde.

—Oui, tout à lui, reprit Nanette en appuyant malicieusement sur ces mots, et tu me le répètes sans cesse quand nous ne sommes que nous deux . . .

- Oh ! trahison ! . . . fit Rosette en riant.
 — Oh ! bonheur ! . . . s'écria le garde-française.
 — Accordez-vous donc bien vite, poursuivit Nanette, et puisque tout est convenu entre vous et entre nos familles, décidez, sans plus tarder, quel jour et en quel endroit nous danserons à votre noce . . .

IX

L'HOMME PROPOSE ET LA FEMME DISPOSE

La dernière proposition de Nanette ne rencontra point d'opposants.

Au fond, la jolie blonde, ainsi que l'avait affirmé traitreusement Nanette, adorait le garde française

Elle riait de ses paroles d'amour, parce qu'elle riait de tout, elle le contrariait volontiers, parce qu'elle était d'humeur moqueuse, mais son cœur battait bien fort lorsqu'elle se disait que, dans quelques jours, elle serait à lui, bien à lui.

— C'est cela ! s'écria Eustache, convenons de tout ! cette noce, cette belle noce, où la ferons nous ? . . .

— D'abord, dit Nanette, je prétends avoir voix délibérative au conseil . . .

— Parbleu ! répliqua Eustache, cela va sans dire . . .

— Oh ! oui, petite sœur, fit à son tour la fiancée du garde-française, donne nous ton avis . . . tout ce que tu voudras, moi, je le voudrai . . .

— Je propose les *Porcherons*, fit Eustache.

Une petite moue charmante vint aux lèvres de Nanette.

— C'est un vilain endroit, les *Porcherons*, répondit la jeune fille, on prétend qu'il y vient des seigneurs déguisés . . . je crois que nous n'y serions pas tranquilles . . . d'ailleurs ce n'est pas assez champêtre, on n'y voit point une pauvre fleur . . .

— N'en parlons plus, dit gûment Eustache.

— Repoussé avec perte ! . . . s'écria Rosette en riant.

— Voyons, fit Nanette, autre chose ?

— Que dites-vous des *Près-Saint Gervais* ?

— C'est mieux, répliqua la jeune fille.

— Ce n'est donc pas encore tout à fait bien ?

— Non, je crois qu'on peut trouver mieux encore . . .

— Je parie, sœur, que tu as une idée . . .

— C'est possible.

— Dis-la, dis-la vite, ton idée, petite sœur ! s'écria Rosette, je parie; moi, qu'elle est excellente ! . . .

— Eh ! bien puisque vous le voulez, je songeais au *Moulin de Javelle* . . .

— Oui ! . . . oui ! . . . oui ! . . . dirent à la fois les deux jeunes gens, Nanette a raison ! adopté ! adopté ! vive le moulin de Javelle ! . . .

Et le garde française se mit à chanter, d'une voix de stentor, cette vieille chanson de l'époque, qui n'est pas beaucoup moins mauvaise que certains couplets de vaudevilles modernes :

Au moulin de Javelle
 Vont deux à deux
 Les amoureux ! . . .

Au moulin de Javelle
 Que la beauté soit fidèle
 Car au moulin de Javelle
 Les amoureux
 Sont heureux ! . . .

Le plus beau séjour du monde
 C'est celui-là je le crois ! . . .
 Chacun y vient, à la ronde
 S'amuser comme des rois ! . . .

C'est au moulin de Javelle
 Que le plaisir nous appelle ! . . .
 Vive ce charmant séjour
 De l'hymen et de l'amour ! . . .

Quand Eustache eut achevé, les deux jeunes filles se prirent par la main, et se mirent à tourner joyeusement autour de la table, en répétant :

C'est au moulin de Javelle
Que le plaisir nous appelle !...
Vive ce charment séjour
De l'hymen et de l'amour !...

Nanette et Rosette n'avaient point achevé leur ronde lorsque Marie-Jeanne, portant sur sa tête une grande manne d'osier, qui renfermait une demi douzaine de bourriches, parut dans le cadre de la porte, en s'écriant d'un ton de bonne humeur :

—Allons !... allons !... mes p'tites chattes, v'là qui va ben !... j'vois qu'ici l'on n'engendre point de mélancolie !... N'vous gênez pas pour moi, les enfants !... si le cœur vous en dit encore, dansez, sautez, trémoussez-vous !... Jarniguienne !... sans mes vieilles jambes, j'crois, ma fine, que j'en ferais tout autant !...

Marie-Jeanne était une grande et forte femme, vêtue de couleurs éclatantes à la mode des poissardes de ce temps, et portant un mouchoir de coton rouge, noué d'une façon pittoresque autour de ses cheveux grisonnants.

Sa haute taille était droite encore, ses traits réguliers, quoique flétris par les nombreuses fatigues de sa vie, et l'on voyait que, quelques vingt ans auparavant, elle avait dû être fort belle.

Seulement il n'existait en son apparence aucun vestige de cette distinction exquise qui rendait sa plus jeune fille si admirable.

—Ah ! ça, voyons, demanda Marie-Jeanne, à quand la noce ?... avez-vous décidé ça, mes enfants ?

—Nous avons du moins choisi l'endroit où nous la ferons, répondit le garde-française.

—Et c'est ?...

—Au moulin de Javelle.

—Tiens !... tiens... ! tiens... ça me va beaucoup ! c'est un endroit gai, le moulin de Javelle ! Je vas mettre d'côté, pour le repas, deux turbots, quatre barbues et une douzaine d'homards, que Sa Majesté, notre monarque, n'en a pas de pareil sur sa table les jours de gala...

Pendant quelques minutes la conversation continua sur ce ton joyeux. Puis la plupart des membres qui composaient la famille Lollier rentrèrent successivement au logis. Ce fut d'abord le père, André Lollier, libre de bonne heure, ce jour-là, de ses travaux à la Halle. Puis, deux ou trois des jeunes filles, employées dans le quartier à des travaux de couture ou de blanchissage. Et, enfin, Marcel Lollier, celui des enfants qui était venu au monde avant Nanette. Marcel avait seize ans et quelques mois.

Il ressemblait tellement à sa plus jeune sœur, les traits de son visage imberbe étaient si fins et si délicats, ses joues offraient un velouté si suave et si virginal que s'il eût revêtu par divertissement des habits de femme, on l'aurait pris, sans aucun doute, pour Annette elle-même.

Marcel se destinait à la profession d'imprimeur, mais sans grand espoir de pouvoir jamais amasser les fonds nécessaires pour acheter une maîtrise d'imprimeur ou de libraire. Grâce à la puissante protection du cuisinier de M. Pankouke, l'un des meilleurs clients de Marie-Jeanne, Marcel avait obtenu une place d'apprenti dans les immenses ateliers du célèbre éditeur de l'*Encyclopédie*, lequel, comme on sait, menait train de grand seigneur et réunissait habituellement à sa table, Diderot, d'Alembert, Helvétius, le baron d'Holbach, et enfin presque toutes les illustrations littéraires, contemporaines. Marcel se montrait extrêmement fier de contribuer pour sa part à l'érection de ce monument que la littérature et la philosophie du dix-huitième siècle élevaient comme une tour de Babel nouvelle et non moins orgueilleuse que l'ancienne.

X

REPAS DE FAMILLE

La famille rassemblée applaudit avec expansion, ainsi que déjà nous l'avons entendu faire à Marie-Jeanne, au choix que venaient de formuler les fiancés. Décidément le moulin de Javelle réunissait toutes les sympathies.

Le présent jour était un samedi.

Il fut décidé que le mariage serait célébré le samedi de la semaine suivante.

Cependant Marie-Jeanne avait placé sur la table carrée une nappe de toile commune élimée en plus d'un endroit, mais d'une blancheur éblouissante.

Ceci fait, elle s'occupa activement des préparatifs du repas.

— Ah ! ça, ma belle petite Rosette, dit-elle ensuite à la fiancée de son fils, j'espère bien que tu vas dîner avec nous . . . d'abord, je te prévient que je vais mettre ton couvert à côté de celui de ce bon sujet d'Eustache, c'qui n'te déplaîra guère, j'imagine . . .

— Je le voudrais bien . . . répondit la jeune fille en riant, pas pour être à côté de M. Eustache, mais pour rester avec vous et ma bonne Nanette, mais malheureusement, ça ne se peut . . .

— Bah ! et pourquoi ?

— Parce que ma mère m'attend . . . elle m'a permis de venir vous dire un tout petit bonjour, mais elle m'a bien recommandé de ne pas rester trop longtemps . . .

— Dans ce cas, répliqua Marie-Jeanne, je n'insiste point, viens donc par ici que je t'embrasse, ma petite Rosette, et file . . .

— Je vais vous quitter aussi, ma mère, dit alors le sergent aux gardes.

— Tiens ! tiens ! tiens ! . . . est ce que t'as du vif argent dans les veines, comme Rosette, mon garçon ? . . .

— Non, ma mère, mais mon lieutenant m'a recommandé de rentrer de bonne heure à la caserne . . . et vous comprenez, comme j'ai besoin d'un congé pour toute la semaine prochaine, je ne veux pas risquer d'indisposer mes supérieurs contre moi . . . Et comme c'est mon chemin de passer justement devant la maison de madame Pierrefitte, je ferai la route avec mademoiselle Rosette, si c'est un effet de sa grande bonté de me le permettre, et je la laisserai à sa porte . . .

Rosette, Nanette, Marie-Jeanne et tous les autres témoins de cette petite scène se mirent à rire.

— Ah ! ah ! s'écria la poissarde, fallait donc le dire tout de suite ! . . . j'comprends à présent la consigne et la caserne . . . Histoire de faire un bout de chemin avec sa bonne amie ! . . . voyez-vous le mauvais sujet . . . eh bien ! mes enfants, allez-vous-en de compagnie, quant à moi j'y obtempère ! . . .

— Mais, dit vivement Rosette en ne riant qu'à moitié, et avec un petit air de prudence le plus charmant du monde, je ne sais pas trop si je dois consentir à ce que me propose M. Eustache

— Et, pourquoi donc ça, ma petite ? demanda Marie-Jeanne.

— Dame ! . . . qu'est-ce que l'on dira dans le quartier ?

— On dira ce que l'on voudra, pardine ! . . . ne vous mariez-vous pas dans huit jours ? . . .

— Mais hasarda de nouveau Rosette.

— Il n'y a ni *mais*, ni *si*, ni *car*, interrompit impétueusement la poissarde, quand on a pour soi sa bonne conscience, on peut se moquer de la *langue du moule*, et, quand Marie-Jeanne Lollier a garanti qu'une chose était bien, personne n'a le droit d'y trouver à redire

Rosette avait écouté, en riant aux larmes, cette véhémence sortie de sa future belle-mère.

Lorsque la poissarde eut achevé sa péroraison, en mettant fièrement son poing sur sa hanche, la jolie blonde lui fit une coquette révérence, et dit

— Bonne maman Marie-Jeanne, ne vous fâchez pas, je vais prendre le bras de M. Eustache, mais c'est bien pour vous faire plaisir, au moins

— A la bonne heure ! s'écria la poissarde, et soyez sans crainte, mes enfants, vous ferez un joli couple ! . . . Ah ! jarniguienne, qu'on m'en trouve un plus beau dans Paris, et je m'en vais l'aller dire à Rome ! . . .

Rosette embrassa Nanette et Marie-Jeanne, et les petites sœurs, et aussi Marcel, puis

elle sortit avec Eustache, très-fièrè, au fond, de s'appuyer sur le bras du plus beau sergent des gardes-françaises.

La mère Lollier les suivit jusque sur le seuil, afin de les revoir encore, et de les admirer plus longtemps.

Elle ne remarqua point un homme grand et maigre, debout, de l'autre côté de la rue, dans l'embrasure d'une porte bâtarde, et qui semblait observer avec une attention profonde le logis des Lollier.

— Ah ! ces petites filles ! dit Marie Jeanne en rentrant dans la salle commune après avoir refermé la porte, elles sont toutes les mêmes !... Voyez c'te péronnelle de Rosette, une bien brave enfant, ma fine !... elle grillait d'envie de s'en aller avec son amoureux, et elle n'en faisait pas moins la petite bouche et la difficile !... dire pourtant que j'étais comme ça jadis... au temps de mes amours avec mon homme que voilà... Hein, André, t'en souviens-tu, huit jours avant la noce ?...

— Ah ! je le crois bien que je m'en souviens ! répondit galamment l'époux de Marie-Jeanne, et je dis que Rosette a beau être gentille et jolie, elle ne te serait seulement pas allée à la cheville, dans ce temps-là, ma femme !...

Enchantée de ce compliment conjugal, qui lui rappelait les roses effeuillées d'une lune de miel évanouie, Marie-Jeanne se rengorgea.

Elle rajusta en face d'un vieux miroir, les pointes du mouchoir rouge qui lui servait de bonnet, elle jeta sur les vestiges à peu près disparus de sa beauté en ruines un regard de regret, puis elle dit :

— A table, mes enfants... à table... nous avons tous bien travaillé, mangeons de bon appétit.....

La famille Lollier était absorbée depuis quelques minutes dans l'importante et agréable occupation du repas, quand un coup, frappé discrètement à la porte de la rue, attira l'attention générale.

— Entrez ! cria Marie-Jeanne, sans se déranger.

La porte s'ouvrit, et un personnage bien connu de nos lecteurs entra, en coubant sa longue échine en un salut obséquieux. Ce personnage était La Bricole. Il tenait sous son bras gauche son vieux chapeau lampion tout cassé. *Chatouilleux*, qui ne le quittait pas plus que son ombre, relevait la basque de son habit sans galons. L'attitude qu'il avait prise en entrant ne permettait de voir de son visage que son nez énorme et luisant, et ses longues moustaches retroussées.

Malgré l'air bénin que La Bricole s'efforçait de donner à ses traits, toute sa personne n'en conservait pas moins son cachet à la fois grotesque et sinistre.

— Jour de Dieu ! se dit Marie-Jeanne à elle-même, jour de Dieu !... voilà un paroissien de bien mauvaise mine !...

Une frayeur instinctive s'empara de Nanette, qui détourna vivement la tête.

Cependant, malgré la mauvaise opinion qu'elle ne pouvait s'empêcher de concevoir de ce visiteur inattendu, Marie Jeanne quitta sa place et demanda poliment :

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?.....

— J'ai tout lieu de croire, répliqua La Bricole, après une seconde et même une troisième salutation, que je me trouve en ce moment dans le sein de l'honorable famille Lollier ?.....

— Vous y êtes.

— Et c'est à l'estimable madame Lollier que j'ai sans doute l'honneur de parler ? reprit La Bricole.

— A elle-même.

— Marchande de marée en gros ?

— Comme vous dites.

— Et mère du sergent Lollier, le plus bel homme et le meilleur sujet des gardes françaises ?

Cet éloge d'Eustache disposa Marie Jeanne à envisager plus favorablement le visiteur.

— Oui, monsieur, fit-elle, le sergent Lollier est bien mon fils, mais, encore une fois, qu'y a-t-il pour votre service ?

La Bricole, tout en parlant et tout en écoutant les réponses de Marie Jeanne, promenait autour de la table ce regard particulier aux espions ; il avait reconnu, ou plutôt deviné Nanette à sa radieuse beauté.

— Est-ce bien pressant, ce message ?

- Oui, madame.
 —Dans ce cas, vous n'avez pas de chance.
 —Pourquoi donc ?
 —Parce que, si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, vous auriez rencontré Eustache ici.....
 —Et, maintenant ?
 —Maintenant il vous faudra lui courir après pour le rattraper ?

XI

UN AMI INCONNU

- La Bricole fit un geste destiné à exprimer le désappointement.
 —Ah ! bah ! dit-il au bout d'un instant, le sergent est parti ! eh bien ! tant pis, je lui courrai après, les jambes sont bonnes !...
 —Seulement, reprit Marie Jeanne, je vous conseille de vous dépêcher, tout d'même, car Eustache marche comme un cerf... après ça, peut-être bien qu'il se sera arrêté quequ'z-instants à la porte de Rosette.
 —Rosette ? demanda La Bricole avec un accent interrogateur.
 —Oui, sa future, Eustache se marie dans huit jours...
 —Tiens ! tiens ! tiens !... mes compliments !... Ah ! le gaillard !... il ne m'en avait rien dit... c'est mal !...
 —Est-ce que vous êtes de ses amis ?
 —De ses amis !... si j'en suis ?... mais je le crois bien, madame Lollier, et des plus intimes encore !... il ne peut guère se passer de moi... le lieutenant, quand il est de bonne humeur, nous appelle *Oreste et Pylade*.
 —Pour lors, il vous invitera à sa noce.
 —Ah ! pardieu, j'y compte bien !... s'il ne le faisait pas, je ne lui pardonnerais de ma vie !... foi de gentilhomme !...
 Et, ce disant, La Bricole retroussa victorieusement sa moustache.
 —Gentilhomme !... s'écria Marie Jeanne éblouie, vous êtes gentilhomme ?.....
 —Chevalier, madame Lollier, pour vous servir....
 —Comme Eustache a de belles connaissances !... pensa la poissarde enthousiasmée.
 La Bricole reprit :
 —Et, cette noce, quand la ferons-nous ?...
 —D'aujourd'hui en huit, au *Moulin-de Javelle*.
 —Parfait !... vingt fois par jour ce cher Eustache me parle de sa sœur Nanette, la plus jolie fille de Paris, j'espère bien avoir l'honneur d'être son cavalier pour plus d'un rigodon.....
 —Réponds-donc, Nanette, réponds-donc à M. le chevalier... dit vivement Marie-Jeanne en poussant le coude de sa fille,
 Nanette ne répondit pas et rougit jusqu'au blanc des yeux.
 —Ah ! fit la poissarde, ces jeunes, c'est timide et ça s'embarrasse d'un rien... mais elle est bien reconnaissante de l'honneur que vous lui faites, j'en réponds.
 —Maintenant, chère madame Lollier, poursuivit La Bricole, indiquez-moi, je vous en prie, le chemin qu'a tenu Eustache ; je suis chargé pour lui, je vous le répète d'un message important, il est essentiel que je le rattrape.....
 —Eh bien ! en sortant d'ici, tournez à gauche, et ensuite, prenez à droite dans la rue St Denis... vous rencontrerez Eustache dans la rue, pour sûr, car il retournait à la caserne après avoir reconduit Rosette....
 —J'y vole... agréez, je vous en prie, madame, ainsi que toute votre honorable famille, l'assurance de mon profond respect....
 La Bricole salua de rechef, aussi bas qu'il l'avait fait en arrivant, puis il pivota sur ses talons. Il ouvrit le compas de ses larges jambes, et, remettant sur sa tête son chapeau lampion, il s'élança dans la direction de la rue Saint-Denis, tout en caressant la poignée de *Chatouilleuse*.
 Aussitôt qu'il eût disparu, Marie-Jeanne revint s'asseoir à table, et formula tout haut la réflexion que nous lui avons déjà entendu formuler tout bas.
 —Comme Eustache a de belles connaissances !... un gentilhomme !... un chevalier !... ça n'est pas du petit monde, ça, tout de même !...

— Il est bien laid, l'ami d'Eustache, dit Nanette timidement.

— C'est vrai qu'il n'est pas beau, répliqua la poissarde, mais il a l'air noble, ça c'est sûr....

— Noble.... noble.... fit André Lollier en hochant la tête, je lui trouve, moi, plutôt la figure d'un bandit que la mine d'un gentilhomme....

Marie Jeanne frappa du poing sur la table.

— C'est que vous ne vous y connaissez pas ! s'écria-t-elle, j'vous soutiens, moi, jarniguienne, que c'est un véritable grand seigneur....

— Oh ! pour ça, fit Marcel qui n'avait encore rien dit, oh ! pour ça, j'en doute....

— T'en doutes, morveux ?....

— Ma foi, oui.

— Et pourquoi donc ça, s'il vous plaît ?....

— Parce que j'en vois toute la journée, moi, des gentilshommes, chez M. Pankoucke, et des grands seigneurs aussi : M. le marquis de Louvois et M. le prince de Courtenay, et son fils, et bien d'autres.... et ils ne ressemblent guère à l'individu qui sort d'ici.....

— Et quelle différence donc que tu trouves entre eux, blanc bec ?

— D'abord ils ont de beaux habits tout dorés et tout galonnés.

— Ce n'est pas le galon qui fait l'homme !

— Et de belles épées, à poignées de nacre ou d'or, avec des pierres précieuses et des nœuds de rubans.... ils ne portent point de moustaches, et leur mine est bien différente. Moi, je suis comme mon père, je trouve que l'ami d'Eustache a l'air d'un cuistre....

Une approbation générale accueillit les dernières paroles du jeune imprimeur.

Marie-Jeanne ne se tint point pour battue, mais, comme elle n'avait pas de bonnes raisons à donner à l'appui de son opinion, la conversation en resta là, du moins sur ce chapitre.

Le repas venait de s'achever, et les jeunes filles remettaient en ordre les plats, les assiettes, et les couverts d'étain bien luisants, quand Eustache, que personne n'attendait, rentra dans la pièce que nous comissions.

Le sergent aux gardes françaises avait tout simplement prétexté des affaires à sa caserne afin de pouvoir reconduire Rosette, mais la vérité est qu'il avait pour ce jour-là une permission de dix heures.

— Tiens ! s'écria Marie-Jeanne, te revoilà, toi, bon sujet ?....

— Comme vous voyez, ma mère, et bienvenu, je pense....

— Oh ! toujours ! Mais comment que ça se fait ?....

Eustache raconta ce que nous venons d'expliquer.

— Alors et pour lors, reprit la poissarde, tu arrives tout droit de chez la mère Pierrefitté !....

— Tout droit.

— Et tu n'as rencontré personne en route ?

— Personne de ma connaissance.

— Eh ! mon garçon, prends tes jambes à ton cou, et file....

— Où donc ?

— A la caserne.

— Allons donc !.... il n'est pas six heures du soir !....

— Ça n'y fait rien, dépêche-toi....

— Plaisantez-vous ? pourquoi me dépêcher quand rien ne me presse ?....

— Rien ne te presse ?.... c'est ce qui te trompe....

— Que voulez-vous dire !

— Qu'il y a un message qui t'attend à la caserne....

— Un message !....

— Oui.

— De qui ?

— De tes chefs.

— Qui vous l'a dit ?

— Ton ami intime.

— Quel ami ?

— Le grand, le maigre, celui qui a des moustaches longues comme ça, le gentilhomme, le chevalier....

Eustache regardait sa mère avec la stupéfaction la plus profonde et la plus comique.

— Voyons, reprit la poissarde impatientée, quand tu me regarderas pendant une heure avec des yeux comme ceux d'un brème de mer !... Jour de Dieu, tu sais bien de qui je veux parler.....

— Mais non, ma mère, je vous jure....

— Ton ami, le gentilhomme.... ton intime ami.... il a pris la peine de venir ici lui-même, avec le message.... il nous a présenté à tous, ses civilités, comme un parfait seigneur, et point fier à l'encontre des petites gens.... et il te court après, à l'heure qu'il est, jusqu'à la caserne, où il t'attendra avec son message....

Eustache, de plus en plus stupéfait de ce qu'il entendait, à mesure que sa mère entrait dans de nouvelles explications, prit le parti de s'asseoir sur une chaise, au milieu de la chambre, et regarda autour de lui d'un air effaré.

— Ah ! ça, deman la le jeune Marcel, tout en riant de la figure de son frère, est-ce que tu ne le reconnaîtrais pas, ton ami intime ?....

Mais franchement, répliqua le sergent, ça me fait assez cet effet-là !....

— Impossible ! s'écria Marie-Jeanne, et, la preuve, c'est que ton lieutenant a dit, en propres paroles, qu'*au reste* ce gentilhomme et toi vous étiez *Pylate* ensemble....

— Voyons, fit alors Eustache, expliquons-nous, ma mère, je vous en prie, car, foi de sergent aux gardes-françaises, je ne comprends pas un traître mot à ce que vous me racontez depuis un quart d'heure.

Marie Jeanne leva les mains vers le ciel comme pour attester que son fils aîné perdait la tête.

Puis elle commença le récit de la visite à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, et elle traça de La Bricole un portrait tellement ressemblant qu'il était impossible de ne point connaître ce personnage, pour peu qu'on l'ait rencontré une seule fois dans sa vie.

— Eh ! demanda-t-elle en achevant, comprends-tu maintenant, et sais-tu de qui *que* je parle ?

Tous les membres de la famille attendaient impatiemment la réponse d'Eustache, qui avait écouté Marie-Jeanne avec une profonde attention et sans l'interrompre une seule fois.

Mais cette réponse ne fut point, de prime-abord, celle qu'on attendait.

— Ma mère, demanda Eustache, où mettez-vous votre argent ?

— Là, répondit machinalement la poissarde, en désignant du geste une des grandes armoires appuyées contre la muraille, et dont nous avons déjà parlé. Mais quel rapport ?

— Le plus grand rapport, ma mère, comptez vos écus, il doit vous en manquer quelques-uns....

— Ah ! bon Dieu ! s'écria Marie Jeanne en se précipitant vers l'armoire, ah ! bon Dieu, et pourquoi donc ?

— Parce que cet homme, qui s'est prétendu mon ami intime, je ne le connais pas, et, par conséquent, c'est un voleur !....

Marie-Jeanne, épouvantée, ouvrit l'armoire, et compta son argent.

Il ne lui manquait pas un sou.

— Tu vois, dit elle on n'a rien touché.....

— C'est qu'il venait seulement reconnaître les lieux, répliqua Eustache, et qu'il fera son coup quelqu'autre jour. Veillez donc bien, je vous le conseille.....

Le reste de la soirée se passa à bâtir une foule de conjectures sur l'incident qui nous occupe. Mais l'idée ne vint à personne que Nanette était le trésor auquel on voulait La Bricole.

XII

GENTILHOMME ET GRAND D'ESPAGNE

Le soir de ce même jour, à l'heure accoutumée, très hauts et très puissants seigneurs, le chevalier de La Bricole et don Cusman de Tariposa s'installaient devant un bo. d'eau-de-vie brûlée, dans le cabinet du premier étage de la taverne du B *argent*.

Ces dignes acolytes devisaient de choses et d'autres en attendant le factotum du seigneur inconnu.

Grain-d'Orge ne se fit pas longtemps attendre.

Il arriva de ce pas calme et mesuré dont il avait l'habitude, il plaça sur deux chaises sa canne et son chapeau galonné, avec cet air digne et majestueux dont il ne se départissait jamais, et il entama l'entretien en ces termes :

— Y a-t-il du nouveau, messieurs? . . .

— J'aurais presque le droit de trouver cette question injurieuse, répliqua agréablement La Bricole, quand je me mêle d'une affaire, il y a toujours du nouveau . . .

— Ainsi, vous avez agi?

— Pardieu!

— Qu'avez-vous fait?

— Je me suis rendu rue Aubry-le-Boucher, et j'ai pénétré dans l'intérieur de la famille Lollier . . .

— Ah! ah!

— J'ai vu, de mes propres yeux, mademoiselle Nanette, et, foi de gentilhomme, votre maître est un homme de goût! . . . — Cette admirable jeune fille est la fleur la plus fraîche qu'un connaisseur émérite puisse souhaiter de cueillir! . . . Vertuchoux est mort de ma vie! . . . je crois que si j'étais millionnaire, je ne regarderais point à cent mille écus pour me passer une semblable épouse! . . .

— Tout ce verbiage ennuyait Grain-d'Orge.

Il interrompit net La Bricole au milieu de son pathos exalté, et il lui dit :

— Avez-vous un plan?

— Oui.

Mais le chevalier n'était point homme à arriver à son but sans de notables périphrases.

— Vous comprenez, fit-il, qu'une tentative d'enlèvement ne peut avoir lieu, au milieu d'une nombreuse famille, et dans un quartier populeux, sans amener un abominable scandale . . .

— Je comprends cela, et vous savez aussi bien que moi qu'il faut éviter ce scandale . . .

— Soyez tranquille, tout est prévu.

— Mais, comment?

— La jeune fille a un frère aîné . . .

— Sergent aux gardes-françaises?

— Tout juste.

— Eh bien?

— Par un bonheur fait exprès pour nous, ce frère se marie dans huit jours . . .

— Que nous importe?

— Il nous importe beaucoup. Savez-vous où se fera la noce?

— Non, et je ne tiens guère à le savoir . . .

— C'est pourtant là le point important. Le repas et le bal auront lieu au *Moulin de Javelle* . . . Comprenez-vous, maintenant?

— Je commence.

— Rien ne nous sera plus facile, à don Guzman de Tariposa et à moi, que de nous faufiler parmi cette cohue plébéienne, pendant le tumulte du bal, après l'enivrement du repas nous mettrons adroitement la main sur l'oiseau, la cage sera là, tout près, sous la forme d'un carrosse attelé de deux bons chevaux, nous vous jetons l'enfant sur les bras, et, fouete cocher, votre maître sera content et notre argent sera gagné . . .

Grain-d'Orge avait écouté ce qui précède d'un air incontestablement approuvateur.

— En effet, dit-il ensuite, votre plan me semble ingénieux et sa réalisation est aisée . . . oui, décidément, votre idée est bonne . . .

— Admirable tout simplement! appuya La Bricole en tordant sa moustache.

— Que vous faut-il pour l'exécution?

— Peut-être deux ou trois hommes sûrs, mais je me charge de les trouver, ensuite le carrosse en question.

— C'est mon affaire. Vous dites que la noce aura lieu dans huit jours?

— Oui, samedi prochain, c'est décidé, convenu, irrévocablement arrêté.

— Alors, vendredi, nous irons tous les trois au *Moulin de Javelle*, afin de nous y concerter mieux et d'aviser aux dernières dispositions à prendre . . .

— Sera-ce à l'heure du dîner.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'on y dîne à merveille, le vin est bon et les matelottes de carpes et d'anguilles ne rencontrent leurs pareils ni à la Rapée ni à Bercy . . .

— Soyez tranquille, nous y dînerons.

— Oh! je connais la largeur de vos façons d'agir et je sais que vous ne lésinez point sur les détails . . . ceci m'encourage . . .

La Bricole s'interrompit :

—A quoi ? demanda Grain-d'Orge.

—A vous exposer que don Gusman de Tariposa et moi, nous éprouvons le besoin de renouveler notre garde-Robe, dont le désarroi significatif ne manquerait point d'attirer l'attention sur nous, en une circonstance où tous nos soins doivent avoir pour but de rester inaperçus....

—Ce qui veut dire que vous demandez une nouvelle avance?....

—Pour frais de costumes, oui monsieur.

—Eh bien ! soit, voici quinze louis, mais songez à bien servir celui qui vous emploie et qui vous paye....

—Oh ! s'écria la Bricole avec enthousiasme et conviction, pour un seigneur si généreux, on se ferait rouer de bon cœur !....

—D'ici à vendredi, poursuit Grain d'Orge, il est utile de nous voir encore une fois..

—Nous sommes à vos ordres.

—Je viendrai ici mercredi soir, et si, par hasard, il était survenu quelque incident nouveau, vous m'en feriez part....

—Nous n'y manquerions pour rien au monde....

Grain-d'Orge se retira.

La Bricole et Tariposa continuèrent à boire, après avoir partagé les quinze louis dont, bien entendu, le chevalier garda dix pour lui.

Le lendemain matin, les deux bandits se rendirent, chacun de son côté, chez des brocanteurs de leurs connaissances, afin d'y procéder au rajeunissement de leur toilette quelque peu délabrée.

Nous savons depuis longtemps que la vocation de la Bricole était de se donner des airs de gentilhomme.

Pouvoir être pris pour un seigneur par les gens du menu peuple, lui semblait un bonheur suprême.

Le costume dont il se rendit acquéreur était de nature, du moins selon lui, à coopérer à cette illusion.

Ce costume, vendu sans doute de seconde main par quelque valet de chambre de grande maison, était arrivé chez le brocanteur après avoir subi des fortunes diverses.

Il consistait en une culotte de velours d'une nuance indéfinissable, en une veste de satin blanc, toute constellée de broderies délicates qui serpentaient en filets d'or autour des revers et des boutonnières, et enfin, en un habit de taffetas changeant surchargé de galons et d'agrèments d'or.

Le satin de la veste était à la vérité fripé, fané, les broderies noires et éraillées.

Des galons de cuivre à peine doré, avaient remplacé les galons jadis précieux de l'habit. Mais qu'importait à la Bricole ?

Le costume, tel qu'il était, produisait son effet à distance.

C'en était assez pour satisfaire le bandit peu difficile.

Il compléta son accoutrement par une paire de bas de soie cramoisie, une cravate en fausse dentelle et un chapeau lampion, retapé à neuf et galonné à outrance.

Il chaussa des souliers à talons rouges, ornés sur le coudepied de larges bouffettes de rubans jaunes.

Il attacha à son côté sa fidèle Chatouilleuse, et il sortit de chez le fripier, enchanté de lui même, plus fier qu'Artaban, et chantonnant du bout des lèvres :

Monnaie,
Monnaie,
Il n'est pas, sans toi, de bonheur !....
Tout homme
Te nomme
Un vrai brevet de grand seigneur !

Réjoignons, s'il vous plait, don Gusman de Tariposa qui, lui aussi, faisait peau neuve, tandis que son féal compagnon, le chevalier de La Bricole, s'adonisait ainsi que nous venons de le voir.

Don Gusman avait à la Grandesse d'Espagne des droits aussi incontestables que ceux de la Bricole au titre de chevalier.

Les souches de ces deux honnêtes gens se valaient.

Tariposa s'était rendu chez le fripier, brocanteur et recéleur qui, d'habitude, subvenait moyennant des prix infiniment modiques, aux nécessités de sa toilette.

Tout au contraire de La Bricole, dont nous connaissons la prédilection pour les dorures, les galons et les couleurs éclatantes, Tariposa n'aimait que le noir.

Cette sombre couleur, pensait-il, allait bien à sa physionomie caractéristiquement basanée, et ajoutait à la distinction de sa personne.

Il se contenta donc de métamorphoser ses vêtements de velours blanchi, contre un autre costume, également de velours, mais d'une fraîcheur moins contestable.

Il fit l'emplette d'un sombrero tout neuf, vendu par un des laquais de l'ambassade espagnole, et d'un collier de cuivre doré, enrichi de fausses pierreries et provenant de la défroque d'un comédien de la foire Saint-Laurent.

Un petit manteau noir, qui ne comptait guère plus de dix années de bons et loyaux services, se drapa élégamment sur son épaule, et, certes, jamais hidalgo n'offrit une plus fière tournure que celle de don Gusman accoutré de cette façon, marchant la tête haute, le torse cambré, la main droite sur la hanche.

A le voir ainsi passer, on eût dit un descendant du Cid d'Andalousie, ou quelque héritier en ligne droite de l'illustre don Quichotte de la Manche.

En ce moment Tariposa prenait au sérieux sa grandesse, et se demandait s'il ne ferait pas bien de se présenter à la cour.

XIII

LES ÉPOUX GÉLINOTTE

Le vendredi suivant, La Bricole, don Gusman et M. Grain d'Orge, ainsi que cela avait été convenu lors de leur entrevue du mercredi soir, se rencontrèrent, vers les onze heures du matin, à la taverne du *Broc d'Argent*.

Là, ils prirent un fiacre qui les conduisit au *Moulin de Javelle*. Après avoir achevé leur reconnaissance, ils s'attablèrent devant un plat copieux de côtelettes de mouton, aux cornichons, et de haut une véritable montagne de goujons frits. Depuis cette tonnelle ils pouvaient voir et entendre tout ce qui se passait en face de la porte et dans le jardin, divisé en une multitude de cabinets par des charmilles taillées artistement comme de frères murailles de verdure. Leur poste d'observation était excellent. Le propriétaire du Moulin de Javelle s'appelait Thomas Gélinotte. C'était un petit homme, rond comme une boule, à trogne rubiconde et bourgeonnée, fort en train de faire sa fortune, et songeant à se retirer prochainement avec une douzaine de bonne mille livres de rentes. Sa femme, madame Gélinotte, avait quarante ans bientôt, elle ne paraissait pas son âge, et, à la voir si bien corsée, si pimpante, si leste, si coquette, on ne lui aurait pas donné beaucoup plus de trente-quatre à trente-cinq ans. Madame Gélinotte parut sur le seuil. Elle avait un corsage cerise, une jupe de toile peinte à grandes fleurs, les bras nus, un ruban de velours autour du cou, un bonnet de dentelles, une demi-douzaine d'accroche-cœurs, et de jolies petites mules surchargées de rosettes couleur de feu.

— Eh ! Marinette ! cria-t-elle, Marinette ! . . . Marinette ! . . . où donc êtes vous petite fille ?

— Me voici, ma tante, répondit une voix fraîche, et, du fond du jardin, la nièce de madame Gélinotte, jolie brune de quatorze ou quinze ans, accourut en sautillant.

— Qu'est-ce que vous faisiez donc là bas ? demanda l'hôtesse.

— Je portais du vin blanc à ces amoureux qui mangent un petit brochet et de la salade.

— Et, au lieu de revenir bien vite, vous vous cachez derrière la charmille pour écouter ce qu'ils disaient, j'en suis sûre . . .

— Dame ! ma tante, c'est en écoutant qu'on profite ! il faut bien se former l'esprit, et moi j'aime tant à m'instruire ! . . .

Madame Gélinotte se mit à rire.

— Vous en savez assez long, dit-elle.

— Oh ! ma tante, répliqua Marinette avec une révérence comique, il s'en faut encore de beaucoup que je sois savante comme vous ! . . .

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Est-ce que vous me voulez quelque chose, ma tante ?

— Sans doute.

— Quoi donc ?

— Allez dire à la grosse Simone qu'elle vous donne un demi-cent d'écrevisses....

— J'y cours.

— Choisissez les plus petites, au moins....

— J'entends bien. C'est pour quelque bourgeois, pour quelque procureur, peut-être !..

— Oui, c'est M. Picon, le procureur, qui est en haut, au moins, avec un de ses amis... .

Va vite demander les écrevisses à Simone....

— J'y cours, ma tante.

— Surtout, bien petites....

— Soyez tranquille !....

Et Marinette s'éloigna en sautant, et en répétant, sur un rythme bizarre :

— C'est pour un procureur !... C'est pour un procureur !

Nous laisserons ici les époux Gélinothe servir leurs pratiques, pour en revenir à nos personnages qui achevaient leur dîner sans perdre une seule des scènes comiques et autres qui se passaient au *Moulin de Javelle*.

Au dessert Grain d'Orge, le chevalier de la Bricole et don Gusman de Tariposa étaient devenus très gais. Il ne leur restait plus qu'à fixer d'une façon positive l'endroit où devrait stationner le carrosse dans lequel on jetterait Nanette Lollier aussitôt qu'on l'aurait séparée de sa famille.

Les complices se dirigèrent vers les bords de la Seine et examinèrent le terrain avec attention, du moins Grain d'Orge, car les deux autres étaient en ce moment légèrement avinés. A une centaine de pas de la maison, l'intendant du seigneur inconnu avisa un petit bouquet d'arbres qui lui sembla propre à dérober aux regards indiscrets l'équipage dont il était essentiel de dissimuler la présence. L'endroit était bien choisi, mais un peu loin de la maison. Plus près, la plage gazonnée était complètement nue, et, le soir, encombrée de promeneurs. Soudain Grain d'Orge se frappa le front.

— Hein ! demanda la Bricole, qu'y a-t-il, mon noble ami....

— Il ya que j'ai une idée....

— Une idée !... voyons.... dites-là !... J'ai la meilleure idée, de votre idée, moi !... Elle doit être fort bonne, mon bon....

— Jus-qu'à ce jour, tous les enlèvements se sont effectués en carrosse....

— Mais, à moins de les faire à pied.... ou à cheval.... je ne vois pas trop comment on pourrait....

— Seulement, interrompit Grain d'Orge, un carrosse a l'inconvénient de se remarquer toujours....

— Dam !... à moins d'être invisible.... et les carrossiers n'ont pas encore inventé ce genre de carrosse....

— Eh bien ! moi, je viens de trouver autre chose....

— Quoi donc ?

— Nous n'enlèverons pas la petite fille dans une voiture....

— Ah ! bah ! et dans quoi donc, mon bon ?

— Dans un bateau.

— Tiens ! tiens !... c'est votre idée, ça !... .

— Oui. Comment la trouvez-vous ?....

— Bonne.... très bonne.... aussi bonne, ma foi, que les côtelettes aux cornichons et les goujons frits de tout à l'heure.... Où sera-t-il, ce bateau ?....

— Là, confondu avec ces lourdes barques de pêche que nous voyons amarrées à la rive. Deux vigoureux rameurs attendront, prêts à fendre l'onde.... et retrouvez donc une embarcation légère, dans l'obscurité et sur les eaux brumeuses d'un grand fleuve....

La Bricole saisit la main de Grain d'Orge, et la secoua à la briser.

— Mon ami... mon noble ami... lui dit-il, vous avez toute mon estime.... Quand j'aurai un million ou deux.... je vous prendrai à mon service, mon bien bon.... Elle est magnifique votre idée.... je suis bien fâché de ne pas l'avoir eue moi-même.... car, si je l'avais eue, j'aurais de l'esprit.... et j'adore les gens d'esprit....

— Ah ! ça, demanda Grain d'Orge, j'espère que lorsque le moment d'agir sera venu, vous aurez tout votre sang froid....

— Qu'entendez vous par là, Grain d'Orge ?....

— J'entends que votre cerveau sera libre, en deux mots et pour parler plus clairement que vous serez à jeun.... .

— Ah ! vous dites cela, mon bon.... parce que, ce matin, j'ai la langue un peu épaisse

Mais soyez paisible. je me connais . . . aussi les jours d'action, je ne bois que de l'eau. . . .
 —A merveille. Maintenant je vous quitte et je retourne à Paris en toute hâte. . . .
 —Pourquoi donc si vite, cher ami ?
 —Parce qu'il faut que je me procure aujourd'hui même une barque convenable et des bateliers sûrs. . . .
 —Allez donc, mon bien bon ! . . . puisqu'il le faut. . . . Mais ventre de biche ! . . . vous avez eu une belle idée ! . . .

XIV

LE MARIAGE

Le samedi, jour fixé pour le mariage d'Eustache Lollier et de Rosette, était arrivé, trop lentement au gré des deux amoureux. Transportons-nous, dès le matin de ce jour, dans le modeste logis que madame Pierrefitte, la mère de Rosette occupait au quatrième étage d'une maison de la rue Saint-Denis. Tout était sans dessus dessous dans cet humble appartement. Une demi-douzaine de charmantes jeunes filles, au milieu desquelles Nanette Lollier brillait comme un diamant parmi des perles, s'occupaient de la toilette de la fiancée. Cette dernière, éblouissante de fraîcheur et de grâce, était toujours souriante, mais moins franchement riieuse qu'à l'ordinaire. La belle jeune fille malgré l'infinité légèreté de son caractère, aimait de toute son âme le sergent aux gardes françaises, et l'approche du bonheur la faisait rêver et donnait un peu de sérieux à son esprit, ses compagnes trouvaient un plaisir sans égal à l'ajuster dans ses blancs étours de mariée. L'une accrochait par derrière les agrafes du corsage qui dessinait à ravir sa taille si fine et si souple. Une autre attachait sur ses beaux cheveux blancs le long voile de mousseline dont les plis flottants donnaient à sa figure une expression chaste et presque recueillie. Nanette, enfin, fixait à sa ceinture le bouquet de fleurs d'orange symbolique.

—Voilà qui est fait, dit-elle, quand elle eût achevé sa tâche ; et regardez donc un peu, mesdemoiselles, comme, ainsi parée, ma Rosette est jolie ! . . .

—Tu me flattes toujours ! répondit vivement Rosette ; et c'est parce que tu m'aimes que tu me vois en beau ? Mais c'est toi, Nanette, c'est toi, petite sœur, qui seras une merveille avec le voile et la couronne de mariée ! . . .

--Oh ! que je voudrais être au jour où, à mon tour je t'habillerai ! Heureusement que ce jour viendra bientôt. . . .

—Bah ! qui sait ? répliqua Nanette en riant.

—Comment, qui sait ? est-ce que tu te figures que, belle comme te voilà, avec un vrai visage de sainte Vierge, les épouseurs te manqueront ! J'ai bien trouvé un mari, moi, et un bon !

—Oh ! ce n'est pas une raison. . . .

—Au contraire, c'en est une, et je la crois sans réplique.

—Il est possible que tu aies raison ; mais je t'assure que mes pressentiments ne sont pas de ton avis. . . .

—Tes pressentiments ?

—Oui.

—Tu en as donc ?

—Très-souvent et toujours les mêmes.

—Que te disent ils ?

—Que je n'aurai jamais de mari.

—Allons donc ! ces pressentiments-là n'ont pas le sens commun ! . . . est-ce que par hasard tu voudrais te faire religieuse ?

—Ma foi, non ! répondit Nanette avec un mouvement de tête plein de coquetterie enfantine.

—Tu vois bien. . . il n'y a cependant pas de milieu. . . le couvent ou un mari. Encore une fois, ce n'est pas avec ta beauté qu'on reste vieille fille ?

—Mais, quand on meurt. . . murmura Nanette d'une voix à peine distincte.

Cependant Rosette l'entendit.

—Enfant ! lui dit elle en l'embrassant, est-ce que tu vas m'attrister ? Songe donc que, si tu dis de pareilles folies, je vais pleurer, moi, d'abord. . . . et si ton frère me voit les yeux rouges il ne sera pas content.

Nanette allait répondre. Mais on frappa à la porte de la chambre, et une voix bien connue demanda :

— Puis-je entrer ?

Cette voix était celle d'Eustache Lollier qui, ce jour-là, n'avait pas encore vu sa fiancée. Nanette courut à la porte, qu'elle ouvrit à son frère. Le jeune sergent avait revêtu son uniforme de grande tenue ; il était magnifique, et plus d'une grande dame, nous l'affirmons, n'aurait point dédaigné de jeter sur lui un regard d'investigation connaissante. Il embrassa successivement toutes les jeunes filles qui se trouvaient là, en commençant par sa blonde fiancée et en finissant par sa sœur. Puis il annonça que les fiacres qui devaient charrier les gens de la noce stationnaient devant la porte et n'attendaient plus que les mariés et leur suite. La toilette était terminée, les grands parents étaient prêts. On descendit et on partit pour l'église. Les jeunes époux courbèrent le front sous la bénédiction du vénérable prêtre qui leur dit, en les unissant, quelques paroles simples et touchantes. Ils prononcèrent le *vœu* solennel, et, devant Dieu et devant les hommes, ils appartenirent l'un à l'autre. Lorsqu'ils redescendirent la nef pour regagner les voitures, on entendait, dans la foule qui s'empressait sur leur passage, s'échanger les phrases suivantes :

— Oh ! comme la mariée est jolie ! . . .

— Mais il me semble, compère, que le marié ne lui cède en rien !

— C'est vrai . . . si l'une est une jolie fille, l'autre est un bien beau garçon !

— Quel couple charmant ! . . .

— Et comme ils ont l'air heureux !

— Ma foi, je voudrais bien être à la place du marié ! . . .

— Et vous, à celle de la mariée, peut-être . . .

— Mais, voyez donc, parmi les filles d'honneur, cette jeune fille aux cheveux bruns ! . .

— C'est celle-là qui est jolie !

— Un trésor ! . . .

— Un miracle d'amour et de beauté . . .

— C'est celui qui l'épousera qui aura de la chance ! . . .

— Mais je la connais bien, moi . . .

— Qui donc est-ce ?

— C'est la sœur du marié . . . c'est la belle Nanette Lollier, la fille de la mère Lollier de la rue Aubry le Boucher . . .

— Eh bien ! la mère Lollier peut se vanter d'avoir de beaux enfants ! . . .

Voilà ce qui se disait, et bien d'autres choses encore, dont nous remplirions facilement dix ou douze pages, et même un peu plus. Mais nous préférons nous abstenir. La noce sortit donc de l'église, chacun des conviés reprit dans un des fiacres sa place respective, et le cortège se mit lentement en marche vers le Moulin de Javelle, où depuis le commencement de ce livre nous avons si souvent conduit nos lecteurs. On était en été, la température était douce et le temps magnifique. Par les soins d'Eustache, les tables du banquet avaient été dressées, non point dans l'une des salles intérieures de la guinguette, mais sur une vaste pelouse entourée de grands arbres, et qui s'étendait à la gauche de la maison. C'est là aussi que le bal devait avoir lieu après le repas, et une estrade, formée par des planches posées sur des tonneaux, avait été installée entre deux tilleuls pour l'orchestre, emprunté, comme nous savons, par Eustache, à la musique des gardes-français. C'est assez dire combien cet orchestre devait être supérieur à tous ceux qui faisaient d'habitude retentir du bruit criard de leurs aigres crins-crins les échos du Moulin de Javelle. Le repas se passa comme tous les repas de noces, on mangea, on but, on chanta des couplets de circonstance, improvisés pour les époux par les poètes de la société. Puis, enfin, on quitta la table, et comme il était de beaucoup trop bonne heure encore pour se mettre en danse, on proposa une promenade sur l'eau. Cette motion fut accueillie avec empressement par tout le monde, et avec un véritable enthousiasme par toutes les jeunes filles.

M. Gelinotte envoya la grosse Simone mettre en réquisition les pêcheurs d'alentour avec leurs barques, et, au bout de quelques instants, les convives de la noce se dirigèrent vers le bord de l'eau. Une véritable escadrille de barques plates et lourdes, aux grossiers avirons, attendaient les promeneurs. Chacun s'installa. Mais les barques se trouvèrent pleines et il restait encore cinq ou six personnes sur la rive. Quelqu'un avisa, à une vingtaine de pas de l'endroit en question, un canot peint en noir, et qui semblait d'une

légèreté phénoménale comparé aux autres embarcations. Dans ce canot dormaient, couchés sur le ventre, deux hommes en costume de pêcheurs.

—Voilà des gens qui vont nous conduire, dit, en désignant le canot en question, le père Lollier, lequel se trouvait au nombre des retardataires.

On s'approcha du canot.

—Eh ! mes braves gens . . . dit l'employé à la propreté du Carreau des Halles en se faisant un porte-voix avec ses deux mains, dormez-vous ?

L'un des hommes couchés dans la barque releva la tête.

—Vous voyez bien que non, dit-il d'un ton bourru.

—Voulez-vous nous laisser monter dans votre bateau et nous conduire ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce que ça ne nous convient pas.

—Mais, reprit le père Lollier, nous ne vous demandons pas de nous rendre ce service-là pour rien . . . vous serez payés, et bien payés . . .

Le pêcheur avait déjà laissé retomber sa tête sur ses bras et semblait rendormi.

—Ainsi, demanda de nouveau le père de Nanette, vous ne voulez pas ? . . .

—Non ! sacrebleu ! non ! trois fois non ! répliqua le pêcheur, notre barque est à nous, je pense, laissez nous donc en repos ! Nous ne vous promènerons pas !

En face d'une décision aussi nette, exprimée d'une façon aussi énergique, il n'y avait plus rien à tenter. Les convives qui n'avaient pas de place dans les barques durent donc se contenter d'une promenade à pied sur le bord de l'eau.

XV

LE CANOT NOIR

La nuit descendit, calme et sereine, le ciel, sans nuages, mais étoilé, souriait à la terre, de tous côtés on entendait retentir les chants joyeux des buveurs avinés. Les promenades sur l'eau étaient depuis longtemps finies et tous les conviés de la noce d'Eustache Lollier rassemblés dans la salle de verdure dont nous avons déjà parlé, n'attendaient qu'un signal pour ouvrir le bal. Quelques quinquets, attachés au tronc des grands arbres projetaient une lueur indécise qui semblait à tous un brillant éclairage. Enfin retentirent les premiers accords des musiciens des gardes-françaises, huchés sur leur estrade en compagnie de nombreux brocs de vin vieux. Aussitôt la danse commença. Eustache avait pris la main de sa femme. Nanette Lollier avait abandonné la sienne à un jeune sergent, ami intime de son frère. Les deux couples s'ébranlent à la fois, et commencent à dessiner gracieusement les figures du gothique rigodon.

Tandis que tout ceci se passait sur la pelouse, quatre personnages, dont deux sont de notre connaissance, erraient d'une façon mystérieuse dans la partie sombre de la prairie, derrière les grands arbres qui formaient l'enceinte de la salle de danse. C'était le chevalier de La Bricole, don Gusman de Tariposa et deux chenapans en sous ordre, recrutés pour la circonstance, et dont trois ou quatre louis, au plus, devaient payer très-libéralement les services.

—Attendez moi là . . . dit tout à coup La Bricole à ses compagnons.

—Où vas-tu ? demanda Tariposa.

—Je reviens, répliqua le chevalier, sans s'expliquer davantage.

Et, d'un pas allongé comme le trot d'un cheval de course, l'homme maigre se dirigea vers la rive de la Seine et gagna cet endroit où nous savons qu'était amarré le canot noir. Mais le canot se perdait si complètement dans les ténèbres, qu'il était impossible de le distinguer.

—Psit ! . . . dit le chevalier en s'arrêtant.

Rien ne répondit.

—Psit ! . . . répéta-t-il une seconde fois, avec une intonation particulière.

Sans doute la double répétition de ce son aigu et prolongé était une chose convenue d'avance, car une voix, traversant l'obscurité, répondit aussitôt :

—Nous voilà . . .

—Où diable êtes-vous ? demanda La Bricole tout bas.

—Ici.

—Je n'y vois goutte.

—A droite et quatre pas. Vous y êtes.

Le chevalier suivit, en effet, cette indication et se trouva à la pointe du canot noir. Les deux hommes en costume de pêcheurs, n'étaient plus couchés, mais assis. Ils tenaient à la main leurs avirons légers dont les anneaux se fixaient à de petits *tolets* de fer. Un troisième personnage se leva et sauta sur le rivage, à côté du chevalier. C'était Grain-d'Orge.

—Où en sommes-nous ? demanda ce dernier.

—Nous touchons au but. Avant une heure vous aurez la petite....

—Bien. Où avez-vous laissé vos hommes ?

—Là-bas, près de l'endroit où l'on danse.

—Comment attirerez-vous l'enfant ?

—C'est mon affaire.

—Vous savez.... ni bruit, ni scandale....

—Pardieu ! les choses se passeront si doucement que personne ne s'apercevra de rien....

—A merveille. De notre côté, nous sommes en mesure, pour démarrer immédiatement....

—Vous vous rappelez de la somme convenue ?

—Ces choses là ne s'oublient point.

—Vous avez l'argent sur vous ?

—Oui, répondit Grain-d'Orge en frappant sur sa poche, qui rendit un son métallique, la somme est là, en or, dans une bourse de peau.

—Parfait ! Et vous me la remettrez !

—En échange de la petite.... Donnant, donnant, vous me la tendrez d'une main, vous toucherez de l'autre....

—Je n'en demande pas davantage, et je retourne à mon poste....

—Bonne chance !....

—A tout à l'heure....

Le chevalier rejoignit en cet instant le monde, sans perdre un instant. Il installa donc Gusman et les deux hommes derrière un buisson qui se trouvait à une trentaine de pas de l'endroit où l'on dansait, et il leur dit :

—Vous avez le baillon ?

—Oui, répondit un des hommes.

—Et vous savez vous en servir ?

—Je n'ai fait que ça toute ma vie....

—Prenez garde, surtout, de blesser la petite personne....

—Soyez tranquille !

—Qu'elle ne puisse pas pousser un seul cri, mais ne lui faites pas le moindre mal....

—Livrer une marchandise détériorée, ça n'est pas reçu ! Diable, soyons honnêtes !....

Ces explications données, La Bricole se dirigea vers les cuisines du moulin de Javelle. Il avisa deux marmitons à qui il fit signe de le suivre, les enfants, éblouis par les galons de cuivre doré du chevalier, ne firent point la sourde oreille.

—Petits garyons, leur dit-il, qu'est ce que vous penseriez si je vous donnais à chacun un écu ?

—Dam ! nous penserions que nous serions bien aises.... mon prince....

—Eh bien ! mes enfants, les voici. Mais il faut les gagner.

—Est-ce difficile ?

—Non.

—Alors, mon prince, qu'est-ce qu'il faut faire ?

—Il s'agit d'une petite farce.... d'une simple plaisanterie que je veux faire à mon cousin et à ma cousine qui sont de la noce....

—Ah !.... ah !....

—Tu vois bien, reprit La Bricole en s'adressant à l'un des marmitons auquel il désigna Marcel, tu vois bien ce joli jeune homme, qui se tient là, debout, près de l'orchestre ?....

—Celui qui ressemble presque à une demoiselle ?

—Oui.

—Eh bien ?

—Tu vas t'en aller tout doucement auprès de lui, sans faire semblant de rien.... Tu lui diras, en le tirant par sa manche : *C'est vous qui êtes monsieur Marcel ?* Il te répondra : *Oui.* Alors tu ajouteras : *Venez avec moi, il y a par là une jolie dame qui veut vous parler....*

— Ça n'est pas difficile.

— Il te suivra et tu le conduiras de ce côté-là, sur la route de Paris, pendant au moins cinq minutes. . . .

— Et, ensuite ?

— Ensuite, tu auras l'air de ne plus trouver la dame, vous reviendrez tous les deux, et tu auras gagné ton petit écu, que voici d'avance. . . .

L'enfant empocha l'argent.

— As-tu compris ? demanda La Bricole.

— Parfaitement, mon prince.

— Alors, va vite. . . .

Le marmiton se glissa dans le bal. Il s'approcha de Marcel auquel il parla tout bas. Les yeux du frère de Nanette brillèrent d'une flamme vive, et il suivit le jeune Mercure en veste blanche.

— Et d'un ! . . . pensa La Bricole.

— A ton tour, maintenant, dit-il à l'autre marmiton.

— Qu'est-ce que vous me commanderez, mon prince ?

— Tu vois bien cette jolie demoiselle, qui rattache une épingle à la mariée ?

— Cette demoiselle qui a des cheveux noirs avec des roses rouges, et qui ressemble au jeune homme de tout à l'heure ?

— Elle même. C'est ma cousine. Tu feras comme ton camarade, tu t'approcheras d'elle, et tu lui diras : *Est ce vous qui êtes Mademoiselle Nanette ?*

— Et elle me répondra : *Oui.*

— Tu as de l'esprit comme un ange, toi, marmiton ! . . . tu lui diras : *Votre frère Marcel m'envoie vous dire qu'il vous attend pour une surprise à faire à la mariée. . . .* te rappelleras-tu bien ?

L'enfant répéta la phrase.

— Au lieu d'un petit écu tu en auras deux, les voici.

— Merci, mon prince !

— Tu amèneras la jeune personne près de ce buisson que tu vois d'ici, et c'est moi qu'elle y trouvera au lieu de son frère, ce sera fort drôle. . . . allons, cours ! . . .

Le marmiton obéit. Il s'approcha de Nanette, à laquelle il débita avec un aplomb imperturbable les deux phrases convenues. La jeune fille ne conçut pas l'ombre d'un doute.

— Où donc est-il, mon frère ! demanda-t-elle.

— J'veis vous conduire vers lui, mam'selle, répondit l'enfant.

Nanette le suivit en ayant grand soin d'empêcher que sa sortie ne fût remarquée, de crainte qu'on ne la questionnât et que cela ne fit manquer la surprise. Les quatre complices, muets, étouffant leur haleine, attendaient derrière le buisson. La jeune fille le dépassa en disant gaiement :

— Marcel, es tu là ? . . . me voici. . . .

Au même instant elle sentit une main vigoureuse appuyer sur sa bouche un mouchoir, tandis que quatre bras la soulevaient et l'emportaient rapidement. Quelques minutes après ce moment, le canot noir, détaché de la rive, glissait comme une flèche sur les eaux de la Seine, poussé dans le sens du courant par les avirons de deux rameurs expérimentés. M. Grain d'orge soutenait dans ses bras un corps inanimé qui devait être celui d'une jeune fille évanouie. La Bricole et don Gusman comptaient des pièces d'or sur la plage. Le bal continuait, plus joyeux.

DEUXIÈME PARTIE.

LES PRINCES DE COUR

I

LA LETTRE

Nous n'avons pas besoin de dire combien fut profond le désespoir de la famille Lollier après ce bal de noces, commencé d'une façon si joyeuse et fini si tristement. Toutes les recherches faites pour découvrir ce qu'était devenue Nanette, furent complètement infructueuses. Le seul renseignement sur lequel il fut possible de se baser pour une enquête, était le signalement de l'homme grand et maigre, donné par les deux marmitons du Moulin de Javelle qui avaient été chargés par lui de faire tomber dans un double piège Marcel et Nanette Lollier. A coup sûr cet homme était le même que celui qui, quelques jours auparavant, avait eu l'audace de se présenter, rue Aubry-le-Boucher, chez la poissarde, en se disant l'ami du sergent aux gardes-françaises. Eustache fouilla Paris, jusque dans ses bas fonds les plus ténébreux, pour retrouver cet homme. Mais il ne put en venir à bout. Le chevalier de La Bricole, nanti des louis d'or de Grain-d'Orge, avait quitté la grande ville où il ne devait plus revenir, car don Gusman de Tariposa, son digne ami, après avoir témoigné le désir de l'accompagner dans ses pérégrinations, l'avait bel et bien assassiné à la première couchée, pour s'emparer du sac de peau gonflé d'or. Trois années se passèrent ainsi. Puis, un beau matin un *gagne denier*, ou commissionnaire, vint apporter une lettre à madame Lollier. Marie-Jeanne avait déjà quitté son logis pour aller à la Halle. Le commissaire était payé. Il laissa la lettre et s'en alla. A l'heure accoutumée, la poissarde revint et la lettre lui fut remise. La poissarde ne savait pas lire et son embarras se trouvait fort grand. Par bonheur, en ce moment, son fils Eustache arrivait chez elle avec sa femme, la blonde Rosette, qui riait un peu moins souvent qu'autrefois quoiqu'elle se trouvât encore plus heureuse, et qui l'avait déjà rendu père de deux beaux enfants.

— Eustache, lui dit Marie-Jeanne, toi *qu'est un savant*, lis-moi donc un peu ce qu'il y a là-dedans. . . .

— Volontiers, ma mère, répondit le sergent en prenant la lettre.

Il brisa le cachet, déploya le papier, le défripa en le frottant sur sa manche, avec ce geste qui est devenu de tradition au théâtre, puis jetant les yeux sur les premières lignes, il lut ce qui suit :

“ Madame,

“ Votre fille, mademoiselle Nanette Lollier, est scus ma garde, dans le couvent des Carmélites de la rue du Bouloy, dont je suis l'abbesse. Je la remettrai, soit entre vos mains, si vous venez la chercher vous-même, soit entre celles de quelque prêtre respectable et connu de moi, s'il se présente de votre part et muni de votre mandat. Et je prie Dieu du fond de mon cœur, de veiller sur vous et sur les vôtres.”

Puis venait la signature de la supérieure.

Quand Eustache eut achevé, Marie-Jeanne avait l'œil fixe et le regard sans expression. Sa pâleur ne diminuait point.

—Ma mère, s'écria le jeune homme, ma mère avez-vous entendu?... .

—Recommence, dit lentement Marie-Jeanne, je veux entendre encore, il me semble que je n'ai pas compris....

Le sergent aux gardes recommença sa lecture.

—Nanette est retrouvée!... Nous allons la revoir.... Courons!... courons!... il ne faut pas perdre une minute....

Enfin, cette effervescence se calma quelque peu. Marie-Jeanne comprit qu'elle ne pouvait se présenter au couvent dans sa toilette de la Halle. Elle se hâta donc de revêtir ses plus beaux atours, et, montant avec Eustache et Rosette dans un fiacre que le jeune homme était allé chercher pendant que sa mère s'habillait, elle donna l'ordre au cocher de les conduire, d'abord, au logis du curé de la paroisse.

Arrivés là, la poissarde lui montra la lettre qu'elle venait de recevoir. Il se réjouit du bonheur inattendu qui venait d'arriver à l'honnête famille. Il témoigna tout le plaisir qu'il aurait à revoir cette charmante Nanette qu'il avait baptisée jadis. Et, enfin, il offrit à madame Lollier de l'accompagner au couvent des Carmélites. C'était ce que souhaitait Marie-Jeanne. Le bon curé monta dans le fiacre avec Eustache et les deux femmes, et le véhicule se dirigea vers la rue du Bouloy.

II

LE PARLOIR DES CARMÉLITES.

Les visiteurs furent introduits à l'instant même dans le parloir du couvent, et la supérieure vint les y rejoindre sans retard. Le curé lui expliqua en peu de mots le but de leur venue.

—Madame, dit alors la supérieure à Marie-Jeanne, ainsi que je vous l'ai écrit, je vais remettre votre fille entre vos mains; mais, d'abord, je dois vous dire comment il se fait qu'elle se trouve ici. "Hier au soir, on est venu m'annoncer que deux inconnues demandaient à me parler pour une affaire d'importance. Je les reçus et je vis une dame d'un âge déjà avancé et de l'apparence la plus respectable, accompagnée par une charmante jeune fille. La dame âgée me supplia de donner asile à sa compagne jusqu'au moment où la famille de cette dernière pourrait la réclamer, et, déposant sur cette table un coffret assez lourd, elle ajouta: —Voici vingt mille livres en or qui serviront à payer la dot de mademoiselle, si mademoiselle consent à entrer en religion, ou qui lui seront remises à elle-même, si elle sort librement de ce couvent pour rentrer dans sa famille.... Il me fut impossible, poursuivit la supérieure, de refuser de me prêter à la bonne action qu'on me demandait.... La dame âgée se retira satisfaite, et aujourd'hui, dès le matin, je vous écris la lettre que vous avez reçue.... Je vais vous chercher votre enfant." La supérieure sortit en effet du parloir. Pendant son absence, qui dura quelques minutes, le bon curé et Marie-Jeanne ne purent s'empêcher de se dire à voix basse combien leur semblaient étranges les circonstances rapportées par la religieuse et que, cependant, ils ne pouvaient mettre en doute. La supérieure rentra. Nanette Lollier était avec elle. La jeune fille courut ou plutôt bondit jusqu'à sa mère, et les deux femmes s'unirent en l'une de ces étreintes ineffables où le cœur se fond sous les baisers, où les larmes jaillissent des yeux, larmes de bonheur et d'ivresse, hélas! trop rares dans la vie! Puis, après ce long embrassement, ce fut le tour d'Eustache et de Rosette. Nanette Lollier, trop émue pour pouvoir parler, se taisait; mais ses caresses avaient une bien autre éloquence que celle du langage. Enfin la jeune fille s'agenouilla devant le vieux prêtre et lui demanda sa bénédiction.

—Oh! oui.... murmura-t-il en étendant ses mains au-dessus de sa tête; oh! oui, que Dieu vous bénisse.... pauvre chère fille.... pauvre brebis revenue au bercail....

Puis Jeanne, qui, jusqu'à ce moment, avait sangloté de joie, essaya de son mieux ses larmes et regarda son enfant avec un indicible sentiment d'orgueil maternel. C'est que Nanette était bien belle!... Bien plus belle encore que lorsqu'elle avait disparu trois ans auparavant. A cette époque, Nanette achevait à peine sa quinzième année, elle n'était encore qu'une enfant. Maintenant la jeune fille atteignait à toute la plénitude de sa beauté sublime. Elle avait grandi, ses formes s'étaient développées; des tons d'une

incomparable fraîcheur remplaçaient la pâleur harmonieuse, mais peut-être un peu uniforme de son visage, qui semblait cependant n'avoir rien perdu de sa sereine chasteté.

— Oh ! mon enfant, balbutia Marie-Jeanne en attirant de nouveau sa fille sur son cœur, voici que tu m'es rendue, et maintenant tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ?

— Oh ! jamais . . . jamais ! . . . ma mère . . . répondit vivement Nanette.

— Alors mon enfant, fit la supérieure en souriant, il ne me reste qu'à vous remettre les vingt mille livres qui vous auraient servi de dot, si vous étiez devenue l'épouse du Seigneur.

Et elle présenta à Nanette le petit coffret rempli d'or dont nous avons déjà parlé. Ce coffret était lourd, Eustache s'en chargea. Les visiteurs prirent congé de la religieuse, qui ne voulut point se séparer de Nanette sans l'avoir embrassée tendrement.

— Qui sait, mon enfant, lui dit-elle, peut-être nous reviendrez-vous un jour.

— Je ne le crois pas, madame, répondit Nanette en souriant ; mais jamais je n'oublierai la bonté touchante avec laquelle vous m'avez accueillie.

À la porte du couvent le bon curé se sépara de ses paroissiens, pour aller faire une visite à son confrère, le curé de Saint-Eustache. Marie-Jeanne, Nanette, Eustache et Rosette remontèrent dans le fiacre, qui les ramena rue Aubry-le-Boucher. Toutes les courses, toutes les démarches que nous venons de raconter avaient pris du temps. Les divers membres de la famille Lollier étaient rassemblés et s'étonnaient fort de l'absence prolongée de Marie-Jeanne, absence dont personne ne savait la cause. Les voisins avaient bien raconté à André Lollier que la poissarde, son fils et sa belle-fille étaient montés ensemble dans un fiacre, et ce fait seul, si en dehors des habitudes économiques de la digne mère de famille, fournissait matière à des conjectures sans nombre, dont aucune n'approchait de la vérité. Qu'on juge de ce qui se passa dans tous les esprits et dans les cœurs, quand on vit Nanette descendre de voiture à la porte de la maison. Les larmes et les embrassements recommencèrent, et cette scène touchante dura jusqu'au soir. Le lendemain matin, Marie-Jeanne n'alla point à la Halle comme de coutume. Elle voulait consacrer cette journée tout entière à sa fille, elle ne pouvait se rassasier du bonheur de la voir, et puis, disons-le, son projet était de l'interroger sur le passé, mais dès les premiers mots, Nanette l'arrêta.

— Ma bonne mère, lui dit-elle avec une fermeté qui imposa à Marie-Jeanne une sorte de respect, ne m'interrogez pas, je vous en supplie, car je ne pourrais pas vous répondre . . . Vous savez si je vous aime, et si, volontairement, je vous causerais un chagrin quelconque . . . mais, j'ai juré, juré *sur ma part de Paradis*, vous m'entendez, ma mère, de ne jamais révéler le secret des trois années qui viennent de s'écouler . . . Tout ce que je puis vous dire, c'est que votre Nanette bien-aimée ne fut jamais coupable, et que sa conscience est aussi pure que le jour où elle a été séparé de vous . . .

En face de cette déclaration, en face du serment dont parlait la jeune fille, Marie-Jeanne, à son grand regret, fut obligée d'imposer silence à sa curiosité, et les investigations en restèrent là.

Quelques jours s'écoulèrent. André Lollier et Marie-Jeanne causaient souvent ensemble de leur désir de donner à Nanette une profession qui, jointe aux vingt mille livres dont la source était inconnue, en fit le brillant parti du quartier des Halles, Marie-Jeanne se reprenait à choyer son ancien projet d'associer sa fille à son commerce et d'en faire une grosse marchande de marée. Mais la poissarde ne savait comment s'y prendre pour confier à Nanette ses désirs et ses espérances. C'est qu'en effet, pendant son absence de la maison paternelle, la jeune fille avait pris un aplomb singulier, et sa fermeté, douce et énergique, inspirait à ses parents une très grande considération pour elle. Cependant, un soir la poissarde se décida à parler et fit étinceler aux yeux de sa fille une existence émaillée de raies, de plies, de limandes, de barbues et de turbots. Nanette l'écouta en souriant et la laissa dire jusqu'au bout.

— Eh bien ? demanda Marie-Jeanne quand elle eut achevé.

— Eh bien ! ma mère, répondit la jeune fille, j'ai senti comme vous la nécessité d'une occupation . . . et j'en ai choisi une d'accord avec mes goûts . . .

— Ah ! tu as choisi ? . . .

— Oui, ma mère.

— Et c'est ?

— Vous vendez du poisson, reprit Nanette, moi j'aime les fleurs . . . et j'en veux vendre . . . Vous êtes marchande de marée, je serai bouquetière.

III

LA BOUQUETIÈRE DU PALAIS-ROYAL

La mère Lollier recula d'un pas, elle laissa tomber ses bras le long de son corps ; ses traits prirent une expression de stupeur et d'épouvante, et elle répéta, comme quelqu'un qui croit avoir mal entendu :

— Bouquetière !

— Oui, ma mère, répondit Nanette en souriant.

— Mais tu n'y penses pas ?

— J'y pense, au contraire, et depuis longtemps.

— Ce serait un déshonneur pour notre famille ! . . .

— Vous voulez dire une illustration.

— Renonce à ce projet, mon enfant ! . . .

— Impossible, ma mère, j'y tiens trop.

— Ton père et moi, nous n'y consentirons jamais ! . . .

Nanette ne répondit rien, mais un demi-sourire qui se dessina sur ses lèvres prouva qu'elle ne s'inquiétait point outre mesure de cette résistance. Et Nanette avait raison. "*C'est que femme veut, Dieu le veut !*" dit un vieux proverbe, qui ne nous paraît pas le moins du monde entaché de paradoxe. Peu à peu l'opposition paternelle et maternelle faiblit devant la résistance de la jeune fille. Et, enfin, un beau matin, la mère Lollier donna son consentement (de mauvaise grâce, il est vrai) mais elle le donna. Dès le lendemain, Nanette, triomphante, s'occupa des préparatifs indispensables pour son nouvel état, et, la semaine ne s'étant point écoulée, que la nouvelle bouquetière faisait son entrée triomphale dans le jardin du Palais-Royal, qu'elle avait choisi pour son quartier général comme étant le lieu de rendez-vous habituel des jolies femmes et des jeunes gens à la mode. Le soir même, ainsi que l'avait prédit Marie-Jeanne, il n'était question, dans Paris, que de la bouquetière du Palais-Royal. On parla de Nanette à Paris et à Versailles, on s'occupa d'elle à la ville et à la cour, son nom revint dans tous les entretiens, c'était à qui voudrait la voir, et orner sa ceinture ou sa boutonnière de quelques fleurs arrangées par sa blanche main. Trente seigneurs de la cour tout au moins, des plus jeunes, des plus riches, de ceux qui passaient pour ne jamais rencontrer de cru-elles, se mirent sur les rangs pour devenir les *Protecteurs* de la jeune fille, et la *mettre dans le monde*, comme on disait à cette époque. On lui offrait des diamants, des équipages, des hôtels. Elle refusa tout et elle éconduisit tous les soupirants, sans que l'un d'eux se trouvât, en quoique ce soit, plus favorisé que les autres. Nanette, toujours gaie, toujours leste, doucement railleuse, spirituelle à la fois comme un ange et comme un démon, se maintenait sur un pied de réserve tel que la malignité même ne trouvait pas moyen de mordre sur son compte. Chacun savait que Nanette était un miracle de beauté. Quand on apprit, à n'en plus douter, qu'elle était en même temps un miracle de vertu, le bruit qui se faisait autour de son nom augmenta. La jeune fille ne pouvait littéralement plus suffire à la vente de ses bouquets. En échange des humbles fleurs que sa jolie main offrait avec tant de grâce, elle recevait plus de louis et de doubles louis que de pièces de douze sous. Les dames de la plus haute qualité, les femmes de la cour, telles que les princesses de Lorraine, de Rohan, de Bouillon, ne dédaignaient point de venir causer pendant quelques minutes avec la bouquetière. Elles mettaient à leur corsage les œillets, les roses, les violettes que Nanette les priait d'accepter et qu'elles ne lui payaient point. Mais, en échange, on apportait, de la part de ces dames, au logis de la rue Aubry-le-Boucher, des bijoux, des dentelles, des pièces d'étoffes et d'argenterie. Les bénéfices quotidiens de Nanette étaient à tel point fabuleux que nous n'oserions point ici en rapporter le chiffre, dans la crainte d'être soupçonné d'exagération et de mensonge. La bonne Marie-Jeanne avouons-le, s'était complètement réconciliée avec ce métier de bouquetière qu'elle envisageait, dans l'origine, de si mauvais œil. Elle voyait sa fille sur le grand chemin d'une rapide fortune, sans que sa réputation en reçut l'ombre d'une tache, elle voyait, dans l'avenir, ses autres enfants établis, dotés par leur sœur . . . et ce mirage était bien séduisant pour son cœur de mère.

— Allons, disait-elle de temps en temps à son mari, la petite avait raison ! . . . Décidément c'est l'enfant-là à plus d'esprit que nous !

André approuvait sans conteste.

Cependant, au milieu de cette foule de jeunes gens, les plus beaux et les plus galants du royaume, qui se pressaient sans cesse autour d'elle, et la courtoisaient quoique sans espoir, Nanette n'avait elle donc remarqué personne ? Si nous le disions, on ne nous croirait pas, et franchement, on aurait raison. Oui, Nanette était jeune, Nanette avait un cœur, et ce cœur avait parlé. La bouquetière avait remarqué quelqu'un. Mais qui ? Le plus brillant, sans doute, de tous ces seigneurs ? Oh ! non. Combien ils connaîtraient mal l'héroïne de ce livre, ceux qui pourraient supposer cela !... L'inconnu auquel était échu, sans qu'il s'en doutât, ce bonheur insigne d'éveiller pour la première fois le cœur pur et chaste de la perle des bouquetières, était un jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans, tout au plus. Ce jeune homme était grand et mince, et toujours vêtu avec la plus extrême simplicité. Les traits beaux et parfaitement réguliers de son visage décelaient, à ne s'y pouvoir méprendre, l'héritier d'une grande race, mais la pâleur de ce visage, l'expression mélancolique de ses grands yeux noirs, témoignaient d'une tristesse profonde et peut-être incurable. Jamais ce jeune homme ne se mêlait à la foule, qu'il semblait même éviter avec soin. Rarement il se montrait dans le jardin du Palais-Royal aux heures où ce jardin se trouvait encombré d'une cohue brillante. Tous les matins, au contraire, il arrivait de bonne heure et un peu avant Nanette, qu'il semblait attendre. Aussitôt qu'apparaissait la jeune fille avec ses fleurs, il s'approchait d'elle, il prenait dans la corbeille le plus modeste des bouquets, il le payait douze sous, regardait Nanette pendant un instant, mais sans jamais lui adresser la parole, puis saluait, s'éloignait lentement, et on ne le revoyait plus que le lendemain à la même heure que la veille. Durant un laps de plusieurs mois, il ne manqua que deux fois à cette habitude de chaque matin. Nanette, en ne le voyant pas, se sentit soucieuse, chagrine ; il lui sembla que son cœur était oppressé, que le ciel était moins pur, le soleil moins brillant, qu'enfin il lui manquait quelque chose. Ces jours-là, les courtisans attirés de la bouquetière ne reconnurent pas leur idole. Mais, le lendemain, le jeune homme revenait, et, avec sa présence, la gaieté renaissait dans le cœur et sur le visage de Nanette. C'est alors que la jeune fille comprit qu'elle aimait cet inconnu au visage pâle et au regard triste.

IV

UN NOM

Tout ce qu'elle possédait, Nanette l'aurait donné de grand cœur pour savoir ce qu'était ce jeune homme, pour connaître seulement son nom. Mais comment s'y prendre pour arriver à satisfaire cette dévorante curiosité ? Sans doute, rien n'était plus facile que d'interroger à ce sujet l'une des mille personnes qui, chaque jour, lui venaient acheter des fleurs et débiter des madrigaux pillés dans les galantes poésies du chevalier Dorat. Elle n'aurait point hésité à le faire, si l'inconnu n'avait été pour elle qu'un indifférent comme tous les autres. Mais, nous le répétons, Nanette aimait, et, avec la pudeur instinctive d'un naissant amour, il lui semblait que sa première question trahirait son secret. Vingt fois, cependant, la jeune fille eut cette question sur les lèvres, mais alors elle rougissait, balbutiait, et finissait par se taire sans avoir parlé. Celui qui la préoccupait ainsi était noble, il n'y avait pas à en douter. La distinction de son visage et de sa tournure en faisaient foi, et, d'ailleurs, il portait l'épée et les talons rouges. Il était noble, mais il était pauvre, car, à la poignée d'argent de son épée, il n'y avait pas de nœud de ruban, et pas de dentelles à sa cravate. Enfin les incertitudes de Nanette eurent un terme. L'inconnu vint un jour au Palais-Royal plus tard que de coutume. Il prit silencieusement l'un des bouquets que la jeune fille lui présentait d'une main tremblante. Comme toujours il le paya d'une pièce de douze sous, et il s'éloigna. Oh ! combien elle semblait précieuse à Nanette, cette obole du pauvre !... cette humble pièce d'argent qu'elle n'aurait point échangée contre des poignées de doubles louis ! Nanette le suivait d'un regard attendri, quand elle le vit, de loin, abordé par deux jeunes gens qui lui serrèrent la main et s'arrêtèrent pour causer avec lui pendant quelques secondes. Ces jeunes gens brillaient au premier rang des adorateurs les plus assidus de la bouquetière. C'étaient le comte de La Châtre, et l'élégant marquis de Louvois. Aussitôt que l'inconnu les eut quittés, Nanette se rapprocha d'eux vivement et écouta. Voici ce qu'elle entendit :

- En vérité, disait M. de Louvois à son compagnon, ce pauvre Pierre devient fou !...
 —Et pourquoi ? demanda le comte de La Châtre.
 —Comment, pourquoi ? mais il perd la plus magnifique occasion de faire sa fortune...
 —Et laquelle ?
 —Il refuse d'aller à la cour !... Sais-tu bien qu'hier le roi daignait demander pourquoi on ne le voyait jamais à Versailles !...
 —Ah ! vraiment ?...
 —Mon Dieu, oui. Eh bien, je lui répète ce propos de Sa Majesté, et, au lieu d'y voir le témoignage d'une faveur inouïe, exorbitante, et d'en perdre la tête de joie, Pierre ne semble pas y prêter la moindre attention... à son âge, il vit comme un ours !... il s'enterre !... il se séquestre !... il se sépare de nous autres ! C'est un garçon perdu !
 —Eh ! pardieu ! répliqua le comte de La Châtre, tu as raison, mais il n'a pas tort !...
 —Que veux-tu dire ?
 —Je veux dire que Pierre a de bonnes raisons pour vivre comme il vit...
 —De bonnes raisons ? c'est impossible !
 —Les meilleures du monde !... Comment diable ferait-il pour frayer avec nous, je te prie ? où prendrait-il de l'argent pour soutenir un train comme le nôtre !...
 —Ah ! ça, est-il donc vrai qu'il soit pauvre ?
 —Si c'est vrai ? mais rien n'est plus certain ?
 —On le disait, je ne le croyais pas. Son père avait une belle fortune...
 —Oui, mais cette fortune a disparu sans qu'il soit possible de savoir ce qu'elle était devenue...
 —Comment donc ?
 —Quand le vieux prince est mort, il y a de cela quelques mois, on n'a plus rien trouvé. Les terres avaient été vendues, l'hôtel de Paris hypothéqué et sur-hypothéqué !... quant aux capitaux, pas trace !... où avaient passé tous ces fonds, plus d'un million ? on n'en sait rien, et personne ne peut le deviner... Bref, Pierre, qui la veille pouvait se croire riche, s'est réveillé le lendemain matin à peu près aussi pauvre que Job...
 —Quel dommage ! fit M. de Louvois, un si joli garçon !...
 —Et un si grand seigneur ! reprit La Châtre, car, en fin de compte, il est parent de la famille royale, tout bonnement !...
 —Le roi traite mal ses parents ! il se devrait à lui-même de faire à Pierre une grosse pension...
 —Il le devrait, mais il ne le fera pas.
 —Alors, Pierre n'a qu'un parti à prendre.
 —Lequel ?
 —C'est de se marier. La dot de sa femme le remettra à flot
 —Se marier c'est bien difficile... pour ne pas dire impossible...
 —Pourquoi donc ?
 —Quand on porte son nom, quand on descend en ligne directe de Josselin Ier et des empereurs de Constantinople, on ne peut se contenter d'une simple fille de noblesse... il faudrait à Pierre une princesse, tout au moins, et elles sont rares... Qui diable veux-tu qu'il épouse ?... un Courtenay !...
 Ces paroles terminèrent l'entretien des deux jeunes gens, dont Nanette n'avait pas perdu un seul mot. Le nom qui venait d'être prononcé produisit sur la bouquetière un effet étrange et subit.
 —Un Courtenay ! répéta-t-elle tout bas, en appuyant la main sur son cœur.
 Puis elle pâlit, chancela, et elle serait certainement tombée à la renverse si elle ne s'était adossée, pour se soutenir au tronc d'un arbre auprès duquel elle se trouvait. MM. de Louvois et de La Châtre s'aperçurent du malaise de la jeune fille.
 —Mon Dieu ! charmante Nanette, s'écria le marquis en courant à elle, qu'avez-vous ? les roses de vos joues s'effacent... êtes-vous souffrante ?... que pouvons-nous pour vous soulager ?...
 Nanette s'efforça de sourire, mais ce sourire était pénible et contraint.
 —Merci, monsieur le marquis, répondit-elle, merci de votre intérêt, ce que je viens d'éprouver n'est rien... un peu de malaise qui, je le sens, se dissipe déjà...
 En effet, des nuances plus vives revenaient colorer son teint un instant pâli.
 —Charmante bouquetière dit à son tour le comte de La Châtre, peut-être, puisque vous voilà un peu souffrante et fatiguée, songez-vous à quitter, pour aujourd'hui, le

Palais-Royal. . . . mon carrosse est à deux pas. . . . oserais-je vous demander la permission de le mettre à vos ordres pour vous ramener chez vous.

—Merci, monsieur le comte, répliqua de nouveau la jeune fille, mon malaise est maintenant complètement disparu et je ne rentrerai pas plus tôt qu'à l'ordinaire.

Nanette en parlant ainsi, ne disait point la vérité. A peine MM. de Louvois et de La Châtre l'eurent ils quittée, après l'avoir pendant un grand quart d'heure accablée de galanteries fades, qu'elle remit sa corbeille à l'un des valets de pied qui ne la quittaient jamais, et qu'elle reprit le chemin du logis de ses parents. Pendant le trajet, depuis le Palais Royal jusqu'à la rue Saint-Honoré, Nanette s'était efforcée de commander à son émotion et elle en était venue à bout. Mais, une fois chez elle, c'est-à-dire en liberté, sans témoins, cette émotion la déborda. La jeune fille appuya sur ses deux mains son charmant visage, redevenu pâle, comme celui d'une morte. Quelques sanglots, tumultueux et pour ainsi dire convulsifs, montèrent de son cœur à ses lèvres, et, renversant sa tête en arrière, elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

V

JEAN DE COURTENAY

D'étranges circonstances avaient accompagné la naissance et les premières années de la vie de ce jeune prince, Pierre de Courtenay, qui vient de faire, dans les pages précédentes, son entrée en scène. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs des faits bizarres, qui, s'ils n'étaient de tout point vrais, et si nous ne pouvions citer nos auteurs et les sources où nous puisons, feraient honneur, ce nous semble, à notre imagination de romancier. Mais, encore une fois, nous ne sommes ici que chroniqueur.

Vers l'année mil sept cent vingt-huit, c'est-à-dire trente ans environ avant l'époque où se passent les événements que nous racontons, Jean de Courtenay, dernier rejeton en ligne droite de la descendance des empereurs de Constantinople, faisait une fort grande figure à la cour. En des circonstances qu'il est inutile de rapporter ici, il s'attira la disgrâce du roi qui l'exila dans ses terres du Berry. Les Courtenay possédaient dans cette province, au milieu des forêts immenses, le magnifique château de Sussy. Ils avaient en outre, à Paris, un fort bel hôtel, rue Payenne. Jean de Courtenay, au moment de son exil, atteignait sa quarantième année. Un des traits principaux de son caractère était une profonde et invincible répugnance pour le mariage, répugnance dont personne n'avait jamais pu triompher. Vainement on l'avait sollicité à vingt reprises différentes de ne point laisser s'éteindre ce grand nom de Courtenay, il avait répondu à toutes les propositions d'alliance par les refus les plus formels. Le seul proche parent de Jean de Courtenay était le duc de B. — dont nous ne pouvons écrire ici le nom en toutes lettres, car aujourd'hui encore il existe des descendants de cette famille. Le duc de B. fort grand seigneur et fort bien en cour, regardait comme assuré pour lui l'héritage de Jean de Courtenay, et, quoiqu'il fut à peu de choses près du même âge que ce dernier, la santé délabrée de son parent lui faisait croire que l'héritage ne se ferait pas longtemps attendre. Jean de Courtenay, en arrivant dans son château de Sussy, se livra d'abord aux accès d'un désespoir sombre et profond, puis il s'apaisa, peu à peu, et se dit que, somme toute, il ne serait point prodigieusement à plaindre de mener pendant quelques années l'existence d'un gentilhomme campagnard. Une fois son parti pris, et bien pris, il s'arrangea de façon à ce que cette existence fut aussi douce que possible. Chaque jour, alors, on entendit les échos des bois séculaires de Sussy, répéter les clameurs de la meute et les sons prolongés de la trompe. Jean de Courtenay retrouvait les véritables instincts de sa nature primitive. Il n'était plus le maître impérieux et dur, parfois même cruel, devant lequel il fallait plier ou rompre. Il se faisait chérir de ses vassaux, adorer de ses serviteurs, et sa charité ingénieuse ne laissait pas, sur toute l'étendue de ses terres, une infortune non soulagée.

Ce n'est pas tout. Un beau matin le prince s'aperçut que son intendant le volait impunément. Il le chassa et n'en prit pas d'autre. A partir de ce moment, les moindres détails de l'administration de ses domaines acquirent pour lui un intérêt prodigieux. Il voulut se rendre compte de tout par lui-même. Il s'occupa en personne des défrichements et des améliorations agricoles qu'il entreprenait. Enfin il ne crut pas déroger en allant lui-même aux foires et aux marchés, pour y surveiller, comme un véritable hobe-

reau campagnard, la vente de ses récoltes et de ses troupeaux. Et de fait, jamais le prince Jean de Courtenay ne s'était vu entouré d'une si haute estime, d'une si véritable considération.

Au bout d'une année passée ainsi, nous croyons pouvoir affirmer que si le roi avait rappelé Jean de Courtenay à la cour, — Jean de Courtenay aurait refusé de quitter ses terres. Au milieu de ce changement si complet, physique et moral, une seule chose avait subsisté. C'était cette profonde horreur pour le mariage que nous avons déjà signalée. Le duc de B** avait accepté le retard présumable de la succession comme une chose contrariante, mais sans conséquences bien fâcheuses. Une fois par an, à l'époque des grandes chasses d'automne, il venait passer une semaine à Sussy, et il affermissait de son mieux la résolution que Jean avait prise de vivre et de mourir garçon.

Quelques années s'étaient écoulées depuis l'heureuse époque où l'ex-convive des soupers libertins du régent était devenu un gentilhomme chasseur et fermier. Grâce à l'administration habile et éclairée du prince, les revenus de la terre de Sussy avait augmenté de plus d'un tiers. Chaque année, une grande foire était tenue à La Châtre, petite ville située, comme on sait, entre Guéret et Châteauroux. La foire en question avait lieu vers le milieu du mois de septembre. Cette année-là, le prince Jean envoyait sur le marché un nombreux troupeau de moutons, vingt paires de bœufs, plusieurs génisses, de jeunes chevaux de trois ans, et mille sacs de blé. Le produit de ces diverses ventes devait représenter une somme d'au moins quinze à vingt mille livres. Le prince avait en outre à toucher, chez un notaire de La Châtre, une somme non moins importante. Dès le matin du jour de la foire, Jean de Courtenay se mit en route, monté sur un excellent cheval de race, et suivi de deux grands laquais, aussi bien montés que lui. De Sussy à La Châtre, le chemin, serpentant au milieu de grands bois, était étroit, mal entretenu, plein de ravins et coupé de fondrières. A mi-chemin, à peu près, du haut d'une petite éminence, on apercevait, ou plutôt on devinait, sur la gauche, à travers des rideaux de grands arbres, un château en mauvais état et tout démantelé. Ce château, bâti un siècle auparavant avec les débris d'une antique demeure seigneuriale appartenait à un gentilhomme pauvre, mais de vieille race, qui se nommait le comte de Pessac. Ce seigneur, jouissait dans le pays d'une réputation au moins douteuse.

Sans doute, cette déconsidération universelle provenait en grande partie de ses relations quasi-intimes avec deux hommes notoirement tarés et diffamés. L'un de ces hommes prêtait sur gage et faisait l'usure avec les paysans. L'autre avait été traduit en justice comme faux monnayeur, et acquitté, faute de preuves suffisantes ; mais sa réputation, à cet égard, n'en était pas moins établie. L'usurier avait nom Jacomé. Le faux monnayeur s'appelait Combons.

VI

LA FOIRE DE LA CHÂTRE

Arrivé au sommet de cette éminence dont nous parlions il n'y a qu'un instant, M. de Courtenay ralentit le pas de son cheval, se retourna sur sa selle, et fit un signe. Aussitôt l'un des valets, qui le suivaient à une distance convenable, mit sa monture au grand trot, et rejoignit son maître.

— Picard, lui dit ce dernier, le comte de Pessac est-il toujours dans le pays ?

— Toujours, nonseigneur.

— Que dit-on de lui, maintenant ?

— On prétend que s'il ne fait pas grand mal, ce n'est pas l'envie qui lui en manque, mais c'est tout bonnement qu'il a peur des gens du roi. On assure que Jacomé, le maltotier de la Châtre, et Combons, le faux monnayeur de Saintaine, ne bougent de chez lui, et qu'ils sont ensemble comme les trois doigts de la main. On affirme enfin qu'il doit à Dieu et au diable, qu'avant la fin de l'année, ce qui lui reste de son château et de ses domaines, sera vendu pour payer ses créanciers, et qu'alors il en sera réduit, pour vivre, à attendre les passants au coin d'un bois. . . .

— Qui sait ? . . . murmura Jean de Courtenay à demi-voix, et se parlant à lui-même peut-être y a-t-il dans toutes ces rumeurs beaucoup de calomnies. . . . pour ma part j'ai peine à croire qu'un homme de noblesse ait pu tomber si bas ! . . . Pourquoi ce gentil-

homme, s'il est dans le malheur, ne s'adresse-t il point à moi ? . . . Je viendrais de grand cœur à son aide . . .

Après avoir prononcé ces quelques mots, le prince garda le silence. Picard, voyant que son maître ne lui parlait plus, retourna rejoindre à l'arrière garde son compagnon Lorrain. Jean de Courtenay mit son cheval à une allure rapide et, en moins d'une heure, il l'arrêtait dans la cour de l'hôtellerie des *Trois Fleurs-de-Lis*, située sur la principale place de la Châtre. Les deux laquais mirent à l'écurie la monture du prince et les leurs et le prince se dirigea du côté de la maison du notaire à qui il voulait parler avant le commencement de la foire. Après avoir dessellé et bouchonné les chevaux, et leur avoir donné une abondante provende, les valets sortirent à leur tour pour aller se promener. Or, en ce moment trois hommes achevaient de déjeuner dans une chambre du premier étage, donnant sur la cour. Ces trois hommes étaient le comte de Pessac, Combons et Jacomé. Au bruit des fers des chevaux, retentissant sur le pavé, Jacomé, reposant sur la table un verre plein, qu'il allait porter à ses lèvres, s'était levé et approché de la fenêtre.

— Qui va là ? lui demanda M. de Pessac.

— C'est votre voisin, le prince de Courtenay, monsieur le comte, répondit l'usurier.

— A-t-il beaucoup de monde avec lui !

— Non deux laquais, tout simplement. Quand il vient aux foires, c'est toujours dans un équipage fort modeste . . .

M. de Pessac se renversa nonchalamment sur le dossier de sa chaise.

— Ma foi dit il je trouve que c'est une honte qu'un grand seigneur, comme Jean de Courtenay, et riche comme il l'est, vienne vendre ses bœufs, ses moutons et son blé, nî plus ni moins qu'un fermier Berrichon, et fasse ses affaires lui-même . . .

— Toujours est-il, monsieur le comte, dit alors Combons, qui n'avait pas encore parlé, toujours est-il que si vous emportiez aujourd'hui de la foire de La Châtre autant d'argent que le prince de Courtenay en emportera ce soir, vos affaires seraient en un peu meilleure situation et vous ne craindriez plus d'être exproprié d'un jour à l'autre.

M. de Pessac quitta sa pose nonchalante et s'accouda sur la table. Il avala coup sur coup deux rasades d'eau de vie.

— Ah ça ? demanda-t-il ensuite le prince doit donc toucher aujourd'hui beaucoup d'argent ? . . .

— Mais, une vingtaine de mille livres, tout au moins, en belles pistoles, sonnantes et bien trébuchantes . . . Sans compter, ajouta Jacomé, que le notaire Pivois doit remettre au prince, dans la journée, une somme de seize ou dix-huit mille livres qui a été payée entre ses mains par plusieurs débiteurs en retard . . . je tiens cela de source certaine . . .

— Mais, alors, dit vivement le comte, c'est tout près de quarante mille livres que Jean de Courtenay aura ce soir dans ses sacoches ?

— Tout autant.

— Il y eut un instant de silence, employé par les trois hommes à remplir leurs verres et à les vider. Puis la conversation recommença.

— Ma foi dit le faux monnayeur tout à coup, je trouve que le prince de Courtenay, s'il retourne aujourd'hui à son château à Sussy, fera un acte de haute imprudence . . .

— Et pourquoi donc ? demanda le gentilhomme.

— Comment, monsieur le comte, pourquoi ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que la foire ne finira pas avant la nuit, parce que, d'ici à Sussy, il y a six lieues à faire, dans l'obscurité, par de mauvais chemins, et à travers bois, et que pendant ces six lieues, on court le risque d'être attaqué et dévalisé six cents fois . . .

— Bah répliqua le comte le danger n'existe pas, il n'y a point de voleurs de profession dans le pays . . .

— Soit, monsieur le comte mais quand il s'agit de quarante mille livres, c'est-à-dire d'une fortune, que de gens deviendraient voleurs, qui n'en ont pas l'habitude . . .

Le comte de Pessac ne répondit rien. Il appuya ses deux coudes sur la table, cacha sa tête dans ses mains et s'absorba dans une méditation profonde. Pendant ce temps, Jacomé et Combons échangeaient des regards significatifs.

Bientôt l'entretien, un instant interrompu, reprit entre les trois hommes, et devint de plus en plus intéressant.

Combons, le faux monnayeur, ne s'était pas trompé, La nuit était proche quand le

prince de Courtenay eut terminé ses affaires. Ordre avait été donné à l'hôtellerie de lui préparer à dîner. Il prit rapidement son repas et fit demander si ces chevaux étaient sellés. Sur la réponse affirmative, il paya libéralement sa dépense et celle de ses gens, et gagna la cour, les laquais étaient là, tenant les chevaux en main. Tandis que le prince faisait boucler fortement derrière sa selle une petite valise de cuir qui contenait, en or, les sommes qu'il avait touchées, un homme s'approcha de lui, dans l'attitude la plus humble et le chapeau à la main. C'était le comte de Pessac. M. de Courtenay le connaissait de vue et lui rendit son salut avec une sorte de bienveillance.

— Monseigneur, lui dit M. de Pessac, j'oserai solliciter de vous une faveur à laquelle je sens bien que je n'ai aucun droit.

— Parlez, monsieur, répondit le prince, et, si ce que vous voulez me demander est possible, je le ferai volontiers....

— Voici la nuit qui vient, poursuivit le comte ; j'ai fait vendre aujourd'hui quelques bestiaux et j'ai là, sur moi, une somme, insignifiante pour vous, énorme pour moi.... Les routes, dit-on, ne sont pas sûres ; je n'ai pas de valet et je crains, voyageant ainsi tout seul, d'être attaqué chemin faisant.... Daignez donc me permettre, monseigneur, de me joindre à votre escorte jusqu'à la hauteur de mon humble maison....

— Monsieur, répondit le prince, j'accède de grand cœur à votre demande ; mais je ne souffrirai pas qu'un gentilhomme fasse route avec des laquais.... Vous m'accompagnerez s'il vous plaît....

— Ah ! monseigneur.... que de bonté ! s'écria M. de Pessac.

— Seulement reprit Jean de Courtenay, hâtez-vous, je vous en prie, car, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, il se fait tard....

— Mon cheval est tout sellé et tout bridé, monseigneur.

— Mettons-nous donc en selle, et partons.

Le comte de Pessac courut à l'écurie, il en ramena sa monture, bidet de médiocre prix, mais plein de force et d'ardeur. Il s'élança sur son dos, avec la légèreté d'un jeune homme et il suivit M. de Courtenay.

VII

UN GENTILHOMME PAUVRE

Le comte de Pessac avait environ quarante-cinq ans. Il était de taille moyenne et bien fait, quoiqu'un peu maigre. Il était spirituel, souple, insinuant, et, quand ses intérêts se trouvaient en jeu, d'une merveilleuse habileté. Ce fut lui qui, le premier, entama l'entretien.

— Monseigneur, dit-il, je ne sais de quelle façon vous remercier de l'honneur que vous voulez bien m'accorder en ce moment....

— Cela ne vaut pas un remerciement, monsieur, interrompit le prince, je ne fais que ce que tout gentilhomme ferait à ma place pour un autre gentilhomme....

— Pardonnez-moi, monseigneur, vous faites plus en ce que, il est impossible que les bruits fâcheux qui courent sur mon compte ne soient point arrivés jusqu'à vous, et, en m'admettant ainsi près de vous, vous me réhabilitez en quelque sorte dans cette opinion publique, si fatalement surprise et si injustement prononcée contre moi....

— Ainsi, monsieur, demanda le prince, vous savez ce qui se dit de vous ?....

— Je n'ignore rien, monseigneur.... je sais qu'on me hait et qu'on me craint.... Je sais qu'autour de moi se groupent, ainsi que d'insaisissables fantômes, ces vagues et flot-tantes accusations, les plus dangereuses de toutes, parce que, comme elles ne forment rien et ne reposent sur aucune base, on ne peut ni les combattre ni les anéantir.... Je sais qu'on évite ma présence.... qu'une intimité avec moi est compromettante.... qu'on me regarde comme un homme sans probité et sans honneur.... Oui monseigneur, je sais tout cela, et, si je n'avais pas des devoirs sacrés à remplir en ce monde, j'aurais déjà demandé à la mort de me débarrasser d'un fardeau trop lourd, d'arracher de mon front ensanglanté, cette couronne d'épines !....

Tandis que le comte de Pessac parlait ainsi, Jean de Courtenay le regardait avec attention, et se sentait ému de l'expression désolée de son visage, et de l'accent profond et sincère avec lequel ses paroles étaient prononcées.

— Monsieur, lui dit-il, vous valez mieux que votre réputation, je veux le croire.... je n'en doute pas.... Mais, enfin, comment ont pris naissance, comment se sont propagées ces déplorables rumeurs ?.... Vous avez donc beaucoup d'ennemis ?....

— Monseigneur, un mot, un seul mot, vous expliquera tout

— Et ce mot ?

— Le voici ; *Pauvreté* !

Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je suis pauvre et que de là proviennent toutes les inimitiés qui fondent sur moi . . . toutes les accusations qui me poursuivent

— La pauvreté, cependant, n'est pas un vice !

— C'est bien pis, monseigneur, quand on est gentilhomme : On a commencé à me mépriser quand on a vu que je ne pouvais soutenir noblement mon nom J'étais jeune, je me suis révolté contre le mépris, j'ai voulu mener un train que mon humble fortune m'interdisait absolument. Alors, ceux qui me méprisaient auparavant et que mon luxe humiliait, se sont pris à me haïr, puis, un jour, il m'a bien fallu retomber dans mon humilité première, le mépris est revenu, et la haine est restée Mes courtes folies avaient épuisé mes ressources, il me fallut tendre la main à l'emprunt, pour vivre, quelques bourses s'ouvrirent, bourses d'usuriers, pour la plupart. Dans quelques mois . . . dans quelques semaines . . . dans quelques jours peut-être, le peu qui me reste sera vendu, Ces hommes, ces créanciers, ces ennemis, se partageront le prix de mon dernier arpent de terre, de la dernière pierre de mon vieux château Je ne leur devrai plus rien mais je n'en resterai pas moins, soyez en sûr, le comte de Pessac, le gentilhomme que l'on dit sans cœur et sans honneur et qui sait si l'on ne m'accusera pas alors de voler sur les grands chemins pour vivre ! Vous voyez, monseigneur, que j'avais raison de vous dire qu'il y a dans ma vie un crime, un crime dont rien ne peut absoudre et que rien ne fait pardonner : LA PAUVRETÉ !

M. de Pessac se tut. Jean de Courtehay avait des larmes dans les yeux. Il tendit la main à son compagnon et la serra silencieusement.

— Je le savais bien, moi ! pensait-il avec le loyal enthousiasme d'un grand cœur, je le savais bien, l'on calomniait ce gentilhomme ! mais je lui viendrai en aide et puisque la Providence semble l'oublier, je me ferai sa providence !

— Monsieur, reprit-il ensuite tout haut, d'une voix encore émue, vous me parliez tout à l'heure, ce me semble, de devoirs sacrés à remplir, qui, malgré vous, vous attachaient à la vie

— Oui, monseigneur.

— Êtes-vous donc marié, monsieur ?

— Marié ? non, monseigneur. Je sais trop bien ce que c'est que la pauvreté, pour imposer à une compagne mon misérable sort

— Alors, vous n'avez pas d'enfants ?

— Pardonnez moi, monseigneur, et c'est de cela que je voulais parler, j'ai un enfant d'adoption, une orpheline, une nièce, la fille de ma sœur, une bonne et charmante fille de dix huit ans, qui n'a que mon appui au monde, et qui, si je mourais, ne pourrait que mourir aussi Et, moi, je l'aime et je veux qu'elle vive

Sans doute le prince allait interroger encore, lorsque la conversation fut soudainement interrompue par un incident étrange. La cavalcade avait fait environ deux lieues et demie depuis son départ de la Châtre. Le prince et son compagnon entendirent, à quelque distance en arrière, un hennissement plaintif, puis, immédiatement après un juron énergique, suivi du bruit d'une lourde chute. Le cheval de l'un des laquais venait de s'abattre. Le prince tourna bride aussitôt et piqua des deux dans la direction de ses valets. Jean de Courtenay aimait ses chevaux, presque autant que ses gens, et redoutait les accidents, pour les uns comme pour les autres. Le laquais venait de dégager sa jambe droite, prise sous la selle, et, tirant sa monture par la bride, il s'efforçait de la remettre sur ses jambes. Vains efforts. Une suprême convulsion agita les membres du noble animal, puis, à cette convulsion, succéda l'immobilité absolue. Il était impossible d'en douter, le cheval était mort.

— Voilà qui est bien étrange ! s'écria le prince, cette bête, il y a une heure, se portait à merveille, et maintenant, la voilà foudroyée ! quel est donc ce mal inconnu ?

— Une congestion cérébrale, peut-être, hasarda le comte de Pessac, j'en ai vu des exemples à peu près semblables

— Peut-être, en effet répliqua Jean de Courtenay mais, n'importe, c'est étrange

— Que faire, monseigneur ? demanda Picard, qui se trouvait ainsi démonté.

— Mets à ta ceinture, mon pauvre garçon, les pistolets qui sont dans les fontes, et suis nous à pied . . . nous marcherons un peu plus lentement, mais cela ne nous empêchera pas d'arriver

VIII

LES EMPOISONNEMENTS

Le prince de Courtenay n'avait eu que le temps de se remettre en selle, et Picard achevait à peine d'exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir, lorsque le cheval de Lorrain, le second valet, donna tout à coup les signes d'une agitation extraordinaire. Il se mit à ruer violemment à se débattre en hennissant et en écumant. Puis, malgré la fermeté de la main qui le contenait, il partit à un galop furieux, coupé de voltes impétueuses et de soubresauts frénétiques. Cinq minutes de cette course insensée suffirent pour désarçonner le cavalier, qui roula sur le sol comme une masse inerte. Le cheval bondit pendant quelques pas encore, poussa un nouveau hennissement de douleur et d'agonie, et tomba raide mort. On courut à Lorrain pour le relever. Tout secours était inutile. Le pauvre diable, en tombant, s'était brisé la colonne vertébrale et n'avait pu survivre une seconde à cette horrible chute. Jean de Courtenay, atterré, et le comte de Pessac qui ne semblait ni moins surpris ni moins désolé que le prince, attachèrent leurs chevaux par la bride au tronc d'un jeune arbre et soulevèrent le corps de Lorrain. Aidés par Picard, ils le portèrent sur l'un des talus gazonnés qui bordaient le chemin, et M. de Courtenay, agenouillé à côté de lui, appuya la main sur le cœur du malheureux domestique, espérant y saisir encore un indice de vie. Mais ce cœur ne battait plus.

— Seigneur, mon Dieu ! s'écria le prince quelle catastrophe horrible et imprévue ! . . . Je donnerais sans hésiter tout l'or que je porte, et le double, et le triple, pour rappeler à la vie ce brave serviteur ! . . .

— C'est affreux ! . . . affreux ! . . . murmura M. de Pessac.

— Ma tête s'égarait reprit Jean de Courtenay ce vertige horrible s'emparant coup sur coup et presque en même temps de ces deux chevaux, me semble un mystère inexplicable ! Comprenez-vous quelque chose à ce qui se passe, monsieur le comte ? . . .

— Non, monseigneur, pas plus que vous.

— Nous ne pouvons emporter ce pauvre cadavre poursuivit le prince ; je vais mettre mon cheval au galop, jusqu'à Sussy. et je reviendrai avec du monde, une civière et des flambeaux.

— Désirez-vous que je vous accompagne jusqu'au bout de votre course, monseigneur ? demanda M. de Pessac.

— Merci, mille fois je me reprocherais de vous écarter ainsi de votre chemin.

Le comte de Pessac n'insista pas. Jean de Courtenay brisa une petite branche d'arbre en deux morceaux qu'il plaça en forme de croix sur la poitrine de Lorrain. Ensuite il se rapprocha de son cheval. Debout sur ses quatre jambes raidies et écartées, il tremblait violemment, et des frissons convulsifs ridait sa robe soyeuse et brillante. Une écume épaisse coulait de sa bouche et de ses naseaux. Evidemment il subissait la première atteinte de ce mal inconnu et terrible qui venait de foudroyer ses deux compagnons.

— C'est infernal ! murmura le prince ; quelque maléfice du démon se mêle à tout ceci !

— Monseigneur demanda le comte vous connaissez-vous des ennemis ?

— Des ennemis, monsieur ? pas un seul ; je ne fais de mal à personne . . . et je fais autant de bien que je puis . . . Mais pourquoi cette question ?

— Parce qu'il est évident pour moi, monseigneur, qu'une substance vénéneuse a été mêlée à l'avoine de vos chevaux . . .

— Ainsi, monsieur, vous croyez à un empoisonnement ?

— Comment expliquer d'une autre façon cette triple catastrophe ?

— C'est vrai mais mon cheval, monsieur, semble aussi bien portant que possible . . .

— C'est vrai, monseigneur, et cela ne sert qu'à m'affermir dans mes conjectures et me faire croire à un empoisonnement prémédité . . .

— Mon cheval n'était pas dans la même écurie que les vôtres mais c'est la même avoine, sortant du même sac, qui leur a été donnée à tous. Si, donc, les vôtres seuls sont atteints, c'est qu'évidemment on n'en voulait qu'à eux . . .

— Vous avez raison, monsieur . . . l'empoisonnement est en effet certain mais qui a pu s'attaquer ainsi à moi ? Pourquoi ? . . . Dans quel but ? . . .

— Je ne puis ni le comprendre, ni le deviner, monseigneur . . .

Pendant quelques secondes, Jean de Courtenay s'absorba dans une profonde et douloureuse méditation.

— Que faire ? murmura-t-il ensuite à demi-voix, que faire ? . . .

— Il n'y a ce me semble, monseigneur, qu'une seule chose possible et facile . . .

— Et c'est, monsieur ? . . .

— C'est, monseigneur, d'accepter l'hospitalité de mon pauvre vieux château en ruines . . . Vous y serez bien mal, monseigneur, mais une nuit est si vite passée . . . Pendant ce temps, votre valet continuera sa route jusqu'à Sussy, il vous ramènera demain matin des chevaux frais . . . et, quant au corps inanimé de votre second serviteur, je l'enverrai chercher sans retard et on le déposera dans la chapelle à demi écroulée de mon manoir, jusqu'au moment où un prêtre pourra l'ensevelir en terre sainte . . . Que dites-vous de mon offre, monseigneur ? . . . elle est faite, croyez-le bien, du plus profond de mon cœur . . .

Jean de Courtenay hésita pendant un instant. Un vague sentiment de défiance instinctive lui criait de ne point passer la nuit sous le toit de cet homme. Mais, s'il refusait, quel parti prendre et comment sortir de cette situation difficile et pénible ? D'ailleurs, le prince, nous le savons, croyait difficilement au mal. Il chassa donc ses défiances vagues, et, tendant la main au gentilhomme, il lui dit :

— J'accepte, monsieur, l'hospitalité de votre maison, et cela d'aussi bon cœur que vous me l'offrez . . .

Le prince prit dans ses fontes les pistolets qu'il passa dans la ceinture du couteau de chasse qu'il portait au lieu d'épée, quand il voyageait à cheval. Il déboucla la sacoche remplie d'or, il la jeta sur son épaule gauche, puis se tournant vers M. de Pessac, il lui dit :

— Quand vous voudrez, monsieur . . . Me voici prêt à vous suivre.

Et Jean de Courtenay se mit en route avec le comte. Ce dernier conduisait en main son cheval. Une demi-heure suffit pour amener les deux hommes à cette éminence d'où l'on découvrirait, à travers les arbres, les toits du manoir de Pessac. Ils prirent un chemin de traverse, sur la droite, et ne tardèrent pas à se trouver en face du château. On arrivait à la porte d'honneur par un pont de pierre et de bois, sans garde-fou et en assez mauvais état.

IX

L'HOSPITALITÉ

Jean de Courtenay et M. de Pessac atteignirent le pont de pierre jeté sur la pièce d'eau et conduisant à la porte d'honneur. À l'entrée du pont, une petite cloche était suspendue à un poteau de bois, et servait à annoncer les visiteurs. Le maître du logis saisit la chaîne de fer qui mettait cette cloche en branle, et l'agita violemment. Aussitôt la porte s'ouvrit et un domestique accourut. Cet homme, d'une physionomie sournoise et d'une laideur peu commune, portait une vieille livrée raccommodée en cent endroits et dont les galons, jadis dorés, n'offraient plus trace du précieux métal.

— Jean, lui dit le comte en lui jetant la bride de sa monture, conduisez mon cheval à l'écurie, et revenez prendre mes ordres.

Le valet obéit sans répondre un seul mot.

— Monseigneur, fit alors M. de Pessac avec un sourire un peu contraint, cet homme que vous venez de voir, composé, avec une vieille servante attachée à la personne de ma mère, toute ma maison, mon maître d'hôtel, mon piqueur, mon cuisinier et mon intendant. Le pauvre diable cumule ! . . . et, avec cela, ses gages sont si rarement payés qu'il est incontestable pour moi qu'il me sert par dévouement plus que par intérêt . . .

— Rien au monde, monsieur, répliqua le prince, ne me semble faire votre éloge plus que ce que vous venez de me dire . . . c'est toujours un bon maître et un honnête homme que celui qui inspire un pareil attachement à ses serviteurs . . .

Le comte de Pessac s'inclina. Jean de Courtenay et le gentilhomme avaient franchi le pont, et atteignaient les degrés de pierre vermoulus qui donnaient accès dans l'intérieur du vestibule. Au-dessus de la porte se voyait l'écusson des sires de Pessac, *de gueules à l'épée d'argent*, timbré de la couronne de comte et soutenu par deux chimères flamboyantes. Le comte ouvrit cette porte. Aucune lumière n'éclairant le vestibule, l'obscurité était profonde, M. de Pessac fit quelques pas à droite et ouvrit une seconde porte. Jean de Courtenay le suivit et pénétra dans une chambre carrée, de dimensions imposantes, éclairée doublement par les flammes pétillantes d'un grand feu et par une petite lampe placée sur le manteau de la cheminée.

— Monseigneur, dit à son hôte le comte de Pessac, à la fin de septembre les soirées sont froides, surtout ici . . . approchez-vous de ce feu, je vous en prie . . .

Et M. de Pessac traîna à l'un des angles de la cheminée un vieux fauteuil gothique, en chêne noir et à dossier blasonné. Puis il ajouta :

— Monseigneur, asseyez vous . . .

Le prince posa sa sacoche pleine d'or sur le manteau de la cheminée et s'assit. M. de Pessac éta lui-même sur le brasier ardent une brassée de menu bois, un tourbillou de flammes joyeuses s'en échappa en pétillant.

— Vous aviez raison, monsieur, dit le prince, je sens que la nuit est froide et que ce feu fait du bien . . .

— Prenez-vous quelque chose avant le souper, monseigneur ? . . .

— Je vous remercie mille fois . . . je ne me sens aucun appétit, j'attendrai . . .

— C'est que, peut être, nous souperons un peu tard.

— Tant mieux ! . . . la t'ête catastrophe de ce soir, m'a complètement ôté l'appétit.

M. de Pessac se tourna vers la vieille servante, qui attendait ses ordres.

— Barbe, lui dit-il, où est votre maîtresse ?

— Dans sa chambre, monsieur le comte.

— Allez prévenir mademoiselle de Thiphaine que monseigneur le prince de Courtenay nous fait l'insigne honneur d'accepter l'hospitalité, pour cette nuit, dans ma demeure, et priez-la de descendre sans retard.

— Oui, monsieur le comte.

La vieille servante fit une révérence grotesque et sortit.

M. de Pessac s'était assis, de l'autre côté de la cheminée, sur un fauteuil un peu plus bas que celui du prince. Ce dernier laissait errer un regard tout à la fois distrait et curieux autour de la pièce dans laquelle il se trouvait. Cette pièce était vaste, nous l'avons dit, et conservait des traces incontestables d'une ancienne opulence. Jean de Courtenay achevait de promener son regard autour de la pièce, quand la porte qui donnait dans le vestibule s'ouvrit. Le factotum déguenilté parut sur le seuil, et annonça, avec une certaine solennité :

— Mademoiselle Ange de Thiphaine ! . . .

X

ANGE DE THIPHAINÉ.

Le prince de Courtenay se leva, en entendant annoncer mademoiselle de Thiphaine, et fit quelques pas du côté de la porte. Ange parut. Elle ressemblait à l'un de ces anges frêles et gracieux, peints par Cimabué, Giotto et le Pérugin. Une légère teinte rosée colora ses joues au moment où Jean de Courtenay s'inclina devant elle avec l'aristocratique galanterie d'un grand seigneur, et lui présenta la main pour la conduire au fauteuil qu'il avait, jusqu'à ce moment, occupé lui-même. La timidité de mademoiselle de Thiphaine était excessive, et bien naturelle d'ailleurs chez une jeune fille qui avait passé sa vie entière dans la solitude. Le prince essaya d'échanger avec elle quelques-unes de ces phrases banales, qui rendent facile une apparence de conversation. Pendant ce temps, M. de Pessac s'était entretenu à voix basse, et vivement, avec son unique domestique. Le valet sortit. Le comte revint auprès de la cheminée.

— Monseigneur, dit il, mon domestique, je ne sais pourquoi, s'était figuré que je passerais cette nuit à La Châtre et que je ne reviendrais que demain matin, cette fâcheuse circonstance m'oblige à vous avouer que nous ne souperons que dans deux heures . . .

— Cela importe peu, monsieur, répondit le prince, je ne crois pas que dans deux heures, plus que maintenant, je me trouve en grand appétit . . . Une chose seulement m'est un vif regret . . . c'est de voir tout l'embarras que je cause dans votre maison . . .

Le comte affirma que cet embarras n'existait point, puis il reprit :

— J'ai pensé, monseigneur, que vous pouviez être fatigué, et j'ai donné l'ordre d'allumer un grand feu dans la chambre où vous devez coucher . . . Si vous le trouvez bon, vous pourrez reposer jusqu'au souper . . .

— De très-grand cœur, monsieur, car, en effet, je me sens fort las . . .

— Aussitôt que la chambre sera préparée on viendra vous prévenir, ajouta le comte.

Quelques minutes se passèrent. La conversation éteinte, ne se ranimait pas. Le valet, tenant un bougeoir allumé à la main, reparut sur le seuil.

— Monsieur le comte, dit il, la chambre de monseigneur le prince est prête . . .

— Quand vous voudrez, monseigneur, dit alors M. de Pessac à Jean de Courtenay.

Ce dernier se leva et salua mademoiselle de Thiphaine, il reprit ses pistolets et sa sacoche, et il suivit son hôte qui passait le premier pour lui montrer le chemin. Ils traversèrent ensemble ce grand vestibule dont nous avons parlé. Le comte et M. de Courtenay s'engagèrent ensuite dans un large escalier, dont les marches, de bois, disjointes et tremblantes sous le pied, semblaient à chaque instant devoir s'écrouler. Cet escalier aboutissait à une sorte d'antichambre carrée, percée de quatre portes. Le comte ouvrit l'une de ces portes et introduisit M. de Courtenay dans une pièce dont l'ameublement presque somptueux contrastait étrangement avec la misère de certaines autres parties de l'habitation. Dans la cheminée brûlait un grand feu.

— Monseigneur, dit le comte à M. de Courtenay, cette chambre était celle de mon père... Depuis qu'il a rendu à Dieu sa belle âme, personne n'était entré ici... Il a fallu la venue dans ma maison d'un hôte tel que vous pour que cette chambre soit rouverte... Je vous laisse, monseigneur, aussitôt que le souper sera servi, j'aurai l'honneur de vous prévenir.

Et, sans attendre la réponse du prince, M. de Pessac sortit et referma la porte. Jean de Courtenay s'étendit dans un fauteuil, au coin du feu, et se mit à repasser dans son esprit tous les événements accomplis depuis quelques heures.

Tout en pensant ainsi, Jean de Courtenay leva machinalement les yeux vers les quatre portraits de famille qui représentaient quatre des ancêtres du comte de Pessac. L'un d'eux attira plus particulièrement son attention. C'était celui qui se trouvait placé presque en face de lui, non loin du lit, du côté opposé à la fenêtre. Le regard jaillissait, comme un éclair, des yeux à demi cachés sous des sourcils épais et grisonnants. Ces yeux semblaient vivants. Soit que le peintre eût fait preuve d'un talent hors ligne, soit que les lueurs intermittentes du foyer, projetées sur le tableau, contribuassent à l'illusion, à deux ou trois reprises Jean de Courtenay crut voir les yeux de cette tête inanimée se tourner vers lui avec une expression bizarre et menaçante.

XI

LA CHAMBRE ROUGE.

M. de Courtenay, étonné mais non ému, se leva, prit le bougeoir, et se dirigea vers le vieux tableau pour le voir de plus près. Il fit avec sa main ouverte une sorte de réflecteur, de façon à diriger toute la lumière sur le visage du portrait. La singulière illusion persista. Les prunelles étincelantes parurent, plus que jamais, diriger leur regard courroucé sur le visiteur curieux. Le prince se prit à sourire.

— A coup sûr, se dit-il, le vent agit par derrière cette toile antique et produit cet effet étrange...

Et, afin de se bien convaincre qu'il ne se trompait pas, il toucha le tableau du bout du doigt. Mais à son grand étonnement, il sentit sous cette pression un corps dur et résistant. Le portrait était peint sur bois. Jean de Courtenay se décida à attribuer à son imagination ce qu'il voyait, ou plutôt ce qu'il croyait voir, et il continua, autour de la chambre, sa promenade et son examen. De l'autre côté du lit massif, il aperçut une porte qu'il n'avait point remarquée jusque-là. La clef était dans la serrure, du côté du prince, il fit jouer cette clef et la porte s'ouvrit. Il se trouva dans un cabinet assez vaste, sans issue apparente et complètement démeublé. Ce cabinet prenait jour par une large fenêtre à très-petits carreaux. L'un des carreaux était brisé, un courant d'air s'établit et éteignit le bougeoir du prince. Il rentra dans la chambre, posa son bougeoir sur la cheminée, sans le rallumer, retourna dans le cabinet et s'approcha de la fenêtre qui donnait sur les derrières du château.

Tout à coup, il entrevit comme deux formes confuses qui semblaient sortir de la forêt et se diriger vers le pré-bois. Bientôt ces formes devinrent plus distinctes. C'étaient deux hommes qui s'approchaient du château. Après dix minutes de marche, ces hommes que par une curiosité instinctive M. de Courtenay ne perdait pas de vue, s'arrêtèrent à l'entrée de la passerelle jetée sur l'étang. La lune les éclairait à peu près comme en plein jour, et la distance n'était pas assez grande pour empêcher le prince de reconnaître Jacomé, l'usurier de la Châtre, et Combons, le faux monnayeur de Saintaine, qu'on lui avait montrés à la foire. Jean de Courtenay se sentit un peu étonné de l'arrivée inattendue de ces individus mal famés. Elle pouvait cependant, à tout prendre, s'expli

quer d'une manière naturelle. A l'entrée de la passerelle, il y eut, entre Jacomé et Combons, une conférence de quelques secondes. Puis Combons mit la main dans sa poche et en retira un objet qu'il approcha de ses lèvres. Un coup de sifflet faible et doux, mais qui devait s'entendre de très-loin, retentit aussitôt, et ce bruit se renouvela à trois reprises.

Une minute s'écoula, puis un troisième personnage, sortant du château et franchissant la passerelle, rejoignit les deux autres. C'était le comte de Pessac. Un instant de conversation très animée suivit ce rapprochement, ensuite le gentilhomme et les nouveaux venus traversèrent la passerelle ensemble et entrèrent dans la maison. Ceci devenait extraordinaire et fit réfléchir Jean de Courtenay qui venait de se rasseoir auprès du feu.

Evidemment l'usurier et le faux monnayeur étaient attendus, puisque le comte, à un signal convenu d'avance, se présentait pour les recevoir... Nous irions trop loin en affirmant que dès ce moment, Jean de Courtenay conçut des soupçons sérieux et une inquiétude réelle. Il résolut de ne se séparer ni de ses armes, ni de sa sacoche remplie d'or quand il descendrait pour le souper. En conséquence, il assujettit solidement la petite valise au ceinturon de son couteau de chasse, et, au moment de mettre ses pistolets dans les poches de son habit de cheval, il les examina avec soin, pour bien s'assurer qu'il pouvait compter sur eux en cas de besoin. A peine venait-il d'en abattre le bassinet, qu'un cri s'échappa de ses lèvres. La poudre des amorces avait été mouillée à dessein, les armes étaient hors de service ! Alors pour la première fois, apparut à Jean de Courtenay le concours de circonstances effrayantes, groupées fatalement, et qui maintenant l'entouraient d'un inextricable réseau. L'empoisonnement de ses chevaux, l'unique serviteur qui restait sain et sauf éloigné par le conseil du comte de Pessac, les amorces de ses pistolets mouillées, deux hommes réputés capables de tout, arrivant mystérieusement au château . . . tout se réunissait, on le voit. Mais Jean de Courtenay ne put accepter l'idée d'une si infâme et si lâche trahison. Malgré l'évidence il voulut douter encore.

Cependant il ne se dissimula pas que, si ces soupçons étaient fondés, sa situation devenait véritablement effrayante. Seul et désarmé, contre trois brigands, que pourrait-il faire ? Tout au plus lui resterait-il l'espoir de vendre chèrement sa vie. Le prince alla à la porte de la chambre et il en examina les moyens de fermeture. La serrure était massive et solide, mais on pouvait en avoir une double clef. Il y avait en outre deux petits verroux assez faibles, et qui ne résisteraient pas longtemps à une pression vigoureuse. Le prince, convaincu que si un danger réel le menaçait en effet, ce danger ne se manifesterait pas avant le souper, ne poussa point ces verroux, et attendit. Une heure se passa encore. Puis un coup léger fut frappé à la porte.

— Entrez ? . . . dit Jean de Courtenay.

M. de Pessac parut sur le seuil. En l'honneur de son hôte, il avait revêtu ses meilleurs habits, sa physionomie était tout à la fois respectueuse et souriante.

— Monseigneur, dit le comte en s'inclinant, s'il vous plaît de descendre, je pense que le souper sera servi sur table dans un instant . . . Triste souper, monseigneur . . . mais nous avons fait de notre mieux

— Me voici, monsieur, répondit le prince

En échangeant les paroles que nous venons de rapporter, les deux hommes avaient descendu le large escalier, traversé le vestibule, et ils entraient dans la salle tapissée longuement décrite par nous dans l'un des précédents chapitres. C'est là que le couvert était mis.

XII

LE REPAS

Le prince de Courtenay s'attendait à voir dans la salle les sinistres figures de Jacomé et de Combons. Mais, à sa grande surprise, il n'aperçut que mademoiselle Ange de Thiphaine, et la vieille Barbe, debout toutes deux auprès de la cheminée. Un rapide coup d'œil suffit au prince pour s'assurer que la table ne supportait que trois couverts. Qu'étaient donc devenus les deux hôtes mystérieux du château,

Jean de Courtenay s'approcha de mademoiselle de Thiphaine pour lui adresser quelques-unes de ces galanteries courtoises qui étaient la menue monnaie obligée du langage des grands seigneurs de ce temps. Mais, à peine avait-il jeté les yeux sur le charmant visage de la jeune fille, que malgré lui, il s'écria :

—Souffrez-vous mademoiselle !... Comme vous êtes pâle !.....

—Je souffre, en effet, monseigneur... balbutia Ange, d'une voix à peine distincte, le cœur me manque... il me semble que je vais me trouver mal....

—Chère petite fit M. de Pessac avec une douceur paternelle, si vous vous sentez trop souffrante pour rester avec nous, voulez-vous vous retirer ?... Je suis sûr d'avance que monseigneur de Courtenay daignera vous excuser....

—Oui, certes ! appuya le prince.

—Merci, mon oncle... murmura la jeune fille, mais je désire rester, et je crois... oui... il me semble... que je vais mieux....

—Puisqu'il en est ainsi, monseigneur, nous nous mettrons à table quand vous voudrez.

Au moment où M. de Pessac achevait de prononcer ces paroles- le valet Jean entra dans la salle :

—Monsieur le comte, dit-il, il y a quelqu'un qui arrive, et qui demande à vous parler.

—J'y vais, fit M. de Pessac. Et, se tournant vers le prince, il ajouta : Vous permettez monseigneur ?....

—Faites, monsieur, faites, je vous en prie....

—Je reviens à l'instant....

Le comte sortit, Jean de Courtenay resta seul avec la jeune fille et la vieille servante. Ange s'approcha vivement de lui, et lui dit tout bas :

—Vous courez un immense danger, monseigneur ! méfiez-vous de tout, et, surtout, ne buvez pas de vin d'Espagne....

—Merci, mon enfant, répondit le prince, plutôt avec son regard qu'avec la parole, car en ce moment, M. de Pessac rentrait, et mademoiselle de Thiphaine s'était déjà éloignée.

La physionomie du comte exprimait la contrariété la plus vive.

—Monseigneur, dit-il, il m'arrive une chose infiniment déplaisante...

—Laquelle, monsieur ? demanda Jean de Courtenay d'un ton parfaitement calme.

—Le sieur Jacomé, bourgeois, qui se trouvait à la foire de la Châtre, arrive à l'instant j'ai des relations avec lui... il me croyait seul au château et il me demande une place au feu et à la table....

—Le sieur Jacomé est-il seul ? demanda le prince.

—Oui, monseigneur. Mais pourquoi cette question monseigneur ?

—C'est que tantôt, à la foire de la Châtre, Jacomé ne quittait point un certain Combons, que vous connaissez peut être aussi, monsieur le comte....

Malgré lui, M. de Pessac rougit légèrement.

—Je le connais, en effet, monseigneur, répondit-il, et sa méchante réputation ne me permettrait de l'admettre chez moi qu'à regret... il n'a pas paru....

Après ce que Jean de Courtenay savait déjà, une semblable duplicité ne pouvait le surprendre.

—Faites entrer le sieur Jacomé, bourgeois de Bourges dit-il, et, ainsi qu'il le demande, donnez-lui place au feu et à la table....

—Il vous remerciera lui même, monseigneur.

Et le comte de Pessac donna l'ordre au valet Jean d'introduire l'usurier. Ce dernier se prosterna presque devant le prince, il semblait ne pouvoir se décider à mettre un terme à ses salutations grotesquement serviles.

—Monseigneur, murmura-t-il, en se relevant enfin, j'oserai solliciter de vous une faveur,

—Parlez, monsieur

—Je ne suis pas seul, monseigneur... j'ai un compagnon... un vieil ami... un homme mal jugé... il est venu avec moi jusqu'à la porte du château, mais, sachant que M. le comte de Pessac ne le voit point d'un bon œil, il n'a pas osé entrer, ni même faire annoncer sa présence au maître de céans... Vous êtes le maître ici, ce soir, monseigneur, et je viens vous supplier de consentir à ce que le sieur Combons, de Saitaine, obtienne ici un asile pour cette nuit....

Cette abominable comédie était jouée avec une habileté si merveilleuse, que M. de Courtenay se demanda si le témoignage de ses sens ne l'avait point induit en erreur. Lorsqu'il avait reconnu les deux hommes par la fenêtre du cabinet. Sans les quelques mots d'Ange de Thiphaine, qui lui revinrent en mémoire, il aurait cru s'être trompé.

—Si monsieur de Pessac ne voit point d'inconvénient, dit-il, à recevoir chez lui le sieur Combons, de Saitaine, je n'ai, pour ma part, nul motif de m'y opposer....

—A cause de vous, monseigneur, répliqua le comte, il recevra une hospitalité que je

lui aurais bien certainement refusée... Jean, allez quérir le sieur Combons, et dites-lui que monseigneur le prince de Courtenay consent à l'admettre en sa présence.

Jacomé se confondit en protestations de reconnaissance, qui durèrent jusqu'au moment de l'entrée du troisième complice. Aucun nouveau convive ne devant arriver, M. de Pessac fit placer deux couverts au bas bout de la table et Jean de Courtenay offrit à Ange de Thiphaine, pour la conduire, sa main dans laquelle elle plaça le bout de ses petits doigts tremblants. Le prince occupait la place d'honneur, c'est à dire le milieu de la table. Il avait le maître de la maison à sa gauche et la jeune fille à sa droite. Combons et Jacomé se trouvaient à l'autre extrémité, en face. Jean de Courtenay avait repris toute son assurance et tout son sang-froid en face d'un péril désormais prévu. Il mangeait donc avec un vigoureux appétit, et, le verre à la main, tenait tête au comte de Pessac, ayant soin cependant de ne jamais boire sans avoir vu le maître de la maison boire, avant lui, du même vin.

XIII

LE VIN D'ESPAGNE.

D'instant en instant, le prince jetait un furtif regard sur sa voisine de droite, Ange de Thiphaine. Chose que l'on aurait crue impossible ! la pâleur de la jeune fille, bien loin de diminuer, augmentait. Elle ne levait pas les yeux, ne faisait aucun mouvement, et ressemblait à une statue de la Douleur.

— Ah ! pardieu ! s'écria tout à coup le comte de Pessac, après avoir vidé, une fois de plus, son verre rempli jusqu'au bord, je pense à une chose....

Il s'interrompit.

— A quoi, mon cher hôte ? demanda le prince.

— Dans les caves presque vides de ce vieux château, poursuivit le comte, il existe une bouteille de vin d'Espagne....

Ange de Thiphaine se prit à trembler de tous ses membres, et elle heurta du coude celui de M. de Courtenay. Ce dernier lui fit de la main un signe qui ne pouvait être compris que d'elle, et qui voulait dire qu'il n'avait pas oublié sa recommandation.

— Une seule.... continua M. de Pessac, mais quelle bouteille !.... une bouteille historique, monseigneur !.... En 1640, le comte-duc d'Olivarès envoya à mon bisaïeul cent flacons de vin de Xérès.... quatre-vingt-dix-neuf ont été bus.... il en resta un, je le réservais pour une grande occasion.... il ne peut s'en présenter une plus solennelle que celle d'aujourd'hui, et, en l'honneur de monseigneur le prince de Courtenay, nous allons sabler le Xérès du comte-duc !....

— J'y consens, répondit le comte, mais à une condition.... C'est que nous porterons, avec ce vin, la santé de votre charmante nièce, mon aimable voisine, mademoiselle Ange de Thiphaine..

— Ah ! monseigneur, bien volontiers !....

Le tremblement convulsif de la jeune fille augmenta. M. de Pessac fit un signe à son valet qui s'approcha.

— Tu vas, lui dit-il, descendre à la cave, en voici la clef, tu prendras la seule bouteille qui se trouve dans le troisième caveau, à main droite.... Tu l'apporteras avec un saint respect, et surtout tu feras en sorte de ne la point agiter chemin faisant....

— Oui, monsieur le comte, répondit le valet qui sortit.

Il reparut apportant la précieuse bouteille, enduite d'une vénérable couche de toiles d'araignées centenaires, il la plaça devant son maître qui la déboucha avec soin. C'était une bouteille noirâtre, trapue, et d'une forme toute rabelaisienne.

— D'autres verres, dit M. de Pessac au valet.

De petites coupes, très-antiques, en verre de Venise, et d'une légèreté fabuleuse, furent placées devant les convives. Le comte se versa d'abord quelques gouttes, puis remplit tous les verres, à l'exception de celui de la jeune fille.

— Oubliez-vous donc mademoiselle de Thiphaine ?.... demanda Jean de Courtenay.

— Ma nièce ne boit jamais de vin, répondit le comte.

Le prince n'insista pas.

— Messieurs, dit-il en soulevant sa coupe, honte à celui qui laissera une seule goutte de ce vin au fond du verre !....

Et il ajouta aussitôt :

— Je bois à mademoiselle de Thiphaine ! . . .

Il y eut une seconde de silence.

Puis les verres vides se reposèrent sur la table. La pâleur de la jeune fille avait subitement disparu, une sorte de sourire entr'ouvrait ses lèvres.

— Eh bien ! monseigneur, demanda le comte, qu'en dites-vous ?

M. de Courtenay sembla réfléchir ; il faisait claquer ses lèvres comme un gourmet qui est en train de se former une opinion consciencieuse.

— Voulez-vous que je vous parle franchement ? fit-il ensuite.

— Oui, certes.

— Eh bien ! ce vin de Xérès ne me plaît pas . . .

— Et pourquoi ?

— Il a de grandes et incontestables qualités, il est chaud et parfumé ; mais il a pris en bouteille un arrière-goût dont je ne puis me rendre compte . . . une sorte d'amertume inexpliquable . . . Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis, monsieur le comte ? . . . !

— Eh bien ! franchement, si, répondit M. de Pessac, ce que vous venez de me dire, monseigneur, je le pensais . . . Seulement, moi, qui ne suis qu'un pauvre gentilhomme sans fortune et qui n'ai pas, comme vous, l'habitude des vins d'Espagne, je pensais m'être trompé . . .

— Non pas, non pas . . . vous jugiez bien, monsieur le comte . . .

— Alors, monseigneur, je n'ose vous proposer de revenir à ce vin.

— En effet, je n'en accepterai pas davantage.

— Et vous, messieurs ? demanda M. de Pessac à Jacomé et à Combons.

Les deux bourgeois laissèrent remplir leurs verres en disant :

— Quant à nous, nous n'en buvons pas tous les jours de semblable, et nous viderons bien volontiers la bouteille . . .

Ceci, du reste, devait leur être d'autant plus facile qu'ils profitèrent du premier moment où le prince détournait la tête pour jeter derrière eux le contenu de leurs verres. En ce moment, mademoiselle de Thiphaine laissa tomber son mouchoir. Jean de Courtenay se baissa vivement pour le ramasser.

— Dites que vous avez sommeil et retirez-vous, murmura Ange à son oreille.

M. de Courtenay ne tarda point à obéir à cet avis officieux de la jeune fille.

— Monsieur le comte, fit-il au bout d'un instant, nous avons tant bu à votre excellent souper ! . . . J'ai comme du plomb dans le cerveau et dans les paupières . . . Je vous demande la permission de me retirer . . .

— Monseigneur, répliqua le comte, je vais avoir l'honneur de vous reconduire jusqu'à votre chambre . . . Barbe, le lit de monseigneur est-il bassiné ?

— Oui, monsieur le comte.

M. de Pessac prit sur la table un des candélabres et se prépara à éclairer Jean de Courtenay. Le prince s'inclina profondément devant mademoiselle de Thiphaine, répondit à peine par un signe de tête dédaigneux aux saluts rampants de Combons et de Jacomé, et suivit M. de Pessac. Ange de Thiphaine quitta la salle tapissée en même temps qu'eux. Cependant le comte était arrivé avec son hôte à la porte de la chambre rouge. M. de Pessac posa le candélabre sur la cheminée.

— Monseigneur, dit-il en s'inclinant, vous êtes chez vous, que Dieu vous envoie une bonne nuit . . .

— Elle ne saurait être que bonne sous le toit d'un hôte loyal . . . balbutia le prince, comme s'il eût succombé à un sommeil plus fort que lui.

Le comte se retira après avoir salué de nouveau. A peine le bruit de ses pas avait-il cessé de se faire entendre dans l'escalier, que M. de Courtenay courut à la porte et l'examina. Ses pressentiments ne le trompaient point. Pendant le souper, la clé avait été retirée de la serrure et les deux petits verroux avaient disparu.

— Allons, murmura M. de Courtenay avec un geste de mépris sublime, si l'on ne croyait point en Dieu, de tels hommes feraient croire au démon ! . . .

XIV

L'ANGE SAUVEUR.

Jean de Courtenay, usant de sa force prodigieuse, traîna contre la porte un lourd bahut de chêne, de telle sorte qu'il aurait été impossible d'entrer dans la chambre sans renverser ce bahut, en admettant toutefois comme certaine la non existence de quelque autre issue mystérieuse. Le prince revint ensuite auprès de la cheminée, et, jetant un regard à ses pistolets inutiles, il tira son couteau de chasse qu'il plaça à portée de sa main.

—C'est une bonne arme... pensa-t-il, mais à quoi me servira-t-elle?... Il faut attendre et mourir, à moins que du ciel ne m'arrive un secours... à moins que Dieu ne m'envoie un ange!...

Le dernier mot qui venait de se formuler dans sa pensée fit tressaillir le prince.

—Ange!... répéta-t-il, cette jeune fille, un ange aussi, voulait me sauver!... elle l'essayera... mais, que pourra-t-elle? seule, au milieu de ces assassins, elle est aussi impuissante que moi...

Jean de Courtenay se laissa tomber dans le grand fauteuil, l'œil vigilant, l'oreille aux aguets, il attendit qu'un bruit ou un mouvement quelconque lui vissent annoncer que sa dernière minute approchait. Son regard rencontra de nouveau cet antique portrait de chevalier bardé de fer dont nous avons déjà parlé.

—Ah! murmura-t-il, gentilhomme du temps passé, guerrier au dur visage, héros des anciens jours, je t'évoque!... Descends de ce cadre où tu dors, et viens protéger l'hôte de ta maison contre ton infâme descendant.

A peine le prince avait-il ainsi pensé, qu'une sueur froide mouilla son front, ses cheveux se dressèrent sur sa tête. L'ordre des choses naturelles se bouleversait pour lui! Il entraînait, tout éveillé, dans le domaine des visions fantastiques!... Les mots, que son âme seule venait de prononcer, avaient été entendus!... Le chevalier, peint depuis des siècles, sortait de son cadre terni et s'avavançait de son côté... Ainsi donc, le tombeau lâchait sa proie!... le bois se faisait chair!... un miracle s'accomplissait!... Jean de Courtenay était brave, brave comme un Français, comme un gentilhomme, comme un prince. Mais il était superstitieux. A cette époque, qui ne l'était pas? En ce moment, il eût préféré voir dirigés contre lui les canons des pistolets du comte et de ses complices, plutôt que de se trouver ainsi face à face avec cette vision de l'autre monde! Le prince, malgré lui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, au bout d'une seconde, le vieux seigneur avait disparu, et, à sa place, dans une sorte d'embrasure béante et noire, apparaissait la figure pâle et sublime, et la taille frêle et souple de mademoiselle de Thiphaine, qui tenait une lanterne sourde dans sa main gauche. Jean de Courtenay, à l'instant même, comprit tout. Le portrait avait tourné sur des gonds invisibles, en démasquant un couloir inconnu. L'ange était venu à son aide!... Le prince allait parler. La jeune fille appuya sur ses lèvres un doigt, pour l'engager à garder le silence, et lui fit signe d'approcher. Il remit son couteau de chasse dans le fourreau et il obéit.

—Venez, lui dit Ange d'une voix basse et entrecoupée, venez, monseigneur, je vous sauve...

En même temps elle se reculait, afin de laisser une place à côté d'elle. Le prince s'élança et la rejoignit. Elle toucha un ressort, et le panneau reprit sa place. Jean de Courtenay et la jeune fille se trouvaient en ce moment dans une sorte de corridor très-étroit, pratiqué dans l'intérieur de l'épaisse muraille. Ange passa la première et dit :

—Fuyons... hâtons-nous...

Mais presque aussitôt elle ajouta :

—Écoutez...

Le prince prêta l'oreille. On entendait distinctement ébranler la porte de la chambre qu'il venait de quitter.

—Ils sont là, murmura la jeune fille, une minute de plus, il eut été trop tard...

Et elle se prit à courir, suivie par le prince. A peine avaient-ils fait une trentaine de pas, qu'un bruit sourd et prolongé, pareil au fracas d'un tonnerre lointain, arriva jusqu'à eux. Evidemment, la porte venait d'être forcée, et c'était la chute du lourd bahut qui produisait ce bruit. Le prince s'arrêta,

—Connaissent-ils ce passage? demanda-t-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

—Non, monseigneur... Marchons donc sans crainte, car vous êtes hors de danger... Pendant plus d'un quart d'heure, le prince et sa compagne parcoururent de longs couloirs, descendirent d'interminables escaliers, passèrent sous des voûtes sombres et humides. Enfin, la jeune fille arriva à une sorte de petite poterne qu'elle ouvrit, après avoir éteint sa lanterne sourde. Cette poterne donnait accès dans une tour en ruine, située à la lisière des bois, de l'autre côté de l'étang, à un quart de lieue du château.

—Monseigneur, dit alors mademoiselle de Thiphaine, tout péril est fini pour vous... votre château de Sussy est de ce côté, adieu, monseigneur...

—Quoi ? mademoiselle, s'écria le prince, vous voulez me quitter ainsi ?...

—Vous n'avez plus besoin de moi, monseigneur...

—Je ne puis consentir à vous laisser retourner dans cet antre de crime et d'infamie !

—Eh ! que voulez-vous que je devienne, monseigneur ? je n'ai pas d'asile !...

—Au nom du ciel, au nom de votre mère, mademoiselle, ne repoussez pas l'humble prière de celui qui vous doit tout...

—Parlez, monseigneur, que voulez-vous de moi ?...

—Consentez à m'accompagner, mademoiselle !... Placez-vous sous la loyale protection d'un gentilhomme qui n'a jamais trompé la confiance que l'on avait mise en lui...

—Je ne le peux pas... je ne le dois pas, monseigneur...

—Mademoiselle, poursuivit le prince, l'une de mes parentes est la supérieure d'un couvent d'Augustines, à Bourges ; dès demain matin, si vous le voulez, mademoiselle, j'aurai l'honneur de vous remettre moi-même entre les mains de cette douce et sainte femme, et elle sera bien heureuse de pouvoir vous offrir auprès d'elle un asile digne de vous.

—J'accepte alors, monseigneur, répondit simplement mademoiselle de Thiphaine, j'accepte et je vous remercie du fond du cœur.

—D'ici à mon château de Sussy, reprit Jean de Courtenay, il y a près de trois lieues... pourrez vous marcher jusque-là ?

—Oh ! monseigneur, je suis forte et courageuse... j'arriverai sans peine.

—Pensez-vous que nous courions le risque d'être poursuivis ?

—Je ne le crois pas, monseigneur... et de plus, en nous enfonçant dans les bois, il nous serait facile d'échapper à toute recherche... Tenez, d'ailleurs, regardez là bas...

Du point un peu élevé où se trouvaient placés le prince et la jeune fille, on distinguait nettement le château et ses alentours éclairés par la lune. C'est de ce côté que le geste d'Ange attirait l'attention du prince. Il regarda et il vit, non loin de la passerelle, le comte de Pessac et les deux bandits.

—Vous voyez, reprit la jeune fille, que nous avons une avance considérable, et que, d'ailleurs, on ne nous cherchera point par ici... Quand vous le voudrez, monseigneur, nous nous mettrons en route...

—A l'instant, mademoiselle.

Tous deux, en effet, se dirigèrent de façon à atteindre le chemin qui conduisait de La Châtre à Sussy. Mais mademoiselle de Thiphaine avait trop présumé de sa force, en supposant qu'elle arriverait sans peine au château de Sussy. Les émotions de la soirée précédente l'avaient épuisée. Peu à peu ses pas chancelants devinrent incertains et inégaux. Enfin la force l'abandonna tout à fait. Il restait encore environ une demi lieue à faire, et le jour commençait à poindre Jean de Courtenay la souleva dans ses bras, et il arriva au château chargé de ce fardeau charmant. Ange fut remise aux mains de femmes, qui la déshabillèrent et la mirent au lit sans retard. Une fièvre ardente, accompagnée de délire, se déclara presque aussitôt.

XV

UNE PLAINTe AU CRIMINEL,

Nous devons à nos lecteurs une explication, à peu près inutile, ce nous semble, et à laquelle leur intelligence suppléerait facilement, mais, enfin, nous la devons, et nous allons la donner en quelques lignes. La pièce dans laquelle le comte de Pessac avait introduit ses deux complices, lors de leur arrivée au château, était une sorte de petit cabinet, sombre et sans issue, dans lequel on ne pénétrait que rarement, et qui se trouvait au-dessous de la chambre d'Ange de Thiphaine. Par une particularité digne de remarque, mais qui se rencontre assez fréquemment dans les constructions anciennes, un conduit acoustique, qui ne devait son existence qu'au hasard, transmettait avec une

admirable fidélité, à l'étage supérieur, le son de toutes les paroles prononcées dans ce cabinet. La jeune fille entendit donc, sans en perdre un seul mot avec une indicible terreur, tous les détails de l'abominable complot tramé par son oncle et par les deux bandits, Jacomé et Combons. Elle résolut de sauver, au péril de sa propre vie, le prince de Courtenay. Mais comment !

— Dieu m'inspirera ! . . . pensa-t-elle.

Ange de Thiphaine, élevée depuis son enfance au château de Pessac, où elle menait l'existence la plus solitaire et la plus triste, avait exploré mille fois tous les recoins de cette antique demeure. Un jour, elle avait alors dix ou douze ans, tout au plus, le hasard ce grand meneur des destinées humaines, lui fit découvrir, dans les ruines de la partie abandonnée du mauoir, l'issue d'un passage ignoré de tout le monde. Avec une audace singulière, Ange s'aventura dans cette voie mystérieuse, et ne tarda point à se convaincre, non sans surprise, que d'étroits couloirs régnaient dans l'épaisseur de toutes les murailles, et que certaines pièces, entr'autres la chambre rouge, communiquaient avec ces couloirs par des panneaux mobiles ou par des trappes, dont le secret ne lui échappa point.

Cette fièvre ardente, qui s'était emparée du corps brisé de mademoiselle de Thiphaine, ce délire, qui troublait son imagination trop violemment bouleversée, durèrent trois jours. Durant ces trois jours, Jean de Courtenay souffrit, certes, plus que la jeune fille. D'heure en heure, de minute en minute augmentait ses anxiétés, ses angoisses. Il ne pénétrait point dans la chambre de la malade, mais il restait, jour et nuit, dans la pièce qui précédait cette chambre, afin de pouvoir interroger sans cesse les femmes et les médecins. Il ne se souvenait pas d'avoir éprouvé, depuis qu'il était au monde, des émotions aussi cruelles et aussi poignantes. Enfin, dans la nuit du troisième au quatrième jour, le délire céda, puis la fièvre. Ange était sauvée ! Quand le prince apprit cette nouvelle, il courut à la chapelle du château, et là, lui qui sans être un impie, était bien loin d'être pieux, il pria pendant quelques instants avec un ardeur qui dut être agréable à Dieu. La convalescence de la jeune fille commença. Au bout de deux jours, elle put s'habiller et recevoir Jean de Courtenay, qu'elle n'avait point revu depuis la nuit où il avait été si miraculeusement sauvé par elle. Dans cette entrevue, Ange lui demanda deux choses : D'abord de ne point tarder à la faire conduire, ainsi qu'il le lui avait promis, au couvent des Augustines. Ensuite, d'abandonner tout projet de vengeance, s'il en avait conçu, et de ne point rechercher judiciairement le comte de Pessac, au sujet de la tentative de vol et d'assassinat. Sur ces entrefaites, arriva à Sussy la nouvelle la plus invraisemblable. Le comte de Pessac venait de déposer entre les mains de MM. du parlement de Bourges, une plainte au criminel contre le prince Jean de Courtenay, accusé par lui d'enlèvement de mineure. Cette plainte monstrueuse, s'explique facilement. Le comte de Pessac, furieux de la fuite de celui qu'il voulait assassiner, craignit une dénonciation du prince et jugea prudent de la prévenir par une accusation calomnieuse.

Mais en cela, il dépassa le but qu'il croyait atteindre. M. de Courtenay avait juré à la jeune fille de ne point rechercher judiciairement son oncle. L'attaque insensée de ce dernier le relevait de son serment. Il conduisit Ange à Bourges, il la remit lui-même aux mains de la noble supérieure du couvent des Augustines. Puis il se présenta devant les juges et il mit sous leurs yeux tous les faits que nous venons de retracer. Le comte de Pessac et ses deux complices furent à l'instant même décrétés de prise de corps. On instruisit leur procès dans les formes, et ces misérables furent, tout d'une voix, condamnés à la peine de mort. Par l'influence de M. de Courtenay, il y eut commutation de peine en faveur de l'oncle de mademoiselle de Thiphaine. On lui fit grâce de la vie, et, muni d'une somme qui provenait de la libéralité du prince, il put passer en Amérique. Quant à Combons, le faux-monnayeur, et à Jacomé l'usurier, on les pendit l'un et l'autre haut et court, et ce faisant, on fit justice ! . . .

Trois mois après le prince Jean de Courtenay conduisait Melle Ange de Thiphaine à l'autel et en faisait sa femme. Il ne faisait qu'acquitter une dette de reconnaissance, mais il l'acquittait de tout son cœur et de toute son âme, car il aimait Ange éperdument et, depuis qu'il avait vu la jeune fille pour la première fois, ses idées au sujet du mariage avaient bien changé. Ange, de son côté, malgré la grande différence de l'âge, donnait sa vie avec bonheur à celui pour qui elle avait été véritablement un ange gardien

Bref, le mariage de Jean de Courtenay avec mademoiselle de Thiphaine fut célébré, en présence de l'élite de la noblesse du Berry, par monseigneur l'évêque de Bourges, dans la chapelle du palais épiscopal.

XVI

LES BOHÉMIENS

Le duc de B... ce grand seigneur qui, nous le savons, comptait pour lui et pour les siens sur l'héritage de Jean de Courtenay son parent, n'apprit point sans désappointement et sans colère le mariage de ce dernier. Il fit cependant contre mauvaise fortune bon cœur, et, comme il était homme de cour et que, pour rien au monde, il ne se serait écarté de la ligne des strictes convenances, il répondit à la lettre de faire part de Jean de Courtenay par une lettre dans laquelle il le complimentait chaudement au sujet de son mariage.

—Peut-être n'aura-t-il pas d'enfant... se disait-il à part lui, et alors, il n'y aurait que demi-mal....

Mais l'espoir du duc de B... ne devait point se réaliser. Après une année de la plus heureuse union, Ange de Thiphaine, princesse de Courtenay, mit au monde un fils. Ce fut pour son mari une grande joie, suivie, presqu'aussitôt, d'une immense douleur. Une fièvre de lait, qui se déclara après l'accouchement, emporta la jeune mère en quelques jours. Jean de Courtenay, inconsolable, jura de ne plus vivre que pour son enfant, qui reçut au baptême le nom de Pierre, nom historique dans la famille des Courtenay. Le prince tint parole. L'ordre d'exil, rendu contre lui, avait été rapporté, il était libre de revenir à Paris et de reparaitre à la cour. Il refusa de le faire, et préféra rester dans ses domaines du Berry, afin de pouvoir s'y consacrer tout entier à l'éducation de son fils. Trois ans s'écoulèrent. L'enfant crossait en grâce et en beauté. Il avait les traits charmants et la douce pâleur de sa mère. Le prince Jean l'idolâtrait, et présageait que le vieil arbre héraldique des Courtenay allait reflleurir plus brillant que jamais, dans ce nouveau rejeton.

Un jour, une compagnie de ces Bohémiens nomades, qui parcouraient les provinces et vivaient du produit d'étranges industries, vint établir son campement dans une clairière des bois de Sussy, à une très petite distance du château. Le soir de ce même jour, le jeune Pierre de Courtenay disparut. L'enfant avait été volé dans une des salles du château, où il dormait, et dont la fenêtre était restée ouverte. Le prince, désespéré, mit en campagne les agents les plus habiles, et promit des sommes énormes à qui lui donnerait des nouvelles de son fils bien-aimé. Tout fut inutile. La province entière se souleva contre les Bohémiens qu'elle accusait de ce vol abominable, ils furent arrêtés et conduits à Bourges. Là ils protestèrent de leur innocence, ils affirmèrent que les vrais coupables devaient être un homme, une femme et une petite fille, bannis par eux de la tribu, avec éclat et devant de nombreux témoins, trio devenu soudainement invisible et introuvable. En l'absence de toute présomption, même légère, on dut mettre en liberté la horde nomade. Brisé par des chocs successifs et trop violents, rongé par le chagrin et l'ennui, Jean de Courtenay se voyait lentement dépérir. Il songeait, assurait-on, à entrer en religion et à léguer tous ses biens à un couvent. Ce bruit parvint jusqu'à Paris. Sur ces entrefaites, arriva au château de Sussy le duc de B... en personne. Il avait appris, disait-il, quoique très tardivement, le dernier malheur arrivé à son cher parent.... il venait lui prodiguer les consolations de la plus tendre amitié, et il allait l'emmener à Paris où, du moins, les distractions ne lui manqueraient pas. Les projets de M. de B... étaient simples. Il voulait inoculer de nouveau dans l'âme de son parent les goûts et les instincts de sa nature autrefois dissolue. Il y parvint. Jean de Courtenay, bientôt, se reprit à aimer l'orgie pour elle-même et la débauche pour la débauche. Il oubliait, il se trouvait heureux. Le duc de B... souriait à son œuvre et s'applaudissait du succès si complet de sa machination infernale. Au milieu de cette joie d'héritier futur, la mort le frappa. Il mourut, laissant plein de vie, sinon de santé, celui dont il convoitait l'héritage.

—Ma foi, j'en suis fâché!... dit Jean de Courtenay, c'était un bon parent et un galant cavalier que ce pauvre duc!... donnons à sa mémoire une ou deux larmes.... et buvons!....

Ce fut là toute l'oraison funèbre de M. de B... et, franchement il ne méritait même pas celle-là. Les années s'écoulaient. Le prince de Courtenay était arrivé par les excès à l'épuisement le plus absolu. Dans son corps affaibli il ne survivait rien de cette vigueur reconquise sous les ombrages séculaires des belles forêts du Berry.

XVII

ZISKA

Il était deux heures de l'après-midi. Le prince avait passé la nuit précédente tout entière dans un souper, ou plutôt dans une orgie, il ne s'était couché qu'au point du jour, et, après s'être levé à midi, il sommeillait dans un large fauteuil au coin du feu de la chambre à coucher de son hôtel de la rue Payenne. Ce n'était plus Jean de Courtenay, le vigoureux et hardi veneur faisant retentir les forêts de ses hallalis victorieux. C'était un vieillard décrépit et morose, l'œil terne, la lèvre pendante, les joues flasques, le front sillonné de rides profondes qui ne disparaissaient qu'à grand-peine sous les cosmétiques et sous le fard. Germain, le premier valet de chambre du prince, entra, sur la pointe du pied, sans avoir été appelé. M. de Courtenay, nous l'avons dit, ne dormait pas, il sommeillait. Au bruit, si léger qu'il fut, des pas du valet de chambre sur le tapis moelleux, il releva la tête, et il demanda :

— Eh bien ! qu'est-ce, Germain ? Qu'y a-t-il ? . . .

— Monseigneur, répondit le valet de chambre, il y a là deux personnes qui sollicitent l'honneur d'être introduites devant monseigneur... L'une d'elle une jeune fille de dix-huit à vingt ans, affirme qu'elle possède un secret qui intéresse monseigneur au plus haut point, et qu'il importe que ce secret lui soit révélé sans retard . . .

— Un secret, dis-tu, Germain ?

— Oui, monseigneur, un secret de haute importance.

— Allons, Germain, dit-il, introduis cette jeune fille . . .

Le valet de chambre sortit et revint au bout d'un instant conduisant les deux visiteurs.

— Voilà monseigneur le prince de Courtenay, mademoiselle . . . dit-il à demi-voix.

Puis il se retira discrètement.

— Mademoiselle, dit le prince, que souhaitez-vous de moi, et que puis-je faire qui vous soit agréable ? . . .

— Pour moi, vous ne pouvez rien, monseigneur . . . et pour vous, moi je peux beaucoup . . .

Un sourire d'incrédulité railleuse vint aux lèvres de Jean de Courtenay.

— Je ne vous comprends pas parfaitement, mademoiselle, dit-il ensuite.

— Je vais m'expliquer, monseigneur, regardez cet enfant . . .

Le prince obéit machinalement et attacha sur le petit garçon un regard vague d'abord et incertain, puis, bientôt, ému et profond. Dans les traits si pâles et si doux qui s'offraient à sa vue, il retrouvait la vivante image de la chaste beauté d'Ange de Thiphaine. Jean de Courtenay se souleva à demi, et murmura d'une voix étouffée :

— Cet enfant ! . . . Quel est cet enfant ? . . .

— Votre fils que je vous ramène, répondit Ziska avec une sublime simplicité.

Le prince retomba en arrière, anéanti par l'émotion.

— La preuve ! . . . Avez-vous une preuve de ce que vous dites ? . . .

— Cet enfant vous fut ravi, il y a neuf ans, dans la province du Berry et de votre château de Sussy . . . continua la jeune fille.

— C'est vrai . . . Quels furent les ravisseurs ? . . .

— Mon père et ma mère, monseigneur . . . et ils se sont repentis à leur lit de mort . . .

— Mais, qui les avait poussés à ce crime abominable ! . . .

— Un de vos parents, qui voulait hériter de toute votre fortune, leur avait donné une somme considérable pour les engager à faire disparaître votre fils . . .

— Et, ce parent, quel était-il !

— Le duc de B . . .

— Est-ce possible ? . . .

— Non seulement possible, mais certain, et de cela aussi j'en ai la preuve, monseigneur.

— Voyons ces preuves . . .

— Voici d'abord le témoignage unanime et collectif de toute ma tribu. Voici un acte

authentique et irrécusable, rédigé à Venise par un membre du *Conseil des Dix*, deux *procurateurs* de Saint Marc, deux *avogadors*, des *garanties civiles et criminelles*, et le chancelier de la sérénissime république, envoyés au lit de mort de mes parents, comme témoins et tabellions, pour recevoir leur déposition . . . Cet acte fut fait en double et j'en mets sous vos yeux, monseigneur, une copie certifiée . . . Voici, enfin, deux lettres écrites à mon père par votre parent, le duc de B . . . lettres dans lesquelles il lui donne des ordres relatifs à l'enlèvement de votre enfant . . . Lisez, monseigneur . . . examinez, jugez, et ensuite, si vous le pouvez, doutez encore ! . . .

Ainsi parla Ziska. Le doute, en effet, n'était plus possible. Jean de Courtenay put appuyer contre son cœur et couvrir de ses baisers et de ses larmes de joie ce fils qu'il avait tant pleuré, ce fils que Dieu lui rendait, en se servant de la jeune bohémienne comme d'un instrument docile. Le prince voulut récompenser splendidement Ziska. La jeune fille n'accepta rien . . . Elle embrassa Pierre en fondant en larmes, car elle avait conçu pour lui toute la tendresse d'une sœur, puis elle retourna rejoindre sa tribu nomade dans quelques contrées lointaines. Jean de Courtenay sembla d'abord avoir pour son fils toute son affection d'autrefois, et, pendant quelque temps, la présence de ce cher enfant dans l'hôtel apporta un grand changement dans les habitudes désordonnées du maître du logis. Bientôt Pierre ne tint aucune place dans la vie et dans la pensée de son père qui ne le voyait presque jamais. Tout le monde s'en apercevait, et rien au monde ne semblait plus douloureux au jeune homme que la froideur que lui témoignait le prince. Durant les trois dernières années de la vie de ce dernier, le père et le fils, quoique habitant le même hôtel, ne se parlèrent pas dix fois par an. Le prince mourut. On s'attendait à trouver non pas une opulence princière, mais une belle fortune. Cette attente fut complètement déçue. Ainsi que nous l'avons appris déjà par une conversation du marquis de Louvois et du comte de La Châtre, les domaines avaient été vendus sous main et mystérieusement, l'hôtel était grevé d'hypothèques qui absorbaient sa valeur, et au-delà. Il ne restait à Pierre de Courtenay que quelques meubles, ses effets personnels, trois chevaux, des livres, et une certaine quantité de bijoux assez beaux. Le jeune prince, vendit tout cela, et, s'armant d'un courage stoïque, il résolut de vivre avec les débris de cette opulence disparue.

TROISIEME PARTIE

LES AMOURS D'UNE ROSE

I

MARCEL

Nos lecteurs se souviennent sans doute que nous avons laissé Nanette Lollier tout en larmes, dans le boudoir de son appartement de la rue Saint Honoré. Peu à peu, cependant, cette émotion douloureuse s'usa, et raison même de sa violence. Peu à peu le violent chagrin de Nanette dégénéra en une rêverie, qui ne manquait cependant point de douceur. Cette rêverie fut interrompue brusquement, et d'une façon à laquelle la jeune fille s'attendait si peu qu'elle jeta un cri. C'est qu'un beau jeune homme, entré furtivement dans le boudoir et qui s'était approché de Nanette assez doucement pour ne point éveiller son attention, venait de déposer un baiser sur la main blanche et effilée qui soutenait sa tête charmante. Nanette, irritée autant que surprise, se retourna vivement. Mais un tendre sourire fit place aussitôt à la stupeur impatient, et elle tendit la main au téméraire, qui n'était autre que son frère Marcel, celui qui lui ressemblait tellement, qu'habillés de la même façon on aurait pu les prendre l'un pour l'autre. Nous avons dit que ce jeune homme était entré chez M. Panckouke, l'éditeur de l'Encyclopédie.

— Mon bon Marcel, dit Nanette en souriant, sais-tu bien que tu m'as fait peur . . .

— Moi, chère petite sœur ! . . . et pourquoi ! . . .

— Les frères, d'habitude, ne baisent guère la main de leurs sœurs . . . ils gardent cette galanterie pour leurs fiancées . . .

— Je n'aurai jamais de fiancée qui ait d'aussi jolis doigts que ceux de ma petite sœur Nanette . . .

— Flatteur ! . . .

— Ah ! tu le sais bien ! . . .

— Moi ? par exemple ! . . .

— Ah ! ou, ah, Nanette, ne sois pas modeste comme la violette . . . une fleur charmante, j'en conviens, mais moins humble qu'on ne le pense, car, si elle prend soin de se cacher, elle trahit sa présence par son parfum . . .

— Et tu trouves que je lui ressemble ? dit la jeune fille en riant.

— Sans doute, répondit Marcel du même ton, à cela près, cependant, que tu ne te caches pas . . .

— Cela me serait difficile.

— Je le crois bien ! . . . Figure-toi, petite sœur, que si tu disparaissais tout à coup, il y aurait un véritable tumulte dans Paris. On ne s'occupe que de toi, on ne pense qu'à toi . . . jusque chez les encyclopédistes.

— Va-t-on m'imprimer toute vive, par hasard ? demanda Nanette avec un sourire.

— Ma foi, je ne dirais pas non ! Figure toi que, ce matin, j'ai assisté, à ton sujet, au débat le plus original . . . Comme je portais de la copie que M. Diderot avait demandée pour une correction . . . je rencontrai dans son salon une quantité de gens de lettrés et de grands seigneurs . . . le comte de Lauraguais . . . le duc de Nivernais, M. de Marmon-
tel, M. le baron d'Holbach . . . les connais-tu ?

— À peu près tous.

— Et enfin, poursuivit Marcel avec enthousiasme, et enfin, le beau, le charmant, l'ex-

cellent prince de Courtenay... un jeune homme que j'aime de toute mon âme, par exemple, et pour qui je donnerais mon sang !... le connais-tu aussi, celui là ?

Nanette appuya la main sur son cœur, pour en comprimer les battements impétueux.

— Oui... oui... je le connais aussi... continue...

— Quand j'arrivai, dit-il, on parlait de Nanette, de *Nanette la belle bouquetière*, de Nanette, *la Perle du Palais-Royal*... Les amis de M. Diderot me prenaient tout simplement pour le *singe* de notre imprimerie, et ne se gênèrent point pour continuer devant moi l'entretien commencé... C'est le comte de Lauraguais qui parlait, et, je dois l'avouer, il l'attaquait avec plus de méchanceté que d'esprit. "Ma foi, non, messieurs, disait-il, je ne crois point à la vertu de Nanette la bouquetière, elle est trop jolie pour être sage, chacun le dit, chacun le croit, et je fais comme tout le monde..."

— Quelle horreur ! s'écria Nanette, un gentilhomme calomnier une pauvre fille parce qu'elle n'a pas voulu l'écouter !... ah ! c'est bien mal ! ah ! c'est bien lâche !...

— Attends... attends ! reprit Marcel, tu vas voir... M. de Lauraguais, pendant quelques minutes, continua sur ce ton, j'étais sur les épines, je souffrais horriblement, je me sentais pâlir et rougir, j'allais trahir mon incognito, prendre ta défense et dire son fait à ce vilain comte... et d'une façon assez lesté, je t'en répons, mais, heureusement, je n'eus pas besoin d'en venir là...

II

UN DÉFENSEUR

— Que se passa-t-il donc ? balbutia Nanette, qui, haletante, respirait à peine, écoutait ce récit avec un intérêt et une anxiété faciles à comprendre.

— Ce qui se passa, ma sœur ? écoute : Le comte de Lauraguais avait à peine fini de débiter ses sottis et méchants propos, lorsque le prince de Courtenay se leva. Il était pâle, je t'assure, encore plus pâle qu'à l'ordinaire, et ses grands yeux noirs, qui sont presque aussi beaux que les tiens, lançaient des éclairs...

— Non, monsieur le comte, Nanette est sage autant que belle, je le prétends, je le soutiens, et je le soutiendrai envers et contre tous !...

— Il a dit cela ! il a dit cela ?... murmura Nanette en levant les yeux vers le ciel avec une sublime expression d'ivresse. Oh ! noble cœur ! noble cœur !...

— J'ai retenu son discours mot pour mot, répliqua Marcel, et je ne crois pas y changer seulement une virgule en te le répétant... Ce bon prince !... ah ! ma foi, je l'aurais embrassé bien volontiers, je te le jure !...

— Et le comte de Lauraguais, qu'a-t-il répondu ?

— Sa vilaine figure a pris une expression de sarcasme et d'ironie ; il a souri d'un sourire faux et méchant, et il a dit :

— Ainsi, cher prince, vous vous faites le chevalier de mademoiselle Nanette ?...

— Oui, monsieur, a répondu le prince.

— Une bouquetière !...

— Une bouquetière vaut plus qu'une duchesse, en certains cas.

— Ainsi, don Quichotte d'un nouveau genre, vous allez rompre des lances pour cette plébéienne ?...

— Je suis du moins prêt à mesurer mon épée avec celle de tous ceux qui l'attaqueraient !

— Vous vous fâchez, prince, donc vous avez tort !...

— Je ne me fâche pas, monsieur, je m'indigne !...

— C'est la même chose, mais, cher prince, j'y pense, prouvez donc votre défense.

— C'est bien facile. Ne disiez-vous pas, monsieur, le comte, tout à l'heure, que chacun, dans Paris, parlait des faits et gestes de Nanette ?...

— Je l'ai dit et je le répète.

— Eh bien ! précisez un peu plus. Ces faits doivent être connus : que dit-on ?

— M. de Lauraguais baissa la tête et, après un instant d'hésitation, répondit :

— On ne dit rien de précis... mais la rumeur publique... *vox populi*...

— Le prince de Courtenay interrompit le comte.

— Assez, monsieur, dit-il sévèrement, vous êtes vaincu, avec vos propres armes. Si Nanette avait été indiscrette, tout Paris, dès ce soir, le saurait exactement ; mais jusqu'à présent, vous pouvez m'en croire, il n'y a absolument rien...

— Puis le prince, se tournant vers les assistants, ajouta :

— « Ai-je raison, messieurs ? . . . Vous êtes des juges impartiaux autant qu'éclairés, je m'en rapporte à vous . . . »

— « Oui, prince, dix fois raison ! s'écrièrent le baron d'Holbach, le duc de Nivernais et M. de Marmontel. »

— « M. Diderot, lui, ne répondit qu'en prenant la main du prince et qu'en la serrant . . . Mais cela voulait tout dire, n'est ce pas, ma petite sœur ? . . . Quant à M. de Lauraguais, honteux et confus de sa défaite et de la rude leçon qu'il venait de recevoir, il n'ajouta pas un seul mot et il ne tarda pas à se retirer. Aussitôt après son départ, le prince reçut d'unanimes félicitations sur sa conduite généreuse et chevaleresque. »

— « Et, que répondit M. de Courtenay à tout cela ? demanda Nanette. »

— « Je n'en sais rien. »

— « Comment ? »

— « Non, en vérité. M. Diderot qui jusqu'alors n'avait pas fait attention à moi, s'aperçut de ma présence. Il me prit la copie et les épreuves que j'apportais, et me congédia . . . Mais j'en avais entendu bien assez, et je sortis, enchanté de ce qui venait de se passer et tout joyeux de pouvoir te le redire . . . T'ai-je fait plaisir, petite sœur ? . . . »

— « Oui, tu m'as rendue heureuse . . . bien heureuse ! . . . »

— « Ah ! bah ! et pourquoi ? . . . »

— « Pourquoi ? répondit-elle enfin, parce que, si quelques méchants m'attaquent, j'ai pour moi tous les nobles cœurs ! »

— « Tu as bien raison ! répliqua Marcel. Quant à moi, parmi les nobles cœurs, je n'en connais pas de plus noble que celui de ce jeune prince de Courtenay . . . Est-ce que tu n'es pas de mon avis, petite sœur ? demanda Marcel. »

— « Oh ! si . . . balbutia Nanette. »

— « Tu ne sais pas, dit-il, petite sœur, une idée m'était venue au sujet du prince de Courtenay . . . J'ai pensé qu'après ce qui s'était passé ce matin, après la manière dont le prince a pris ta défense, ce serait faire preuve d'une véritable ingratitude que de ne lui point témoigner ta reconnaissance . . . »

— « Et comment le pourrais je faire, mon Dieu ? s'écria Nanette. »

— « Rien n'est plus facile ; c'est ici l'intention qui sera tout. Envoie-lui, tout simplement, un bouquet de tes plus belles fleurs . . . Je te réponds qu'il en sera flatté . . . »

— « Je n'oserais jamais . . . murmura Nanette. »

— « Enfant ! dit Marcel avec un petit air de supériorité comique, et si je me chargeais de les lui remettre ? . . . »

— « Toi, mon frère ? . . . »

— « Moi même. J'ai une occasion excellente. »

— « Tu vas donc chez lui ? . . . »

— « Je n'y suis jamais allé, mais j'irai demain matin. Je lui porte un magnifique exemplaire de notre édition in-folio du *Idémagie*, avec gravures de Bernard Picard. Tu vois que rien ne me serait plus facile que de remettre les fleurs en même temps . . . sans compter que cela me fournirait l'occasion de dire au prince que je suis ton frère . . . ce qui me serait fort agréable . . . et je ne manquerais point de le remercier de ta part en un petit compliment très-bien tourné . . . »

— « Mais, demanda Nanette, préoccupée en ce moment d'une idée fixe, puisque tu vas chez lui demain, tu dois savoir où il demeure . . . »

— « Si je le sais ? . . . oui, sans doute. Rue Culture Sainte-Catherine, hôtel Carnavalet. Le vieux prince de Courtenay, le père de celui-ci, avait un superbe hôtel rue Payenne ; mais il paraît qu'avant de mourir il a complètement déshérité ou ruiné son fils . . . on ne sait ni comment ni pourquoi . . . Toujours est-il que cet excellent jeune prince est pauvre, et c'est bien dommage, car je lui souhaiterais, moi, une fortune de roi ! . . . Enfin, poursuivit Marcel, j'en reviens à mon idée . . . Décidément, l'approuves-tu . . . »

— « Quelle idée ? »

— « Celle du bouquet dont tu me chargeais pour le prince ? . . . »

— « Non, mon frère, je crois qu'il vaut mieux n'en rien faire . . . »

— « Je t'assure, pourtant . . . »

— « Je t'en prie, dit elle, n'insiste pas ; tu me ferais de la peine . . . »

— « Alors, n'en parlons plus, petite sœur . . . n, i, ni c'est fini . . . Prenons que je n'ai rien dit . . . »

III

UNE MATINÉE

Nanette avait hâte de rester seule. Elle trouva moyen d'éloigner son frère, et, aussitôt que le jeune homme se fut retiré, elle ferma au verrou la porte de son boudoir, afin d'être bien certaine que personne ne viendrait l'y surprendre. Elle ouvrit un petit meuble en bois de rose, eile y prit du papier, de l'encre, des plumes, et elle se mit à écrire avec une vivacité fébrile. Quand elle eut achevé, elle relut les lignes un peu irrégulières qui couvraient presque entièrement une grande feuille de papier.

Sans doute, elle n'en fut pas satisfaite, car elle déchira cette page et en recommença une autre. Trois fois de suite elle sacrifia de la même façon ses essais infructueux. Enfin, la quatrième lettre lui parut de tout point convenable. Elle ne la déchira pas, et, pliant le papier en quatre, elle l'introduisit dans une large enveloppe. Elle traça l'adresse sur cette enveloppe, puis sans cacheter, elle remit le tout dans le petit meuble de bois de rose qu'elle referma soigneusement.

Le lendemain matin, vers dix heures, le prince Pierre de Courtenay était seul dans le très-humble appartement qu'il occupait, rue Culture-Sainte-Catherine, hôtel de Carnavalet. Son domestique, vieux valet de chambre qui était au service de la maison de Courtenay depuis plus de quarante ans, et qui restait attaché au jeune prince bien plus par dévouement que pour toucher les gages modiques que Pierre pouvait lui donner, introduit auprès de son maître le comte de la Châtre. Après avoir échangé les premiers compliments, les deux gentilshommes s'assirent, et M. de la Châtre, non sans un embarras visible, entama l'entretien en ces termes :

— Je vais, mon cher prince, aborder avec vous un sujet d'une délicatesse infinie. . . . je vais marcher sur un terrain brûlant. . . . J'hésite. . . . j'hésite beaucoup avant de vous apprendre le véritable motif qui m'a conduit chez vous ce matin. . . . je voudrais être bien certain que vous ne regarderez point comme indiscrètes les paroles qui vont s'échapper de mon cœur pour s'adresser au vôtre. . . .

— Mais, répondit Pierre de Courtenay, un peu étonné de ce début mystérieux, s'il ne faut que cette assurance pour vous rassurer entièrement, je vous la donne bien volontiers, mon cher comte. . . .

— Alors, j'entre en matière nettement et sans préambule. . . .

— C'est toujours, selon moi, la meilleure manière de procéder. . . .

— Vous vous rappelez notre rencontre d'hier matin dans le jardin du Palais-Royal? . . .

— Elle m'a été trop agréable pour en avoir si vite perdu le souvenir. . . .

— Vous soutez-vous aussi, cher prince, des quelques paroles échangées entre nous? . . .

— Sans doute, le marquis de Louvois et vous, vous m'engagiez à me présenter à la cour, et vous blâmiez fortement ma résolution de n'y point paraître. . . . Est-ce ce sujet-là que nous devons encore traiter aujourd'hui? . . .

— Précisément.

— Alors, cher comte, dit M. de Courtenay en riant, il est bon de vous prévenir d'avance que ma décision est irrévocable. . . . Renoncez donc à l'ébranler, je vous le conseille. . . .

M. de la Châtre secoua la tête.

— C'est ici que ce que j'ai à vous proposer devient épineux. . . . fit-il.

— Epineux?

— Oui, et beaucoup.

— En quoi?

— Aillons, du courage! Je me risque. . . . Eh bien! cher prince, j'ai cru deviner sur quoi se basait cette irrévocable décision dont vous parlez. . . .

Pierre de Courtenay rougit légèrement. Le comte de la Châtre poursuivit :

— N'est-il pas vrai que, si vous refusez de paraître à la cour où votre nom et votre rang vous appellent, c'est parce que votre fortune actuelle ne vous permettrait point de le faire d'une façon digne de vous? . . .

— C'est vrai, répondit Pierre après un instant de silence, c'est vrai, je suis pauvre, et les pauvres doivent se faire oublier. . . . J'espère que la pitié est un sentiment que je n'inspirerai jamais!

—Moi, continua M. de la Châtre, je suis riche, trop riche même, car, au dire de tous les gens de bon sens, je fais de mes revenus un usage déplorable... Or, j'ai une très-humble requête à vous adresser...

—Laquelle, cher comte?...

—Permettez moi de mettre à votre disposition, oh ! à titre de prêt bien entendu, telle somme qui vous sera nécessaire pour faire une brillante figure et mener un état de prince... En repoussant cette prière, vous me désobligeriez infiniment?...

Pierre de Courtenay prit la main du comte de la Châtre et la serra fortement à plusieurs reprises.

—Merci, murmura-t-il avec émotion, merci, cher comte... vous êtes un ami... un véritable ami...

—Et, vous acceptez?... s'écria joyeusement le gentilhomme.

—Non, je refuse.

—Vous refusez?...

—Formellement.

—Et, pourquoi ?

—Parce que mes principes m'interdisent d'emprunter une somme que, peut-être, je ne pourrais rendre jamais.

—Jamais !... Mais vous n'y pensez pas !...

—J'y pense, au contraire, et c'est ce qui me décide à refuser.

—Songez donc que le roi vous connaît déjà, par tout le bien qui lui a été dit à votre sujet... songez qu'il a parlé de vous avec intérêt... Qu'à peine auriez-vous paru à la cour que les grâces, les faveurs, les dignités, les emplois fondraient sur vous, que votre fortune serait faite et qu'un mariage digne de votre position vous permettrait de rendre au nom de Courtenay son antique splendeur...

—Ce mirage est séduisant, je n'en disconviens point, répliqua Pierre, mais, à l'avenir tel que vous venez de le peindre, je préfère, mon ami, les tristes et froides réalités du présent...

—C'est de la folie, cher prince !...

—Peut-être... pensez que je suis fou, si vous voulez, mais dites-vous bien que cette folie n'exclut point de mon cœur la reconnaissance, et que je n'oublierai jamais l'offre généreuse que votre affection pour moi vous a dictée... entre nous, comte, désormais, c'est à la vie et à la mort !...

—Mais, en attendant, vous refusez !...

—Il le faut, et j'attends une nouvelle preuve de votre amitié, c'est de ne plus revenir sur ce chapitre, car il m'en coûte beaucoup de vous résister, si fermement résolu que je sois à le faire jusqu'au bout...

—Soit, cher prince... mais j'espérais mieux...

En ce moment, et comme s'il arrivait pour fournir une transition facile à un autre entretien, le vieux valet de chambre entra.

—Monseigneur, dit-il, il y a dans l'antichambre un jeune homme qui se présente de la part de M. Panckoucke...

—Faites entrer... répondit le prince.

Le valet de chambre revint, conduisant Marcel, qui, rouge comme une pivoine, portait sous son bras, soigneusement enveloppé, le magnifique exemplaire du *Télémaque* dont nous avons entendu parler la veille à Nanette.

—Mon ami, lui dit le prince, vous venez de la part de M. Panckoucke ?

—Oui, monseigneur... balbutia Marcel, M. Panckoucke, mon patron, prie monseigneur de vouloir bien agréer l'hommage de ce livre...

Et, tout en parlant, le jeune homme démaillottait de ses quadruples langes de papier le splendide volume qu'il présenta à Pierre de Courtenay, éblouissant sous son maroquin rouge armorié et sous ses tranches dorées.

—Mais, s'écria Pierre, c'est là un présent royal !...

—A peine digne de vous, monseigneur... articula Marcel fort peu distinctement.

—Voyez donc, mon cher comte, reprit Pierre en s'adressant à M. de la Châtre, voyez quelle admirable édition ! quel caractère ! quelles gravures !...

—En effet, cela est fort beau... répliqua froidement La Châtre, qui n'était ni un érudit, ni un bibliophile, loin de là !...

Le prince de Courtenay admira avec enthousiasme pendant quelques minutes encore. Puis il dit à Marcel :

—Je me réserve d'aller, aujourd'hui même, témoigner à M. Panckoucke combien son beau présent m'est agréable.... Quant à vous, mon ami, prenez ceci, je vous prie....

Et il voulut mettre un double louis d'or dans la main de Marcel. Mais ce dernier, plus rouge que jamais, se recula vivement.

—N'acceptez vous donc pas cette bagatelle? demanda Pierre fort étonné.

—Oh! monseigneur.... s'écria Marcel, si j'osais....

—Osez, mon ami.

—Il est une chose qui me serait mille fois plus agréable que tout l'or du monde....

—Une chose qui dépend de moi?....

—Oui, monseigneur, de vous seul....

—Et c'est....

—C'est d'avoir l'insigne honneur de vous baiser la main.

—Me baiser la main!.... répéta le prince stupéfait, mais pourquoi?

—Ah! monseigneur, je vous aime tant!

—Vous m'aimez? Mais, mon ami, vous ne me connaissez pas!....

—Oh! si, monseigneur, je vous connais bien!.... et, ainsi que je le disais hier à ma sœur, je donnerais ma vie pour vous!....

IV

UNE PARENTE INCONNUE.

Pierre de Courtenay, en entendant ces paroles prononcées avec l'exaltation la plus chaleureuse, se demanda très sérieusement s'il avait affaire à un fou. Pour la première fois, il regarda son interlocuteur bien en face, afin de chercher à saisir sur sa figure quelques symptômes de démence.

—Vous avez parlé de votre sœur, ce me semble, mon ami?.... demanda-t-il.

—Oui, monseigneur.

—Est ce que je la connais?

—Oh! oui, monseigneur, vous la connaissez.... et, quoiqu'elle m'ait défendu de vous le dire, elle vous est joliment reconnaissante aussi, allez, monseigneur!....

—Reconnaissante? répéta Pierre, et de quoi?....

—De ce que vous avez fait pour elle hier....

—Hier!!....

—Monseigneur, je vois que vous ne me comprenez pas.... mais un mot vous expliquera tout.... J'étais hier chez M. Diderot, en même temps que vous, monseigneur, et je suis le frère de Nanette Lollier, que vous avez si généreusement défendue....

—Mon ami, répondit le prince de Courtenay très-ému, je n'ai fait que ce que méritait votre charmante sœur....

—C'est vrai, monseigneur, car Nanette est un ange, et digne de tous les respects.... Mais combien d'autres, à votre place, n'auraient pas daigné prendre le parti d'une pauvre fille.... d'une bouquetière!.... ainsi que le disait ce comte de Lauraguais, avant que vous l'ayez réduit au silence!.... Ah! c'est bien beau et bien grand, ce que vous avez fait là, monseigneur!.... et c'est depuis ce moment-là que je vous aime!.... Je sais bien que vous n'avez que faire de mon dévouement, je sais bien que vous êtes un grand seigneur, et que je ne suis, moi, qu'un pauvre diable d'apprenti.... Mais s'il fallait mourir pour vous, je serais là, monseigneur!....

—Votre affection, votre dévouement, noble enfant, je les accepte et j'en suis fier!.... Ce n'est pas ma main que je vous donne à baiser, ce sont mes bras que je vous ouvre, et je veux vous presser sur mon cœur....

Marcel poussa un cri de joie. Il s'élança au cou du prince et il l'embrassa avec effusion et avec larmes. Pierre se tourna vers le comte de La Châtre.

—Voilà ce qu'ils sont, fit il en lui montrant Marcel, voilà ce qu'ils sont ces fils du peuple, que des gentilhommes comme Lauraguais dédaignent et méprisent!....

En suite il reprit, en s'adressant au jeune homme :

—Ainsi, mon ami, vous avez raconté à votre sœur la scène dont vous avez été témoin hier chez Diderot?....

—Oui, monseigneur.

—Lui avez-vous tout dit?

—Tout absolument.

- Et qu'a-t-elle répondu ?
 — Elle a pleuré, monseigneur . . .
 — De chagrin de se voir ainsi attaquée, sans doute ? . . .
 — Non, monseigneur, de joie de se voir ainsi défendue . . .
 — Vous m'avez nommé à elle ?
 — Pouvais-je faire autrement, monseigneur ? . . .
 — Mais, elle ne me connaît pas, sans doute ?
 — Pardon, monseigneur elle vous connaît.
 — Vous en êtes sûr ?
 — Elle me l'a dit.
 — Ah ! murmura le prince en devenant rêveur.

Pour la troisième fois, depuis que nous avons introduit nos lecteurs dans le logis de la rue Culture-Sainte Catherine, le vieux valet de chambre entra dans la pièce où se trouvaient nos personnages. Sur un plat d'étain, très brillant et qui jouait l'argent à s'y méprendre, il portait une large enveloppe, fort épaisse, qu'il présenta respectueusement au prince, en disant :

— Une lettre très pressée, qu'on vient d'apporter à l'instant même pour monseigneur . . .
 Pierre de Courtenay prit l'enveloppe.

— Vous permettez ! demanda-t-il en s'adressant au comte de La Châtre.

— Comment donc ! s'écria ce dernier, mais, je vous en prie ! . . .

Pierre, fort intrigué, déchira l'enveloppe. Un papier plié en quatre s'en échappa, en même temps qu'un grand nombre de *billets au porteur* signés par messieurs les fermiers-généraux et qui étaient les billets de banque de l'époque. Le prince déploya le papier et il en parcourut vivement le contenu. A mesure qu'il lisait un étonnement de plus en plus profond se peignait sur son visage. Quand il eut achevé, il compta les billets de caisse.

— Etrange ! murmura-t-il, incompréhensible ! . . .

— Qu'est-ce donc ? demanda le comte de La Châtre, un héritage, cher prince ?

— Ecoutez, répondit Pierre.

Et reprenant la lettre, qu'il avait posée sur une table à côté de lui, il lut tout haut les lignes suivantes :

“ Mon cher cousin,

“ Je suis vieille, sans enfants, et, quoique vous ne me connaissiez pas, votre proche parente. Je m'afflige, plus que je ne saurais vous le dire, de vous voir si loin de la place que vous devriez occuper et à laquelle vous donnent tant de droits votre naissance, votre figure et votre mérite . . . Faut-il que vous viviez à Paris, dans l'obscurité, lorsque tant de gens, de moindre qualité, font les délices de Versailles et de la cour . . . Je ne puis souffrir, sans m'irriter, une injustice aussi révoltante et j'y veux absolument remédier. Vous êtes pauvre, mon cher cousin, et moi je suis riche. Vous êtes jeune et je suis vieille. Mon âge n'interdit tous les plaisirs qu'on recherche au vôtre . . . Permettez-moi donc, en considération des rapports de sang qui nous unissent, de vous offrir une partie de ce qui est le superflu pour moi, et de ce qui est pour vous de nécessité absolue. Ce n'est d'ailleurs, à proprement parler, qu'un avancement d'hoirie, car ma résolution bien arrêtée est de vous laisser toute ma fortune par un testament en bonne forme. Au premier jour de chaque mois, il vous sera remis, de ma part, une somme de quatre mille livres, qui suffiront peut être aux frais indispensables d'un établissement convenable. J'ai, quant à présent, mon cher cousin, des raisons majeures de ne point me faire connaître de vous . . . Ces raisons peuvent subsister longtemps, comme aussi, d'un jour à l'autre, elles peuvent cesser d'exister. Je vous prie donc de vouloir bien ne faire, ni faire faire aucune démarche pour pénétrer le mystère dont je juge indispensable de m'entourer. Ceci est mon désir et ma volonté. Sur ce, mon cher cousin, je vous adjure de ne point douter de mes sentiments à votre égard, et je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et bonne garde. ”

Il n'y avait ni signature, ni lettres initiales. Rien.

— Eh bien ! demanda Pierre de Courtenay au comte de La Châtre, vous avez entendu. Qu'en pensez-vous ? . . .

— Par ma foi ! répliqua le comte, je dis que vous avez là une bien admirable et bien précieuse parente inconnue, et que, quand bien même elle ne tiendrait aux Courtenay que de fort loin et quelque peu de la main gauche, je vous conseillerais de la reconnaître comme votre, sans hésiter ! Recevez mes compliments, mon cher prince, il était écrit là-haut que la fortune vous sourierait aujourd'hui !

—Mais cette fortune, répondit Pierre, je n'ai pas dit que je l'acceptais....

—Comment !... comment !... s'écria le comte, que voulez-vous dire....

—Songez que j'ignore qu'elle est, au vrai, la source de cet argent....

—Mais, pas le moins du monde !... Vous le savez à merveille, au contraire !.....
Cette source, digne d'éloge, est une vieille et respectable parente. Son épître en fait foi !

—Puis je croire à une parenté dont je n'ai jamais entendu parler ?...

—Eh ! qu'importe ?... La parenté n'est pas douteuse, puisque l'honorable dame vous appelle : *mon cousin*, et vous institue son héritier universel....

—Vous avez beau dire, cher comte... tout ceci n'est pas clair, et je ne sais si je dois..

—Ah ! Vous m'impatentez à la fin !... interrompit brusquement La Châtre, vous perdez la tête, cher prince avec vos scrupules !... je pense me connaître en délicatesse, et je déclare, sur mon honneur, que la vôtre n'a pas le sens commun.... si vous refusez de me croire, je ne vous reverrai de ma vie....

—Quel feu ! répliqua Pierre en souriant, allons, peut-être avez-vous raison, mais, dans une conjoncture aussi grave, deux avis valent mieux qu'un.... je verrai, je consulterai...

—Voyez donc et consultez.... seulement je déclare d'avance plats belîtres et sots personnages, ceux qui ne seront pas de mon avis !....

Ainsi qu'il l'avait dit à M. de La Châtre, Pierre de Courtenay consulta en effet. Il s'adressa à deux très graves et très illustrissimes personnages, juges compétents en ces matières, le comte de Brosses et le président de Montesquieu. Desormais son existence changea du tout au tout, il était riche. On le vit paraître dans l'équipage le plus brillant il se présenta à la cour et le roi l'accueillit avec une faveur marquée. Une seule chose étonnait outre mesure ses amis : Pierre de Courtenay, jeune, beau et recherché comme il l'était, ne ne montrait empressé auprès d'aucune femme, on ne lui connaissait pas d'amie, et toutes les tentatives faites pour le sonder à cet égard restaient infructueuses. Ajoutons que chaque matin, à l'heure accoutumée, Pierre de Courtenay venait au jardin du Palais-Royal, s'approchait de Nanette, sans prononcer une parole, lui prenait un bouquet qu'il payait six livres, une simple fleur le plus souvent, et que, pendant tout le reste de la journée, il portait ce bouquet à sa main, ou cette fleur à sa boutonnière.

V

UN AVIS ANONYME

Un matin, au moment où Nanette s'apprêtait à sortir comme de coutume, on frappa à sa porte.

—Qui est là ? demanda t-elle.

—Moi, petite sœur, répondit la voix de Marcel.

—Tu peux entrer, mon bon frère.

—Je t'apporte quelque chose... dit le jeune homme après avoir embrassé sa sœur et en cachant sa main derrière son dos.

—Quelque chose ?... quoi donc ?

—Devine.

—Oh ! dis-moi plutôt tout de suite.

—Eh bien ! je ne te ferai pas languir.... c'est une lettre.... et qui m'a tout l'air d'un billet doux.... cela sent le musc et l'ambre....

Et parlant ainsi, il présentait à Nanette une petite enveloppe carrée, satinée et parfumée. L'écriture de la souscription semblait déguisée à dessein. Au lieu d'armoiries, le cachet portait ce mot : DÉFIANCE !....

—Qui t'a remis cela ! demanda Nanette.

—Un valet sans livrée, une sorte de grison que j'ai rencontré dans l'escalier, au moment où j'allais descendre.... regarde donc un peu ce que ce *poulet* chante....

Nanette brisa le cachet et elle lut tout haut :

“ Mademoiselle,

“ Un ami inconnu, qui désire garder l'incognito, croit devoir vous prévenir d'un complot tramé contre vous. Ce soir, à l'heure où vous quittez habituellement le Palais-Royal, vous devez être enlevée par les gens du comte de Lauraguais qui a parié avec ses amis qu'il vous donnerait ce soir à souper dans sa maison de campagne de Fontenay-aux-Roses. N'allez donc point au Palais-Royal aujourd'hui, ou, si vous y allez, soyez sur vos

gardes et bien accompagnée. Ne dédaignez pas cet avis, mademoiselle, il est dicté par un intérêt bien sincère.

“ Prudence et défiance. ”

—Quelle infamie . . . s'écria Marcel,

—Et quel ennui ! . . . ajouta Nanette.

—Que vas tu faire, petite sœur ?

—Je ne sortirai pas aujourd'hui.

—Ainsi, tu veux rester ici prisonnière à cause de cet odieux comte de Lauraguais ! . . .

—Il le faut bien . . .

—Ah ! si j'étais seulement un peu gentilhomme ! . . .

—Qu'arriverait-il ?

—Il arriverait que je provoquerais le comte, et que je me battrais avec lui, jusqu'à ce que je l'aie tué ! . . .

—Merci, cher frère . . . répondit Nanette en souriant. Puis elle ajouta :

—Qui peut m'avoir écrit ce billet ?

—Sans doute quelqu'un des amis du comte . . . un gentilhomme un peu meilleur que lui.

.. C'est probable, en effet.

—Dis donc, petite sœur, je pense à une chose.

—Voyons.

—Si j'allais prévenir mon bon ami, le prince de Courtenay, c'est lui qui saurait bien te protéger ! . . . qu'en dis-tu !

Nanette avait extrêmement rougi.

—Garde t'en bien ! s'écria-t elle.

—Et pourquoi ?

—Le prince provoquerait peut-être M. de Lauraguais.

—Justement.

—Et il risquerait de recevoir quelque méchant coup d'épée . . .

—Au fait, je n'y pensais pas, il vaut mieux ne rien dire . . .

—Oui, cent fois mieux . . . mais, malheureusement, le projet avorté aujourd'hui peut recevoir son exécution un autre jour . . . je ne vais plus avoir un instant de tranquillité . . .

Marcel se frappa le front.

—J'ai une autre idée ! s'écria-t il.

—Aussi bonne que la première ? demanda Nanette en souriant.

—Meilleure.

—Et cette idée ?

—Tu la sauras demain.

—Mieux vaudrait aujourd'hui, ce me semble . . .

—Non, non, demain, pas avant . . .

—Comme tu voudras, mais point de folies ! . . .

—Sois tranquille. Promets-moi seulement que tu ne mettras pas les pieds au Palais-Royal de toute la journée.

—Oh ! je t'en réponds.

—Alors, tu resteras ici ?

—Je ferai mieux.

—Quoi donc ?

—Je vais envoyer chercher un fiacre, et j'irai, avec notre mère, voir mon frère Eustache et ma bonne petite sœur Rosette et mes petits neveux . . . nous y resterons jusqu'au soir, et Eustache, qui est un soldat, nous ramènera ici en voiture.

—Bravo ! . . . bravo ! . . . je vais chercher le fiacre moi-même . . .

—Est-ce qu'on ne t'attend pas chez M. Panckoucke ?

—Bah ! on m'attendra ! une fois n'est pas coutume ! j'aurai l'esprit en repos quand je t'aurai vu partir . . .

—Va donc, puisque tu veux !

Marcel s'élança dehors. Au bout d'un quart d'heure il revint.

—Le char numéroté, comme dit M. Boileau Despréaux, surnommé le législateur du Parnasse, est en bas, s'écria-t il.

Nanette et Marie-Jeanne Lollier étaient prêtes.

Chose bizarre ! . . . Deux heures après ce moment, Nanette la bouquetière, que nous avons vue se diriger en compagnie de sa mère vers la rue des Ménestriers, faisant son entrée, un peu tardive, dans le jardin du Palais-Royal. Chose plus bizarre encore ! . . . La jeune fille, comme si elle eût pris à tâche de prouver qu'elle dédaignait l'avis du billet anonyme arrivé le matin, n'était point accompagnée des deux grands valets de pied, qui d'habitude ne la quittaient jamais. Dans la journée, le comte de Lauraguais traversa le Palais Royal, mais sans s'approcher de Nanette. Il remarqua le détail dont nous venons de prendre note, et, se frottant les mains, il murmura :

— Décidément, le diable est pour moi ! . . .

Nanette se mit en devoir de regagner la rue Saint-Honoré, avec une lenteur qui, véritablement, aurait pu paraître calculée. Au coin de la rue qui contourne le Palais-Royal, elle tomba tout au beau milieu d'un fort notable embarras. Deux crocheteurs ivres se battaient dans le ruisseau, à côté d'un grand carrosse. Un cercle de curieux les entourait. Bref, il n'y avait, pour passer, que la place d'une seule personne, entre la muraille et la voiture. Nanette s'engagea dans cette sorte de couloir. À peine avait-elle accompli la moitié de ce trajet périlleux que la portière s'ouvrit. Deux grands et forts gaillards qui se trouvaient derrière la jeune fille la saisirent, la soulevèrent et, sans lui faire le moindre mal, la placèrent dans l'intérieur de la voiture, où l'attendait un personnage dont on ne pouvait distinguer les traits dans la demi-obscurité. La portière fut refermée et l'attelage partit au galop. Nanette pousse quelques petits cris, et fit mine de se jeter bel et bien par la portière. Mais, somme toute, hormis ces manifestations anodines, son désespoir se maintint en des bornes fort raisonnables. Peu à peu ses cris s'éteignirent et l'on n'entendit plus que quelques sanglots modérés et qui n'étaient point exempts d'une certaine coquetterie . . . Alors, le personnage qui occupait avec Nanette le fond du carrosse et qui n'avait point eu trop de peine à contenir la jeune fille, jugea que le moment était venu de la rassurer complètement.

— Que craignez-vous, charmante Nanette ? dit-il d'un ton doux et pathétique, aucun danger ne vous menace ! . . . n'êtes-vous donc pas en sûreté auprès de votre esclave ? . . .

— Mon esclave ? vous ? répliqua la jeune fille.

— Sans doute, et le plus dévoué de tous ! . . .

— Vous vous dites mon esclave, et je suis votre prisonnière ! . . .

— Les seules chaînes que je prétende vous faire porter sont celles d'un amour tendre et soumis . . .

— Si votre amour est soumis, pourquoi m'enlevez-vous malgré moi ?

— Parce que c'est ma seule ressource pour vous pouvoir peindre une flamme dont jusqu'ici vous avez repoussé l'aveu . . .

— J'ai repoussé l'aveu de votre flamme ! . . . moi ? . . .

— Vous-même, cruelle ! . . . trop charmante, trop séduisante et trop inhumaine tigresse ! . . .

— Qui donc êtes-vous, monsieur, s'il vous plaît ? . . .

— Je suis la victime de vos dédains, belle Nanette ? . . . le martyr de vos beaux yeux ! Je suis le comte de Lauraguais ! . . .

VI

LA PETITE MAISON DE FONTENAY-AUX ROSES

t

— Ah ! vous êtes le comte de Lauraguais ? répliqua Nanette avec un sang froid fort extraordinaire dans sa position, eh bien ! monsieur le comte, votre conduite est abominable ! . . .

— Hélas ! je le sais bien ! oh ! mon inhumaine ! mais j'ai une excuse ! . . .

— Laquelle ?

— L'amour.

— L'amour ? . . . allons donc ! . . .

— Il n'en est pas de plus vif, de plus impétueux, de plus exalté ! . . .

— Je n'en crois pas un mot.

— Par quoi voulez-vous que je vous jure ? . . .

— Ne jurez point ! L'amour, monsieur le comte, ne procède point de cette façon . . .

— Et comment donc, farouche sœur des roses ? . . .

— Par de petits soins . . . par des attentions délicates . . . par la constance . . . par la soumission . . . par la douceur . . . par la docilité . . . C'est en agissant ainsi que l'on plaît, et point autrement . . .

— Aurais-je donc une chance de vous plaire, sœur cadette des trois Grâces et cousine germaine de Vénus, en faisant tout ce que vous venez de me dire ? . . .

— Peut-être bien, monsieur le comte . . .

— Eh bien ! je profiterai de la leçon . . . et, à l'avenir . . .

— Commencez tout de suite, interrompit Nanette.

— Je ne demande pas mieux !

— Montrez-vous soumis et docile, faites arrêter votre carrosse, et laissez moi libre . . .

— Tigresse de l'Hircanie ! . . . vous me brisez le cœur ? . . .

— Vous refusez ?

— Demandez-moi tout, tout au monde ! excepté cela ! . . .

— Mais, enfin, où me conduisez-vous ?

— A ma maison de campagne de Fontenay-aux-Roses . . . un petit palais dont vous serez la reine . . .

— Et qu'y prétendez-vous faire de moi ? . . .

— Vous toucher par l'expression du plus parfait amour ! vous décider à me rendre heureux en m'épousant.

— Je doute que vous y réussissiez . . .

— Ah ! laissez-moi du moins l'espoir . . . pour vous obtenir aucun sacrifice ne me coûtera ! . . .

— Qu'entendez-vous par *sacrifice*, monsieur le comte ?

— J'entends que je suis riche . . . immensément riche, et que je vous prie de considérer ma fortune comme étant la vôtre . . .

— Qui dit trop ne dit rien, monsieur le comte. Si c'est une offre que vous prétendez me faire, précisez, je vous prie . . .

— Ah ! la petite gaillarde ! . . . pensa le comte, comme elle joue serré ! . . . Quand je pense que c'est pour une vertu de ce calibre que ce sot de Courtenay aurait pu se couper la gorge avec moi ! . . . Puis, tout haut, il reprit :

— Je vous offre, divine Nanette, en échange de votre cœur, d'abord cent cinquante mille livres comptant . . .

— Peuh ! fit Nanette, vingt fois j'ai refusé mieux . . .

— Attendez donc ! . . . attendez donc ! . . . s'écria le comte, je vous offre ensuite trois milles livres par mois pour vos dépenses courantes, un petit hôtel à Paris, une maison de campagne dans la banlieue, des diamants, un carrosse, quatre chevaux, un gros cocher, un suisse, un cuisinier, un valet de chambre, deux valets de pied, un petit laquais et trois filles de chambre . . . le tout payé par moi, et entretenu à mes frais . . .

— Ah ! c'est un peu mieux, dit Nanette.

— Voyons, sommes-nous d'accord ? . . .

— Il faut voir . . . Quoi ? Je demande à réfléchir.

— Répondez-moi : *oui*, tout de suite . . .

— Non pas ! la chose est importante et mérite bien qu'on y pense . . .

— Et, quand aurez-vous réfléchi, belle Nanette ? . . .

— Ce soir, après souper . . . car j'imagine que vous me donnez à souper ? . . .

— Certes !

— Mais pas en tête à tête, surtout ! . . .

— J'avais prévu ce scrupule . . .

— Et, qu'avez-vous fait ?

— J'ai invité quelques amis . . .

— Ah ! ah ! . . . Alors nous serons en nombreuse compagnie ?

— Quinze ou vingt gentilshommes, à peu près . . .

— Fort bien !

— Daignerez-vous, ravissante Hébé, faire les honneurs du souper ?

— Songez que j'ai bien peu d'habitude . . .

— Vous n'en aurez que plus de grâce . . .

— Décidément, comte, on ne peut rien vous refuser . . .

— Adorable ! . . . adorable ! . . . s'écria M. de Lauraguais, en saisissant et en portant à ses lèvres une main qu'on ne lui retira pas trop vite.

Le carrosse s'arrêta. Le comte descendit le premier et donna la main à Nanette, qui sauta lestement sur la première marche du perron. Le souper était pour dix heures, aucun des invités n'avait encore paru. M. de Lauraguais profita de cette solitude pour faire visiter à la jeune fille toutes les merveilles de sa petite maison. Elle admira suffisamment, mais sans enthousiasme, comme si elle avait passé sa vie entière au milieu des splendeurs et des raffinements du luxe le plus extravagant.

—Délicieuse Nanette, dit le comte, j'ai pensé qu'il vous conviendrait peut-être de relever ce soir vos charmes par des ajustements un peu moins simples que votre costume de tous les jours... et j'ai fait préparer cette robe... Comment la trouvez-vous?

—Fort belle... répondit Nanette.

—Aussitôt que ces pierreries, dit-il, auront touché votre cou charmant, elles seront à vous. Vous ne refuserez point de vous en parer, n'est-ce pas?...

—Non, sans doute, monsieur le comte.

—L'heure se passe... nos conviés vont arriver d'un instant à l'autre... je vais vous envoyer vos femmes...

—Mes femmes ? à quoi bon ?...

—Mais, à vous habiller, ce me semble...

—Monsieur le comte, je m'habille toute seule...

—Vraiment ?...

—C'est une habitude... une manie... tout ce que vous voudrez... mais j'y tiens.

—Dieu me garde de vous contrarier... Je vous laisse seule... si vous aviez besoin de quelque chose, vous agitez cette petite clochette et on accourra aussitôt... Surtout ne perdez pas un instant !...

—Oh ! je serai prête avant l'heure...

M. de Lauraguais pirouetta sur ses talons rouges, et il sortit, en se donnant les airs évaporés d'un jeune homme. A peine avait-il refermé la porte, que Nanette se laissait tomber sur un fauteuil, et donnait enfin carrière à un accès de rire homérique qu'elle comprimait depuis longtemps.

Dépendant les invités du comte arrivaient. M. de Lauraguais les recevait dans un petit salon, attendant à la salle à manger. Parmi ces convives, il y avait plusieurs de nos connaissances, le marquis de Louvois, le comte de La Châtre, Diderot, M. de Marmontel, le duc de Nivernais, etc... Bientôt tous les invités se trouvèrent au rendez-vous excepté un seul. Mais, alors, M. de Lauraguais commença à donner des signes manifestes d'inquiétude.

—Qui donc attendez-vous encore, cher comte ? lui demanda quelqu'un.

—J'attends le prince de Courtenay, répondit-il, et, d'honneur ! je ne voudrais pas, pour cinquante mille livres, que ce soir il ne manquât de parole !...

VII

UN PIGEON POUR UNE TOURTERELLE

L'incertitude anxieuse de M. de Lauraguais ne fut pas de bien longue durée. A peine achevait-il de prononcer les paroles qui terminent le précédent chapitre, qu'on entendit le bruit d'un carrosse, sillonnant rapidement le sable fin de l'avenue et s'arrêtant devant le perron. Une seconde après un valet de chambre annonçait :

—Monseigneur le prince de Courtenay.

—A la bonne heure !... murmura le comte. Mon triomphe en son absence ne m'eût point semblé complet !

—Cher prince, s'écria-t-il, enfin vous voilà ! si vous saviez comme nous vous désirions tous !...

—Ceci est en vérité trop gracieux !...

—Jamais trop avec vous, cher prince... jamais assez... et puis vous le dirais-je... je craignais que vous ne vinsiez pas ce soir, car je me rappelais certaine discussion au sujet d'une chose sans importance d'ailleurs... de Nanette la petite bouquetière... de la *Perte du Palais Royal*.

—En effet, dit-il, mais comme dans cette discussion, l'avantage ne m'avait pas paru rester de votre côté, franchement, je n'y pensais plus...

—Il est certain que, ce jour-là vous m'avez battu, cher prince, mais, depuis je pense que votre opinion s'est modifiée quelque peu.

—Et qui vous fait supposer cela, monsieur le comte ?

—Quoi ! aujourd'hui comme alors, vous vous feriez le défenseur de Nanette Lollier ?

—Plus que jamais !

—Cependant, si quelqu'un venait vous dire qu'elle est au moment de devenir la reine d'une fête pareille à celle-ci.

—Je répondrais que ce quelqu'un-là en a menti....

—Messieurs, dit le comte de Lauraguais, le souper nous attend, à table, je vous prie. Il me reste à vous présenter quelqu'un, la reine de la fête, celle qui veut bien ce soir, vous faire à tous, les honneurs de ma petite maison....

—Qui donc est cette reine ? demanda une voix.

—Mademoiselle Nanette Lollier, répondit le comte avec un sourire.

—Ceci, monsieur le comte, est un nouveau mensonge !... Mademoiselle Lollier n'est point ici !... elle n'y peut pas être !... et je la défendrai jusqu'au bout, l'épée à la main, s'il le faut, contre vos calomnies....

—A votre aise, cher prince, répondit Lauraguais en riant et en se dirigeant vers la porte de la chambre aux costumes, à votre aise.... Dégaînez !....

Et le comte, ouvrant la porte, ajouta :

—Venez, divine Nanette, venez, et montrez vous à nos yeux éblouis....

Il n'avait point achevé ces mots, qu'il recula, stupéfait, abasourdi, furieux, confondu, grotesque. Par cette porte ouverte, un jeune homme venait de sortir et saluait les convives avec une bonne grâce parfaite. C'était, sous un costume du temps de Louis VIII le plus joli page du monde. Un sourire d'une incroyable ironie, plissait ses lèvres roses et charmantes.

—Si j'ai bien entendu, cher comte, dit-il en s'adressant à M. de Lauraguais, vous attaquez tout à l'heure Nanette la bouquetière.... la Perle du Palais Royal.... Eh bien ! à votre aise !.... dégaînez !.... C'est là ce que vous disiez, je crois ?.... Vous le voyez, je suis en garde, et nul ne me contestera le droit de défendre ma sœur....

—Sa sœur !.... répétèrent tous les convives.

—Marcel ! s'écria Pierre de Courtenay en s'élançant auprès de lui et en lui saisissant la main, qu'il serra chaudement.

—Oui, monseigneur, répondit le jeune homme, Marcel qui vous remercie une fois de plus....

Puis, se tournant vers Lauraguais, que la stupeur et le désappointement rendaient muet et immobile, Marcel ajouta :

—Mais quelle triste figure vous nous faites-là, mon cher comte !... Pour Dieu ! déridez vous un peu !.... Vos filets étaient bien tendus ! Si vous avez pris le pigeon au lieu de la tourterelle, ce n'est pas un bien grand mal, les meilleurs oiseleurs s'y trompent quelquefois !....

Un immense éclat de rire s'éleva tout autour de la table pour accueillir cette saillie, Marcel reprit :

—Messieurs, il serait mal à moi de tromper l'espoir du cher comte.... Il m'a fait promettre de vous faire les honneurs de son souper.... Il y compte.... Je tiendrai parole

Et, en effet, le jeune garçon s'assit sans façon à la place d'honneur.

—Allons, cher comte, dit-il ensuite, essayez vous bien vite.... là bas, en face de moi. Vous voyez que nous n'attendons plus que vous.... Prouvez-nous que vous buvez sec et nous porterons, tant qu'il vous plaira, la santé de ma sœur.... ça ne pourra pas manquer, ce me semble, de vous faire un certain plaisir....

Ce fut le coup de grâce. Le comte passa du jaune au vert et du vert au violet foncé. Il sentit qu'une attaque d'apoplexie était imminente, s'il ne donnait sur-le-champ à sa colère un puissant dérivatif. En conséquence, il s'approcha de M. de Courtenay et lui dit :

—Il me semble, prince, qu'un peu avant de nous mettre à table, vous avez prononcé, en parlant de moi, quelques mots bien vifs....

—Monsieur le comte, répondit Pierre avec hauteur, j'ai simplement dit que vous mentiez.... et vous voyez bien que j'avais raison....

—Prince, retirez vous vos paroles ?....

—Au contraire, je les maintiens.

—Alors, je vous en demande raison.

— Comme vous voudrez et quand vous voudrez. Je suis absolument à vos ordres.

Le comte et le prince descendirent au jardin, accompagnés de quatre témoins et suivis de domestiques portant des flambeaux pour éclairer les deux adversaires. Ils mirent habit bas sur la pelouse qui faisait face à l'habitation, et le combat s'engagea. Pierre de Courtenay et le comte de Lauraguais étaient, comme tireurs, à peu près d'égale force. Seulement, le prince avait sur son adversaire l'immense avantage de conserver tout son sang-froid, tandis que la colère trop longtemps contenue de M. de Lauraguais l'aveuglait et faisait trembler ses muscles et ses nerfs. Après quelques passes, l'épée de M. de Courtenay traversa de part en part l'avant-bras du comte, qui laissa tomber son arme et perdit connaissance.

— Ce pauvre comte ! fit Marcel, qui de l'une des fenêtres de la salle à manger avait assisté au duel en compagnie d'autres convives, et qui faisait les vœux les plus ardents pour le prince de Courtenay, ce pauvre comte ! . . .

— Ah ! bah ! il ne faut pas trop le plaindre . . . ça lui tiendra lieu d'une saignée ! . . .

VIII

CONVERSATION

Il était près de trois heures du matin quand la voiture du prince de Courtenay s'arrêta, rue Saint-Honoré, devant la maison qu'habitait la famille Lollier. Marcel en descendit. Il serra une dernière fois la main du prince, et il s'engagea dans l'allée. Aucun des Lollier n'était couché. L'absence inexplicable de Marcel, garçon rangé et fort régulier dans ses habitudes, plongeait tout le monde dans le désespoir. Quand on le vit paraître, un cri de joie et de soulagement s'échappa de toutes les poitrines. Les premiers moments une fois passés, l'étrangeté de ses vêtements attira les regards et fixa l'attention. Comment pouvait-il se faire, en effet, que le jeune apprenti imprimeur se fut ainsi métamorphosé en page de cour du roi Louis XIII ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Ces questions furent formulées par une demi-douzaine de bouches à la fois.

— Cela veut dire petite sœur, fit-il en s'adressant à Nanette, que désormais tu peux aller au Palais-Royal tant qu'il te plaira, et que tu n'as plus rien à redouter du vilain comte de Lauraguais . . .

— Raconte vite . . . nous écoutons . . .

Marcel commença, en effet, et mena à bien le récit de son aventure, récit coupé vingt fois par des exclamations qu'on devine. La burlesque déconvenue du comte de Lauraguais apprêtait à rire à tout le monde. Mais Nanette était devenue bien pâle en apprenant que le prince de Courtenay s'était battu pour elle ! . . .

Quelques semaines après les scènes auxquelles nous venons de faire assister nos lecteurs, le comte de La Châtre causait avec Nanette dans le jardin du Palais-Royal. Il était en train de lui débiter mille galantries sans conséquence, que la jolie bouquetière écoutait en riant. Le marquis de Louvois s'approcha d'eux, et, après avoir échangé un salut avec les deux interlocuteurs, il s'adressa à M. de La Châtre.

— Comte, dit-il sais-tu la nouvelle ?

— Cela dépend. Voyons, qu'est-ce ?

— Eh bien ! notre ami commun, ce pauvre Courtenay est fou ! . . .

— Je l'ai vu hier au soir, il avait tout son bon sens.

— L'accès ne s'est déclaré que ce matin !

— Et, à quel propos ?

— A propos de mariage.

Nanette devint plus rouge que les œillets de sa corbeille.

— Quelle est cette raillerie ? demanda la Châtre.

— Il n'y a pas de raillerie et rien au monde n'est plus sérieux. On propose à Pierre un des plus beaux partis de France, un grand nom et huit cent mille livres de rentes, et il refuse . . .

— La personne à marier est peut-être vieille et laide ? . . .

— Tu vas en juger. C'est mademoiselle de Craon.

— Charmante ! dix-huit ans ! et des yeux . . . presque aussi beaux que ceux de Nanette ! . . .

— Eh bien ! qu'en dis-tu ?

—Je dis qu'il faut que tu sois mal renseigné, jamais je ne croirai que Pierre dédaigne ainsi son bonheur ! . . .

—Mal renseigné, s'écria le marquis de Louvois, personne ne peut l'être mieux que moi ! . . . J'ai été chargé de faire les premières ouvertures. Et Pierre a refusé complètement, irrévocablement.

—Alors, il est fou ! Mais, enfin, quelle raison donne-t-il ?

—Aucune.

—Alors, il cache quelque chose . . . Un amour, sans doute. Il n'y a que le petit Cupidon qui puisse détraquer ainsi un cerveau si solide habituellement.

—Mais qui pourrait-il aimer ? dit M. de Louvois après quelques secondes de réflexion.

Dam ! Si Courtenay est amoureux, je parierais qu'il ne peut l'être que d'une femme aussi charmante que sage . . .

—C'est possible, mais si celle qu'il adore n'est ni libre, ni princesse, ni millionnaire, et si elle aime véritablement notre ami, je sais bien ce qu'elle devrait faire et ce que, moi, je ferais à sa place . . .

—Quoi donc ?

—Je dirais à mon amoureux : "Soyez libre ! oubliez-moi ! épousez mademoiselle de Craon ! Moi, je vous aimerai toujours, et je ne vous reverrai jamais ! . . ." Qu'en dit la charmante Nanette ? . . .

—Moi, monsieur le comte, répondit la bouquetière avec la plus parfaite insouciance, je dis ce que je suis de votre avis.

La conversation en resta là. Les deux gentilhommes s'éloignèrent.

IX

LE CHOIX D'UNE FLEUR

Le lendemain du jour où Pierre de Courtenay avait déclaré au marquis de Louvois qu'il ne voulait pas se marier, le prince, vers midi, déjeunait solitairement dans sa chambre, à coucher, en robe de chambre et en pantoufles. Le vieux valet dont nous avons parlé, entra d'un pas silencieux. Il posa sur la petite table un admirable coffret de Boule, et, en même temps, il présenta à son maître sur un plât d'argent une lettre et une petite clé dorée, celle du coffret sans aucun doute. Le prince prit la lettre, et, avant de l'ouvrir, il l'examina avec attention. La suscription était bien de l'écriture de cette vieille parente à laquelle il devait son opulence inattendue.

Pendant quelques secondes, il hésita à rompre le cachet. Mais enfin, triomphant de cette sorte d'émotion superstitieuse, il déchira l'enveloppe, déploya la feuille de papier et lut ce qui suit :

" Mon cher cousin,

" J'apprends à l'instant même une nouvelle dont je ne puis malheureusement révoquer en doute la parfaite exactitude, et qui me fait plus de peine que je ne saurais vous le dire . . . Est-il bien vrai, est-il bien possible que vous vous refusiez à épouser mademoiselle de Craon ? Songez, mon cousin, que ce parti, presqu'inespéré, réunit tout ce que vous et ceux qui s'intéressent à votre bonheur pouvaient souhaiter pour un mariage. Mademoiselle de Craon, en effet, est jeune et charmante, immensément riche, son nom est presque aussi beau que le vôtre, et se relie, par des racines profondes, à tous les grands noms, à toutes les grandes familles de la monarchie.

" Oh ! je sais ce que vous m'allez répondre, mon pauvre enfant ! *Vous aimez ailleurs !* . . . Quand on s'appelle le prince Pierre de Courtenay, quand on a, comme vous, du sang royal dans les veines, on ne s'appartient point à soi-même, on n'est point le maître absolu de sa vie et de sa destinée . . . Si celle que vous aimez est digne de votre amour, elle serait fière de sacrifier vaillamment son cœur et de vous offrir sa tendresse en holocauste . . . Cela, mon enfant, je vous le dis au nom de cette femme, et je suis bien sûre qu'elle ne me démentira pas . . . En épousant mademoiselle de Craon, il est indispensable que vous apportiez dans votre ménage autre chose qu'une pension toute éventuelle et qui, d'un jour à l'autre, pourrait cesser d'être payée . . . Un petit coffret vous est remis

en même temps que cette lettre. . . . vous y trouverez le capital de la rente qui vous était payée par mes soins, au premier de chaque mois. . . . Acceptez aussi, pour votre femme, quelques antiques bijoux de famille que je joins à cet argent, et que je la prie de porter quelquefois, pour l'amour de votre vieille parente inconnue. Encore une fois, je mourrai heureuse, si je vous vois épouser mademoiselle de Craon. Si vous consentez, comme je l'espère, et comme je le souhaite si ardemment, portez, pendant trois jours de suite, un œillet à la boutonnière de votre habit. . . . Si, au contraire, vous refusez, portez une rose. . . ."

— Ah ! dit le prince quand il eut achevé, je sentais bien que ma destinée était là. . . .

Il replia la lettre, il la renferma sous son enveloppe déchirée, ensuite il prit la clé d'or, et il ouvrit le coffret. Il contenait, en bons au porteur, sur la caisse des fermiers-généraux, une somme ronde d'un million, et des diamants magnifiques qui devaient avoir une valeur de deux ou trois cent mille livres.

Le prince cacha sa tête dans ses deux mains, et il s'absorba dans une méditation profonde qui dura plus d'une heure. Quand il releva la tête, son visage était calme, et un sourire d'une douceur infinie, quoiqu'un peu mélancolique, errait sur les coins de sa bouche. Il replaça les diamants au fond du coffret, les billets de caisse sur les diamants, et la lettre sur les billets. Il fit tourner à deux reprises la clef dorée dans la mignonne serrure, puis il s'habilla et sortit sans demander son carrosse. Pierre de Courtenay se dirigeait du côté du Palais-Royal.

La veille au soir, nous le savons, Nanette Lollier avait quitté le jardin plus tôt que de coutume. Ce matin-là, dès avant midi, elle en reprenait possession avec ses fleurs. Nanette était pâle. Un cercle d'azur autour de ses paupières trahissait une nuit sans sommeil ou quelque secrète souffrance. Elle semblait distraite et préoccupée. Elle, toujours si vive, si accorte, si prête à la réplique, si prompte à la riposte, ne répondait qu'à peine et avec effort aux madrigaux et aux galanteries que lui débitaient une demi-douzaine de ses adorateurs les plus assidus. Le prince de Courtenay venait du côté de la jeune fille. Nanette, les yeux baissés, ne le voyait pas, mais elle le sentait s'approcher. Lorsqu'elle comprit qu'il était arrêté devant elle, elle souleva lentement ses paupières, et le parcourut tout entier d'un seul regard. Il n'y avait à sa boutonnière ni rose ni œillet. Le prince était pâle comme la bouquetière, et semblait aussi troublé qu'elle. D'une main tremblante, la jeune fille lui présenta un bouquet. Dans ce bouquet, comme à la boutonnière du prince, il n'y avait ni œillet ni rose. Pierre de Courtenay le prit, le regarda en souriant, puis le replaçant dans la corbeille, il dit, mais d'une voix si basse que Nanette ne put l'entendre qu'avec son cœur.

— Mon enfant, voulez-vous me faire présent d'une rose ?

La jeune fille poussa un faible cri et tomba sans connaissance.

X

DEMAIN ! . . .

Lorsque Nanette revint à elle même, elle se trouva étendue sur une chaise longue, e environnée de sa famille, dans le petit boudoir tendu de toile peinte à grandes fleurs.

Sa mère et ses sœurs lui contèrent tumultueusement et toutes à la fois qu'elle s'était évanouie dans le jardin du Palais Royal, qu'un grand seigneur, le prince de Courtenay, l'avait relevée dans ses bras, et, sans demander une voiture, sans vouloir être aidé par personne, l'avait ainsi transportée jusque chez elle. Nanette délicieusement émue, s'informa de ce qu'était devenu le prince. On lui répondit qu'il avait attendu l'avis du médecin qu'on avait envoyé chercher en toute hâte et que, complètement rassuré par ses paroles, il s'était éloigné sans annoncer s'il reviendrait bientôt.

—Il reviendra, se dit la jeune fille en appuyant la main sur son cœur, il reviendra
Je le sens là

Au fond, Nanette était heureuse, bien heureuse ! Que lui manquait-il ? Rien, puisque le prince ne voulait pas se marier, puisqu'à coup sûr il aimait Nanette La voix de son frère Marcel, parlant tout bas à son oreille, lui fit l'effet de ces voix qu'on entend dans un rêve.

—Petite sœur, lui dit Marcel, je viens de voir notre ami le prince de Courtenay.

—Et, pourquoi n'est-il pas entré ?

—Il a dit qu'il y avait trop de monde chez toi, et qu'il ne voulait point se mêler à cette foule

—Oh ! pensa la jeune fille, vous avez bien fait, mon prince, car vous êtes seul dans mon cœur

Le lendemain, dans la matinée, au moment où Nanette achevait sa toilette, sa femme de chambre vint l'avertir que le prince de Courtenay sollicitait l'honneur d'être reçu par elle.

—Faites entrer monseigneur de Courtenay dans le boudoir, répondit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme, et dites lui que, dans quelques instants, j'aurai l'honneur de me rendre à ses ordres. La femme de chambre sortit. Nanette comprenait que le moment décisif était proche, que l'heure la plus solennelle de sa vie allait sonner. Elle se mit à genoux, et elle adressa à Dieu une courte mais ardente prière.

—Protégez-moi, mon Dieu, dit-elle, venez en aide à ma faiblesse, car, si vous ne me soutenez pas, je sens bien que la force me manquera ! Elle se dirigea vers le boudoir, mais sa main tremblait tellement qu'elle fut obligée de s'y reprendre à deux fois pour en ouvrir la porte. Pierre de Courtenay attendait, debout. Il vint au-devant de Nanette, il lui dit, d'une voix émue, et cependant d'une voix ferme et assurée :

—J'ai tout compris, mademoiselle, j'ai lu dans votre cœur, comme vous avez lu dans le mien Une vague de sang monta du cœur au front de Nanette, elle cacha, entre ses deux mains blanches, son visage rougissant. Le prince poursuivit, avec cette simplicité d'accent et de parole qui donnait une si grande valeur à ses moindres discours :

Je vous aime, mademoiselle, depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois... Depuis ce jour, je vous ai donné, invinciblement et pour toujours, ma vie, mon âme, toutes mes pensées. Un jour, et Dieu sait avec quel bonheur !... j'ai compris que vous m'aimiez... Ces bienfaits mystérieux que je ne rougis point d'avoir reçus, j'ai deviné quelle main me les envoyait. Cette lettre adorable d'hier, ce chef-d'œuvre de la tendresse qui se dévoue et qui s'immole, et qui s'offre, vivant holocauste, au bonheur de celui qu'on aime, j'ai deviné quel était le cœur qui l'avait dictée... Vous vouliez vous sacrifier pour moi. Ce sacrifice, je n'ai pas eu la force de l'accepter. Oui je serai heureux... je serai heureux par vous, mais d'une autre façon... nous le serons ensemble... Cette fortune qui me vient de vous, je l'accepte, mais à la condition que vous la partagerez avec moi... Mademoiselle... ma bien aimée... voulez-vous être ma femme ?...

Et comme Nanette ne pouvait pas répondre, dix fois il recommença cette question. Enfin la jeune fille balbutia :

— Demain... attendez jusqu'à demain.

— Oh ! non... non, pas demain... mais aujourd'hui... à l'instant même... au nom du ciel, au nom de notre amour, ne me refusez pas... vous voyez que j'attends... vous voyez que je me meurs d'impatience et d'angoisse... Si vous refusez de me répondre... Nanette, oh ! Nanette... c'est que je me suis trompé... c'est que vous ne m'aimez pas...

— Demain, répéta la jeune fille, et jusque là, mon ami, ne doutez point de moi, car ce serait bien mal... et croyez que jamais... jamais... personne n'a aimé plus que je vous aime...

Le prince insista vainement. Nanette se montra inflexible, et, aux ardentes prières du prince, elle ne répondit que par ce même mot :

— Demain...

Pierre de Courtenay, vaincu, se retira désespéré.

— Pourquoi remettre au lendemain, se disait-il, cette réponse qu'il eût été si facile d'accorder sur le champ ?... pourquoi différer le bonheur quand la vie est si courte... pourquoi lui imposer toute une longue journée d'attente et d'angoisse ? Ah ! Nanette était bien cruelle !... Et la conclusion obstinée de ces douloureux raisonnements était celle-ci :

— Ce que Nanette éprouve pour moi, c'est de la pitié... mais point de l'amour !... Elle ne m'aime pas !... elle ne m'aime pas...

XI

LA DERNIÈRE LETTRE

Le lendemain matin, après une de ces nuits sans sommeil qui, en quelques heures vieillissent un homme de dix ans, Pierre de Courtenay, reçut, des mains de son valet de chambre, une lettre dont l'écriture bien connue le fit pâlir. La main qui en avait tracé la suscription était la même qui, deux fois déjà, lui avait écrit sous le prétexte trompeur d'un lien de parenté imaginaire. — La main de Nanette Lollier. Il déchira l'enveloppe, comme jadis Pandore dut soulever le couvercle de cette funeste cassette d'où s'échappèrent tous les fléaux qui règnent en maîtres sur le monde, — il lut et il demeura comme foudroyé. Voici ce que contenait cette lettre :

“ Oh ! non, ne doutez pas de moi, mon bien-aimé, oh ! non, ne me maudissez pas à cause de cette cruelle preuve d'amour que je vais vous donner en brisant mon cœur et, hélas ! aussi le vôtre... Pierre, je ne peux pas, entendez-vous bien, JE NE PEUX PAS être votre femme. Il y a entre nous une barrière. Ce n'est pas mon humble

naissance . . . ni l'état que je quitte, ni les vains préjugés du monde . . . Cette barrière est plus sérieuse, elle est terrible, elle est infranchissable . . . et, malheureuse folle que je suis, dans mon aveuglement fatal, je l'avais oubliée ! . . . Lorsque j'ai entendu prononcer votre nom pour la première fois, lorsque j'ai su que vous étiez le prince Pierre de Courtenay, j'aurais dû fuir . . . j'aurais dû m'exiler à l'autre bout du monde, j'aurais dû mourir, a'il l'avait fallu, pour ne plus vous revoir . . . Mais je vous aimais déjà . . . et le courage m'a manqué, et voici que nous sommes deux à souffrir . . . Quand vous recevrez cette lettre, Nanette la bouquetière, Nanette que vous avez aimée, aura quitté le monde pour n'y rentrer jamais . . . elle aura été offrir à Dieu, dans un cloître, ce cœur qui est tout à vous . . . triste hommage, que Dieu seul est assez grand, assez bon, pour accepter. Je laisse à mes parents la part de ma fortune que j'ai gagnée en vendant des fleurs. Quant au million que vous avez reçu au nom de votre parente, conservez-le, *il est à vous*, écoutez-moi et comprenez-moi, Pierre, *il est à vous*, bien à vous, ce n'est pas un présent, c'est une RESTITUTION. Si vous m'aimez encore, ne cherchez point à découvrir le sens fatal de ces paroles . . . il y a là un secret, Pierre, mais je pourrai lever le front devant mon Dieu, sans rougir, car je suis innocente . . . Pourrez-vous lire cette lettre ? les traces de mes larmes effacent chaque ligne . . . je souffre . . . il me semble que je vais devenir folle ou mourir . . . mon cœur se brise, ma tête s'égaré . . . et cependant j'ai bien besoin de force encore, car je ne suis pas au bout et l'épreuve commence à peine.

“ Adieu . . . adieu, mon fiancé d'une heure, adieu ! . . . — pensez parfois à la pauvre fille qui, du fond du cloître, priera sans cesse pour vous . . .

“ Adieu encore ! . . . — nous nous reverrons un jour, bientôt peut-être . . . mais plus en ce monde . . .

“ NANETTE.”

Pierre de Courtenay, quand il eût bien compris toute l'étendue de son malheur, — quand il fut revenu au sentiment de sa situation, — s'élança hors de chez lui, comme un fou, — tête nue, — sans épée. Il courait à la rue Saint-Honoré. A quelques pas de la maison des Lollier, il rencontra Marcel.

— Où est Nanette ? — lui cria-t-il.

— Monseigneur, répondit le jeune homme, stupéfait du désordre et des yeux hagards de son interlocuteur, Nanette est sortie il y a deux heures . . .

Elle a fait demander un fiacre, et elle nous a dit qu'elle allait à l'Archevêché . . . je pense qu'elle rentrera bientôt . . .

— Bientôt ! répéta le prince avec un éclat de rire insensé, elle ne rentrera pas ! . . . elle ne rentrera jamais ! . . . et vous l'avez laissée partir ! . . . ah ! vous ne l'aimez pas ! vous ne l'aimez pas ! . . .

Et Pierre de Courtenay, abandonnant Marcel sans ajouter une parole, reprit sa course furieuse en se dirigeant vers l'Archevêché. Les valets du prélat connaissaient le prince et répondirent à ses questions. Une heure avant ce moment, l'archevêque de Paris avait demandé son carrosse et il était sorti, accompagné de son grand vicaire et d'une jeune fille. Seulement on ne savait pas où monseigneur était allé, non plus que quand il rentrerait. Pierre de Courtenay s'évanouit. On le transporta chez lui, il ne reprit connaissance que pour entrer dans les accès d'un délire furieux. Pendant quinze jours, il fut entre la vie et la mort, au bout de ce temps il fut sauvé, mais ce ne fut qu'un mois plus tard qu'il apprit que Nanette Lollier venait d'être admise, comme novice, parmi les Carmélites de la rue du Bouloy. C'était là que l'archevêque de Paris la conduisait, toutes démarches pour se rapprocher d'elle étaient inutiles, le prince n'en essaya aucune. Jamais on ne l'entendit à l'avenir prononcer le nom de Nanette, mais jamais il n'oublia

la pauvre enfant qu'il avait tant aimée. Il ne se maria point, il vécut seul et triste, il mourut jeune et inconsolé. Nanette l'avait précédé d'un an là-haut, où se rejoignent les cœurs séparés sur la terre. La famille de Courtenay est éteinte.

Il ne nous reste que quelques mots à dire, mais ces quelques mots aideront à soulever le voile mystérieux qui s'étend sur certaines parties de notre récit. L'intendant du vieux prince Jean de Courtenay, prenait quelquefois le nom de guerre de *Grain-d'Orge*.

C'était lui qui avait fait enlever Nanette Lollier pour son maître. Le prince, saisi de remords en présence de l'innocence de Nanette, lui fit la seule réparation en son pouvoir, un mariage secret unit à lui cette enfant, ce mariage ne fut jamais rendu public car le prince avait une peur affreuse du ridicule.

Plus tard le vieillard fit jurer à Nanette de ne jamais révéler ce mariage et elle obéit à la condition qu'elle serait rendue à sa famille.

Quant à la ruine subite et incompréhensible du même Jean de Courtenay, elle s'explique facilement. Le vieillard, au dernier moment de cette vie, mêlée de grandes vertus et de grands vices, avait cru pouvoir, en déshéritant son fils légitime, en vouant à la froide misère l'héritier de son nom, avait cru, disons-nous, payer sa dette à l'innocente victime de son égoïsme. C'était expier une faute par un crime. Heureusement que la justice de Dieu et le cœur de Nanette en avaient décidé autrement.

FIN.

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX, (Bordeaux claret Co.) établie à Montréal en vue du traité Français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes. Adressez la Compagnie des vins de Bordeaux Bordeaux claret Co.) 39 Rue Hospital, Montréal.

LES DEUX JEANNE

OU

LE SOLITAIRE DU GRAND BOUF

Par PIERRE MAEL

Nous n'avons pas à faire l'éloge de cet écrivain aux lecteurs de la "BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ceux qui ont lu "Follement Aimée," ou "Souffrance et Bonheur," nous sauront gré de leur annoncer la prochaine apparition d'un nouveau roman du même auteur, dans le 17ème numéro de la BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, le 1er Mai 1895, intitulé :

Les Deux Jeanne ou Le Solitaire du Grand Bouf

La scène se passe aux bords de la mer, le drame intime, l'émotion, le plaisir, les descriptions vraies, le naturel des personnages se suivent tour à tour, sans répétitions, avec un charme infini. Le grand amour du "Solitaire," qu'il ne comprenait pas lui-même, mais réalisé par ceux qui l'entourent, est dépeint de main de maître.

Depuis le commencement jusqu'à la fin du livre, le lecteur est sous le charme. Nous sommes heureux de pouvoir présenter un si bel ouvrage à nos lecteurs et nous sommes assurés à l'avance, du succès de ce chef-d'œuvre.

Sur réception de **10 Centins**, ce volume sera expédié à toute personne qui voudra bien en faire la demande.

Leprohon & Leprohon,

EDITEURS.

AVIS.

Avantage exceptionnel à tous nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, ou à ceux qui étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE est de \$1.25 par an ; mais d'ici au 1er mai 1895, à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous leur adresserons "La Bonne Littérature Française" pour 1 an (12 romans c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 52320 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PÈRE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICÈTRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTÉRIEUX**," (2 magnifiques volumes), roman canadien émouvant, par Dr. V. Eugène Dick.

"**VENGEANCE FATALE**," grand roman canadien émouvant par L. C. W. Dorion.

"**VIES BRISÉES**," par Jules Mary, grand roman émouvant double colonne, 266 pages, 28,196 lignes de matière à lire.

COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de
189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer
comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

Volume de \$2.50 pour 50 cents.

Fleur des Neiges

Par PAUL D'AIGREMONT

Auteur de GRAND CŒUR, MÈRE ET MARTYRE, LA REINE DE L'OR,
MATER DOLOROSA, Etc., Etc.

Ce roman écrit spécialement dans la note de tendresse honnête, est l'histoire d'une pauvre femme que sa grande foi ne met à l'abri d'aucune des douleurs humaines les plus poignantes, les plus imméritées. FLEUR DES NEIGES est une œuvre exquise, d'un intérêt sans cesse grandissant, sans aucun crime, avec des situations dramatiques des plus palpitantes, mais toutes vraies et prises dans la vie réelle, comme, du reste, tous les personnages de FLEUR DES NEIGES.

Nous sommes persuadés que le plus grand succès est réservé par nos lecteurs à cette œuvre nouvelle de Paul d'Aigremont.

Les Batailles de la Vie

OU LE

DR. RAMEAU

Par GEORGES OHNET

GRAND ROMAN DRAMATIQUE ET PARISIEN.

Un livre de \$1.00 pour 15 Cents

LE DOCTEUR RAMEAU a justement conquis l'estime universelle du public.

C'est un récit où se développent, non seulement avec simplicité, mais avec un intérêt toujours croissant, les diverses phases de la vie à la fois intime et publique d'un savant distingué, de nature supérieure et de foudroyantes passions.

Les esprits et les caractères les plus divers trouveront à la lecture de ce livre toutes les satisfactions dont ils sont avides, style fascinant, impressions tour à tour tendres et terribles, conceptions philosophiques et religieuses.

La carrière brillante d'un savant, les luttes de son esprit orgueilleux, les épreuves terribles de sa vie d'intérieur, puis les égarements et les ardeurs d'une épouse infidèle, les remords au chevet du traître blessé au sein des combats meurtriers de 1870 et enfin le repos et la paix dans la foi divine ; tels sont en abrégé les divers sujets qui constituent le fond du chef-d'œuvre de Georges Ohnet.

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS

25 Rue St-Gabriel,

Montréal.

OUVRAGES A PRIX REDUITS

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format :

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	35c.	valant \$1.50
"Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50c.	" 2.50
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50c.	" 1.50
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	40c.	" 3.00
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique	25c.	" 1.75
"Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	15c.	" 1.00
"Le Drame de Bicêtre" ou Amour et Haine.....	25c.	" 2.50
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont	50c.	" 3.00
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....		35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....		70
"Francois de Bienville," scène de la vie canadienne au 17 ^e siècle, par Joseph Mar-		50
mette, 1 fort vol. in-12.....		50
"Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....		50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....		50
"Le Manoir de Villeraï," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....		30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....		30
"Le Chemin des Larmes,".....	25c., par poste	30
"La Forêt de Bondy," Magnifique volume illustré.....		25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....		25
"Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Pouré, prisonnier d'état en 1838		25
"Nouvelle Cuisinière (Canadienne)," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir		55
dans un ménage.....	50 cts. Par poste.	30
"Gabrielle," par Emile Richebourg.....	25 c., par poste.	15
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....		15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....		15
"Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryau.....		10
"Prima Vera," par M. Maryau.....		10
"Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....		50
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....		15
"Charge d'Âme," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folie, un beau volume de 168 p..		50
"Mille et une Nuits,".....		25
"Secrétaire Universel,".....		40
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de Femme" "Blessée au cœur,"		25
"La fée printemps," etc.....	35c., par poste	25
"Vengeance Fatale" roman canadien par L. C. W. Dorion.....		50
"L'Enfant Mystérieux" 2 vols, par Eug. Dick.....		15
"La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Québec en 1883 par		25
Jean d'Erbrée.....		6
"Le Secrétaire Canadien, Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres		12
d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc		10
"La seule et vraie Clef des Songes".....		15
"La Clef des Songes".....		50
LE VÉRITABLE GUIDE DES JEUNES AMOUREUX, nouveau recueil de lettres,		10
déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccom-		15
modements, demande en mariage, etc.....		50
MIGNON, libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier		50
LE CHATEAU DE BEAUMANOIR, roman canadien par Edmond Rousseau.....		50
"L'Enfant du Porcat," par Louis Létang, Grand drame de la vie réelle en trois parties		50
contenant 24,530 lignes de matière à lire.....		10
LE CATACLYSME DE LA RIVIÈRE SAINTÉ-ANNE, brochure ornée de cinq		50
grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr		50
Laflamme au gouvernement.....		50
ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS.— Douze types Québécois par Louis Fréchette... ..		50
L'USURPATEUR, grand drame de la vie réelle en trois volumes, contenant 49,140		50
lignes de matière à lire.....		

SOMMAIRE DE L'USURPATEUR :

1^{ÈRE} PARTIE. — Un naufrage. — La Belle affaire. — M. Slott. — L'oubliette. — Heur et Malheur. — L'Histoire d'une trahison.

2^{ÈME} PARTIE. — L'Officier Bleu. — L'Histoire d'une trahison. — Désespérants souve- nirs. — Le coup de revolver. — Victimes d'Amour. — Une fête de fous. — Un sauvetage improvisé. — Une chasse en battue. — Une double intrigue. — Bataille perdue.

3^{ÈME} PARTIE. — Mea. — La Malédiction. — Vengeance à froid. — Haut les cœurs. — Morte et vivante. — La vengeance de Rurick.

Tous ces ouvrages seront expédiés *Franco*, sur réception du prix en timbres-poste ou en argent.

ADRESSEZ :

LEPROHON & LEPROHON,
ÉDITEURS

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can.

N.B.—Nous acceptons l'argent et les timbres américains.

Volumes a 15 Cents.

- Jean de Kerdren, par Jeanne Schultz
La Neuvaïne de Colette " "
La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnaière.
Un Crime Mystérieux, par Léon Bochet.
Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.
Bérangère, par Edouard Delpit.
Une Rencontre, par Louis Fréchette, trad.
Le Million du Père Raclot, par Emile Richebourg.
Mademoiselle de la Sciglière, par Jules Sandeau.
L'Ombra, par A. Gennevraige.
Le Secret de l'abbé Césaire, par Léon de Tinseau.
La peau du Lion, par Chs. de Bernard.
Le Roman d'un Médecin de Campagne, par M. Maryan.
L'Assassin, par J. Lermidas.
Disparu, par Albert Delpit.
Aurette, par Henry Greville.
Vaillante, par Jacques Vincent.
Monsieur Barnes de New-York, par A. C. Gunther, trad.
Mademoiselle Marsan par Mary Floran.
Ma Belle-Mère.
La Femme de mon Fils, par Danielle d'Arthez.
Procès Mercier, par I Tarte.
Les Batailles de la Vie ou le Dr. Rameau, par Geo. Ohnet.
Une Folie, par Jeanne Mairet.
Le Péché de Madeleine, par Mme Caro. Le chant du Cygne de G. Ohnet.
Mon Oncle et Mon Curé, par Jean de LaBrète.
La Femme du Fusillé, roman émouvant.
Le Torpilleur 29, par Pierre Maël.

Volumes a 10 Cents.

ŒUVRES DU CHANOINE SCHMID

- Le Jeune Henri.
Agnès ou la Petite Joueurse de Luth.
Itha, ou la Vertu Persécutée.
Geneviève.
Eustache. Episode des premiers temps du christianisme.
Marie, ou la Corbeille de Fleurs.
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol.
L'Amoureux de la Préfète, par André Theuriet.
Les Amours de Thérèse, par Chs Barbara.
Histoire de deux sœurs jalouses de leur cadette. 5 cts.

OFFRES EXCEPTIONNELLES DES EDITEURS DE

“LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE”

(PUBLICATION MENSUELLE.)

Dans notre publication mensuelle “LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE,” nous présentons à nos lecteurs une série de chefs-d’œuvre dans notre langue, à un prix tellement bas que vraiment il n’y a pas de quoi s’en priver. Sur une autre page on verra notre coupon pour l’usage des personnes qui désirent s’abonner à l’année.

Voici la liste des ouvrages déjà parus :

- 1 “Follement Aimée ou le Torpilleur 29,” par Pierre Maël, épuisé.
- 2 “Les Mystères de Montréal,” par Auguste Fortier, (épuisé).
- 3 “Le Martyr de l’Amour,” par Pierre Zaccane.
- 4 “La Roche qui Pleure,” par Chs. Valois.
- 5 “Le Remords d’un Fausaire,” par M. Du Campfranc.
- 6 “Rêves Dorés,” par M. Maryan.
- 7 “Le Drame de l’Hôtel Woronzoff,” par Marie Maréchal.
- 8 “Les Fiançailles de Lorette,” par Ph. St. Hilaire.
- 9 “Le Sacrifice d’un Fils,” par Ernest Daudet.
- 10 “Le Coureur de Dot,” par M. Du Campfranc.
- 11 “Souffrance et Bonheur,” par Pierre Maël.
- 12 “Le Roman d’une Jeune Fille Pauvre,” par Elisa Gay.
- 13 “Le Roman d’un Crime,” par Érienne Marcel.
- 14 “Trahison Vaincue par l’Amour,” par Jules Mary.
- 15 “Vengeance du Fiancé,

Pour l’usage de ceux de nos lecteurs qui ne possèdent pas la collection entière nous faisons les trois offres suivantes : (ne demandez pas les numéros 1 et 2 qui sont entièrement épuisés).

OFFRE No 1.

A toute personne qui nous enverra 25c. nous expédierons 3 volumes au choix parmi les ouvrages nommés ci-dessus. (Sans primes.)

OFFRE No 2.

A toute personne qui nous enverra 50c. nous expédierons 6 volumes au choix parmi les ouvrages nommés ci-dessus. (Sans primes.)

OFFRE No 3.

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous expédierons 12 volumes au choix parmi les ouvrages nommés ci-dessus et en outre nous donnerons en prime un des ouvrages suivants.

- 1 “La Chambre des Ombres,” par Marin de Livonnière.
 - 2 “Une Rencontre,” par Louis Fréchette.
 - 3 “Le Péché de Madeleine,” par Mme E. Caro et “Le Chant du Cygne,” par G. Ohnet.
 - 4 “Un Crime Mystérieux,” par Léon Bochet.
- N. B.—Les volumes primes ne sont donnés qu’avec l’offre No. 3.

DECOUPEZ ET REMPLISSEZ LE BLANC CI-DESSOUS.

MESSIEURS LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,

25 Rue St-Gabriel, Montreal.

Je désire prendre avantage de votre offre exceptionnelle No Ci-inclus trouvez Au reçu de cette somme, veuillez m’expédier les volumes suivants. (Désignez par numéros seulement.)

Comme prime veuillez envoyer

NOM

ADRESSE RUE ET NUMÉRO

Ville ou village

Comté et Province

Volumes de 90 Cts pour 10 Cts

REVES DORES

Par M. MARYAN.

M. Maryan a fait sous le titre de REVES DORES, une charmante et sympathique étude d'un cœur de jeune fille. Rempli d'illusions et de trompeuses espérances, ce cœur noble, mais exalté, croyait trouver dans l'amour de l'homme la réalisation de son idéal. L'auteur nous fait assister avec un intérêt croissant aux luttes et aux épreuves de son héroïne, et nous amène à un dénouement qui nous plaît d'autant plus qu'il est inattendu.

LE DRAME DE L'HOTEL WORONZOFF

Par MARIE MARÉCHAL

Le "Drame de l'hôtel Woronzoff" par Marie Maréchal, auteur de nombreux ouvrages auxquels le public a toujours fait le meilleur accueil. Le "Drame de l'hôtel Woronzoff" est l'histoire émouvante d'un amour pur, brisé par un de ces crimes monstrueux que provoque trop souvent l'appât des grandes fortunes.

Les Fiançailles de Lorette

Par P. H. SAINT-HILAIRE.

Cet ouvrage surpasse en style et en émotions tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour. Lorette, l'héroïne de ce drame émouvant, est une jeune fille très chrétienne, douée d'un patriotisme admirable. Française, elle aime la France comme l'aiment tous ses enfants, et se désole de ne pouvoir rien faire pour la défense de sa patrie. Ce drame se passe en temps de guerre (1870) et Lorette qui ne peut voler au secours de la France, veut que son fiancé soit soldat, et fasse généreusement le sacrifice de ses rêves de bonheur.

En lisant ces pages on est ému jusqu'aux larmes, et les lecteurs seront touchés de tant d'abnégation de la part de cette jeune fille aimante, et patriote.

L'auteur termine cet ouvrage par un dénouement tout-à-fait inattendu.

Le Sacrifice d'un Fils

Par ERNEST DAUDET

Les personnes qui liront cet ouvrage éprouveront la même émotion que nous avons éprouvée en parcourant ces pages toutes remplies d'un intérêt palpitant. Nous n'entrerons pas dans les détails, et ne dirons rien de plus de cette œuvre exquise, du grand écrivain Ernest Daudet, déjà si avantageusement connu, préférant laisser aux lecteurs la surprise des dénouements.

Le Coureur de Dot

Par DUCAMPFRANC.

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié "LE REMORDS D'UN FAUSSAIRE," une œuvre du même auteur, qui a eu un remarquable succès à son apparition et qui a obtenu une légitime popularité dans toutes les parties du Canada ainsi qu'aux Etats-Unis. Ils trouveront dans LE COUREUR DE DOT, comme dans cette dernière œuvre la même noblesse de sentiments, la même grandeur de caractère, le tout agrémenté d'un style gracieux et brillant.

LE COUREUR DE DOT foisonne d'aventures tragiques, de situations attendrissantes, d'événements inattendus. Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir donné un chef-d'œuvre de ce genre.

LEPROHON & LEPROHON.

Editeurs de "La Nouvelle Société de Publications Françaises"

25 Rue St Gabriel, Montréal, Canada.

AMOUR ET HAINE

— OU —

Drame de Bieetre

Magnifique Volume de \$2.50 pour 25 Cents.

Cet ouvrage vient de paraître en France et le *Petit Journal* quotidien qui a la renommée de publier les plus beaux feuilletons, s'est empressé d'en donner la primeur à ses lecteurs.

La Presse le publie actuellement sous le titre de AMOUR ET HAINE.

L'Événement de Québec le publie sous son vrai titre: LE DRAME DE BICÉTRE.

Le Messenger de Lewiston, Etats-Unis, le publie sous le titre de UN DRAME DANS UN ASILE.

L'empressement avec lequel ces journaux publient cet ouvrage est la preuve la plus évidente que c'est un chef-d'œuvre de littérature sous tous les rapports et nous avons lieu de croire que tous s'empresseront de s'en procurer une copie, serait-ce que pour la conserver et en orner leur bibliothèque.

Il est si rare qu'un livre de cette importance soit en vente à un prix aussi minime que ceux qui désirent se faire une collection de bons livres profiteront immédiatement de cette occasion vu que le tirage est très restreint.

Nous en avons parcouru toutes les pages avec attention et nous sommes bien convaincus que tous ceux qui le liront en seront charmés comme nous l'avons été nous-mêmes.

Nous ne voulons publier que des romans intéressants et pouvant plaire à la masse des lecteurs. Si LE DRAME DE BICÉTRE n'était pas un chef-d'œuvre, ou si nous croyions que quelques personnes n'en seraient pas satisfaites nous ne l'aurions certainement pas publié, dans la crainte de nuire à la réputation que nous avons acquise de ne publier et de ne vendre que des livres intéressants.

Qu'on se hâte d'acheter AMOUR ET HAINE ou LE DRAME DE BICÉTRE à **25 Cts** pendant les quelques jours qu'il sera en vente dans les dépôts de journaux.

EDITEURS :

LEPROHON & LEPROHON,

25—Rue St - Gabriel—25

MONTREAL.

LE ROMAN D'UN CRIME

Par ETIENNE MARCEL

C'est avec plaisir que nous annonçons que la " Bonne Littérature Française," si souvent rappelée à l'attention de nos lecteurs, vient de commencer sa " deuxième année " par un des plus intéressants, un des plus émouvants, un des plus charmants ouvrages qui soit jamais sortis de la plume des écrivains français.

" Nous ne voulons pas ici vous dire comment un ménage heureux, doux et tranquille, tel que la légende et un amour pur, éclos sous ses paisibles auspices soient troublés tout à coup par le crime infâme et terrible d'un monstre à forme humaine, séduit et entraîné par la mauvaise compagnie. Comment l'innocent souffre pour le coupable. Comment enfin la Divine Providence déjoue la trame des criminels et fait éclater l'innocence de la victime, par un dénouement heureux entre tous."

Il suffira de se procurer ce numéro chez le plus prochain libraire pour être certain d'un plaisir qui se continuera autant que le livre lui-même. Si le libraire ne l'a pas, envoyez-nous 10 cents en argent ou timbres-poste, et nous vous l'expédierons " franco " par retour du courrier. Demandez aussi le catalogue de nos publications de famille, vous en serez enchantés.

CHARGE D'AME

Par JEANNE MAIRET

Est une œuvre exquise, c'est l'histoire de deux sœurs inégalement douées par la nature excepté dans la faculté d'aimer. Elles aiment le même homme et l'aînée se sacrifie pour sa cadette, à l'insu de cette dernière. Des événements tragiques interrompent le courant de leur vie tranquille, un ami est assassiné et le mari de la sœur cadette est accusé du meurtre, une fois de plus la sœur aînée immole ses sentiments les plus intimes pour le sauver et la vérité éclate aux yeux des intéressés qui jusqu'alors n'avaient pas soupçonné le sacrifice. Le roman est d'une moralité parfaite, les événements découlent naturellement et sans effort et du commencement à la fin le lecteur est intéressé malgré lui.

PRIX 15 CTS.

TRAHISON VAINCUE PAR L'AMOUR

Par JULES MARY

L'épopée de la Révolution française offre aux grands écrivains contemporains, une source féconde d'épisodes émouvants, d'héroïsmes obscurs, d'exemples de grandeur d'âme, qui ne sont certainement pas égalés dans aucune autre époque.

Jules Mary, l'écrivain si justement aimé des lecteurs, est certainement celui qui nous présente les incidents de cette période avec le plus d'intérêt. On ne pouvait pas trouver un sujet plus captivant et il a pleinement réussi dans " TRAHISON VAINCUE PAR L'AMOUR," que nous offrons en entier dans le No 14 du mois de Février 1895 de " La Bonne Littérature Française."

Dès le commencement du livre on est intéressé, et cet intérêt va grandissant jusqu'au dénouement où l'auteur dans un de ses plus belles pages, nous fait assister à un tableau d'une grande beauté. On voit l'héroïne du drame se multiplier pour sauver le fils de sa bienfaitrice. Elle l'aime sans espoir. Elle se dévoue, court les plus grands dangers et, finalement pour sauver sa vie, fait le plus grand sacrifice qu'une femme puisse faire. Heureusement la Providence veille sur elle et, au moment où tout semblait perdu, elle atteint le bonheur à la satisfaction de tous les personnages du drame.

PRIX 10 CTS.

LEPROHON & LEPROHON

LIBRAIRES-EDITEURS,

25 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL, CANADA.

Tous ces ouvrages sont au complet et seront envoyés franco, par la malle, sur réception du prix en argent ou en timbres-poste. Nous prenons aussi l'argent ou timbres américains.

Volume de \$1.75 pour 25 cents.

L'HOMME DE LA NUIT

PAR

JULES DE GASTYNE

Cet ouvrage est dû à la plume d'un des plus grands romanciers français. Il s'y déroule des scènes originales, gracieuses et terribles, mais toujours émouvantes, d'un intérêt passionné et soutenu.

L'un des héros de cet histoire se dévoue jusqu'à se laisser condamner au bagne pour sauver le fils de son patron. Il confie à ce fils riche, sa jeune fille sans mère et lui demande de l'élever chrétiennement ; mais ce fils ingrat oublie le sacrifice sublime de son sauveur et abandonne la jeune fille dans la plus grande misère. Elle ignore l'existence de son père qu'elle croit mort. Celui-ci, à son retour, retrouve sa fille malheureuse et mourante. Le pauvre père est au désespoir en revoyant son enfant bien-aimée dans cet état, lui qui la croyait heureuse. En effet, il était loin de penser que celui dont il avait racheté l'honneur par vingt années d'exil aurait sacrifié ainsi le bonheur de cette enfant si chère à son cœur. Il ne peut comprimer sa rage et jure de se venger.

Le malheureux, le cœur plein d'affection et d'amour paternel supplie en pleurant sa fille bien-aimée de le reconnaître, qu'il est son père, qu'il va la sauver, qu'elle va être heureuse. La pauvre fille se jette dans ses bras en le bénissant et en remerciant Dieu du bonheur qu'elle éprouve. Mais la maladie dont elle souffre met bientôt fin à ce bonheur de quelques jours et elle meurt en demandant à son père de pardonner à l'auteur de sa misère et de sa mort. Cet ouvrage contient 231 pages. Prix, 25 Cts.

Leprohon & Leprohon,

25, Rue St-Gabriel Montréal.

Volume de \$3.00 pour 40 cts.

LA MAYEUX

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN

Nous n'avons pas à faire l'éloge du romancier si populaire, auteur du **BIGAME**, du **MÉDECIN DES FOLLES**, de la **PORTEUSE DE PAIN**, du **FIACRE No 13**, du **MEDECIN DES PAUVRES**, de **TROIS MILLIONS DE DOT**, et de tant d'autres romans dont les lecteurs n'ont pas oublié l'immense succès.

L'œuvre nouvelle de Xavier de Montépin :

LA MAYEUX

ne le cède en rien à ses devancières. Ce récit tout parisien, cette mise en scène dramatique et poignante des souffrances d'une adorable jeune fille fera naître de profondes émotions et couler bien des larmes. Si étranges et si effrayantes que soient quelques-unes des scènes de ce drame parisien, c'est néanmoins une histoire vraie, à la lecture de laquelle on éprouvera les émotions tour à tour violentes et douces que l'auteur de la **PORTEUSE DE PAIN** sait ménager avec autant de talent que de réussite.

LA MAYEUX

tel est le titre de ce roman, est appelé à un succès sensationnel. Ce volume sera adressé franco, par la malle, à la réception de 40 Cts en argent ou en timbres-poste.

LEPROHON & LEPROHON, .

Éditeurs : - - - 25, Rue St-Gabriel, Montréal.

VENGEANCE FATALE

PAR L. C. W. DORION

Tel est le titre d'un roman national, dû à la plume de M. L. C. W. Dorion.

Ce livre, dont les principaux événements se déroulent en effet au Canada commence par un récit plein de détails inédits de la rencontre qui eut lieu au village de St Denis entre les patriotes canadiens et les soldats de l'armée anglaise, il y a près de cinquante ans.

Un jeune combattant de cette mémorable journée, Pierre Hervart, marié depuis quelques mois seulement, y est lâchement assassiné par son compagnon de guerre, Raoul de Lagusse, qui avait connu la jeune épouse de Pierre et que l'envie a poussé à ce crime odieux. Mais la jeune femme mettra bientôt au jour un enfant posthume, et la fatalité réunira plus tard, dans un commun amour, ce jeune homme et une jeune personne qu'il croit la fille de l'assassin de son père, et de nouvelles circonstances lui révéleront la part prise par Raoul de Lagusse aux événements qui l'ont rendu orphelin, en même temps qu'il apprend que ce meurtrier n'est pas le père de sa bien-aimée. Mais il faudrait lire tout ce volume dont l'intérêt va toujours croissant et auquel ce simple exposé ne saurait rendre justice.

Prix 25 centims.

Un volume de \$1.00 pour 10 cents.

LA VENGEANCE DU FIANCÉ

Par JULES MARY.

Sous ce titre "La Bonne Littérature Française" publication mensuelle, présentée à ses lecteurs un des plus grands chefs d'œuvre d'un auteur populaire entre tous. L'ouvrage commence par le récit de l'acte de vengeance. Dans des phrases brûlantes, l'auteur montre le fiancé sacrifié à un point d'honneur. Pour se venger il FAIT ENLEVER DEUX ENFANTS EN BAS AGE, se condamnant ainsi à des remords perpétuels. Le récit qui suit ce prologue montre comment ces enfants grandissent, deviennent hommes, servent leur patrie en braves soldats. Puis, dans des phrases touchantes et superbes, on décrit leur amour, leur dévouement, leurs souffrances, et finalement, la mort de l'un et le bonheur de l'autre, la mort d'un traître qui les poursuit et la mort repentante de celui qui avait causé tous leurs malheurs par son crime.

LA CHAMBRE DES OMBRES

PAR MARIN DE LIVONNIÈRE

La Chambre des Ombres par Marin de Livonnière! A ce nom, mesdemoiselles, votre intérêt est vivement excité. Le titre est mystérieux, et je veux garder le même mystère. L'important est de pouvoir dire que ce roman, comme tous ceux qu'à écrits M. de Livonnière, peut être mis entre vos mains.

C'est assurément une des plus attachantes et des plus saines lectures que l'on puisse faire pour 10 cents.

Leprohon & Leprohon

Éditeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises.

25, Rue Saint-Gabriel, Montréal, Canada

MUSIQUE CHOISIE

LEPROHON & LEPROHON

25 Rue St-Gabriel, Montréal.

NOTA.—Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et de nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après. Notre musique est envoyée "franco" sur réception du prix indiqué. Nous acceptons les timbres-postes canadiens ou américains. Nous prions nos nombreux clients de nous indiquer, bien lisiblement le genre de musique et le nom de l'auteur.

CHOIX DE MAGNIFIQUES ROMANCES.*—MELODIES

Paroles françaises et anglaises et avec accompagnement de piano.	
Abadie, Le Vieux Braconnier.....	30
Alary, Colinette (chanson).....	25
" L'Etranger.....	35
Arnoud J., 20 chansons pour jeunes gens.....	1.00
Ascher J., Alice, (romance).....	35
Bach. N.G., J'ai perdu celle.....	35
Berignani, Pour qui ton cœur?.....	50
Bizet, Chanson d'avril.....	50
" Album de 31 chansons.....	1.50
Chopin Fr., Aime-moi, (pr soprano)....	50
" Plainte d'amour.....	50
A. Choudens, La Bergeronnette (valse).	65
Leo Delibes, Les Filles de Cadix.....	50
Faure, Alleluia d'Amour.....	60
" Crocifix (chant religieux).....	35
" Dans les fleurs.....	50
" Les myrtes sont flétries.....	50
" Parmi les fleurs.....	50
" Pourquoi ? (mélodie).....	35
" Les Rameaux.....	50
" Sancta Maria.....	60
" Soleil de Printemps.....	50
" Soupirs.....	50
" Stella (valse chantée).....	75
Kowalski, Dieu sauve la France.....	30
Godard Benjamin, Embarquez-nous....	35
" Je ne veux pas d'autre chose.....	35
Chs Gounod, L'ange gardien.....	50
" Au printemps.....	50
" Le calvaire.....	50
" Le ciel a visité la terre....	50
" Temple ouvre-toi.....	50
Gustave de Suède, Plus d'amour et plus de roses.....	35
Flégier, Stances (très jolie).....	65
Sabatier, O Carillon.....	25
Lasablonnière, La Canadienne.....	25
Labelle, O Canada mon pays mes amours.....	30
Fortier, Chansons populaires du Canada.....	1.00
Lavigne, Vive la France.....	30
P. Lacome, Chanson à boire.....	50
J. Massenet, Crépuscule.....	40
" Album de 39 chansons.....	1.50

*Pour les romances de cette série, veuillez indiquer par quelle voix elles doivent être chantées.

CHANSONS D'OPERA

Adam, J'ignore son nom (Si j'étais Roi).....	35
Auber, Laughing song (Manon Lescaut).....	40
" Le premier jour de bonheur...	35
Georges Bizet, L'amour est un oiseau rebelle.....	50
Georges Bizet, Torreador.....	60
L. Clapisson, Allons, saisissez (La promesse).....	50
Léo Delibes, Où va la jeune indoue (Lakmé).....	75
Flotow Fr., Martha.....	35
Chs. Gounod, Couplets de Vulcain (Philémon et Baucis).....	50
Chs. Gounod, Plus grand dans son obscurité.....	50
Chs. Gounod, O ma lyre immortelle (Sapho).....	75
Halévy, Quand de la nuit (L'éclair)....	35
Lecocq, Ch., Père adoré (Giroflé-Girofla).....	50
Lecocq Ch., Les coucous (La Marjolaine).....	50
V. Massé, Couplet de la coupe (Galathé).....	60
" Ah ! Pauvre nègre (Paul et Virginie).....	50
" Berceuse " Dans le bois " (Paul et Virginie).....	35
" Chanson Créole (Paul et Virginie).....	35
Massenet J., Plus de tourments (Le Cid).....	50
Massenet J., Promesse de mon avenir (Roi de Lahore).....	50
Meyerbeer, Robert, toi que j'aime (Robert le Diable).....	60
Offenbach, Y a des bergers (Barbe-bleue).....	35
Offenbach, C'est l'Espagne (Les Bavards).....	50
Offenbach, Un mari sage (La Belle Hélène).....	35
Offenbach, Une poule sur un mur (Geneviève de Brabant).....	35
Offenbach, Grâce à vous, Mesdemoiselles (Geneviève de Brabant)....	35
Offenbach, Allez, jeunes filles (La Gde Duchesse).....	50
Offenbach, O ! mon cher amant (La Périchole).....	35
Offenbach, Les femmes (La Périchole)..	35

CATALOGUE DE MUSIQUE

Saint-Saëns, Samson et Dalila.....	CTS	25 Si j'étais oiseau.....	Frak. Hiller
" Amour viens aider.....	50	26 Charité (hymne).....	J. Faure
" Mon cœur s'ouvre à ta		27 La Toussaint (légende alsacienne).....	
voix (Samson et Dalila).....	60		P. Lacombe
Saint-Saëns, Printemps qui commence		28 Vieille Chanson, tirée de Bocace.....	
(Samson et Dalila).....	50		F. von Suppé
A. Thomas, Connais-tu le pays ? (Vi-		29 Aimons-nous, sérénade.....	Jules Uzès
gnon).....	50	30 Chanson de Nanon.....	Richard Génée
A. Thomas, Je connais un pauvre en-		31 Le prince au long nez, chansonnette.....	
fant (Mignon).....	50	32 Morbleu ! j'ai cru qu'ils étaient deux,	
A. Thomas, Elle ne croyait pas.....	50	chansonnette.....	
		33 Venise Dort (Barcarolle).....	Af. d'Hack
		34 Abandon.....	Fred. Gumbert

MUSIQUE NOUVELLE CHOISIE

(ÉDITÉE EN MARS).

Harry Moore, Pretty Phyllis Gray		35 Menuet (piano).....	G. Jacobi
(song and chorus).....	40	36 La pluie de roses, impromptu.....	
D. M. Gray, Look for the Star (song			C. Kolling
and chorus).....	35	37 Mignonnette, chanson gavotte.....	
Will. Blythe, Loves sun has set for me			G. Bachmann
(song).....	35	38 Belles de nuit, valse.....	Frank Hitz
Chs S. Hill, Norah McCarty (song).....	35	39 Jeu d'Esprit, polka.....	Emile Walteufel
J. C. Welsh, Tantramar waltz.....	75	40 Tout ou rien, polka.....	Emile Walteufel
J. T. Gilder, La Belle caprice (valse de		41 Rêve après le bal.....	E. Broustedt
ballet).....	60	42 Simple aveu, romance sans paroles.....	
A. Lang, Scythe song (contralto or			Thomé
bass).....	35	43 Petite Valse.....	A. Luigini-Bosquet
Ed. Holst, Polonaise facile.....	35	44 Rococo, gavotte.....	Ernest Jonas
T. E. Sawyer, minuet l'antique.....	35	45 Loin du pays, polka.....	Théophile Mahy
Launce Knight, The ministrals delight		46 Secret de jeune fille, madrigal.....	
(piano).....	60		A. d'Haenens
A. C. Knight, Barcelona Waltz.....	50	47 Invitation à la gavotte.....	E. Walteufel
		48 Pavane.....	L. Grandjean
		49 Pastorale.....	G. Bachmann
		50 Sur le lac.....	Otto Hegner
		51 Pas des matelots.....	G. Pr Ritter
		52 2e Valse de concert.....	Benjamin Godard
		53 Les plus beaux yeux, polka.....	G. Michiels
		54 Ivresse du bal, valse.....	Emile Faveur
		55 La Zamacueca, danse nationale du Chili	
			Th. Ritter
		56 La Zingana, danse hongroise.....	G. Bohm
		57 Un rêve de bonheur, idylle pour piano...	
			H. Alberti
		58 Minuetto.....	Gaston Lemaire
		59 La rose sauvage.....	Edm. Abesser
		60 Les dominos bleus, polka carnavales-	
		que.....	E. P.
		61 Hébé, (piano).....	Emile Walteufel
		62 A toi mon cœur.....	Albert Jungman

PIANO.

Nous recommandons spécialement les morceaux suivants, le numéro 10 centins.

No.	CHANT.
1	Auprès de ma mie.....C. Chaminade
2	L'utilité d'un éventail, chansonnette.....
	Mme Emilie Perronet
3	Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade.....Lucien Collin
4	La fille du pêcheur.....Ludolf Waldmën
5	Quand je t'ai vue, mélodie...G. Bremner
6	Sonnet de voiture.....J. D prats
7	La dernière feuille.....Antony Choudens
8	Une âme au ciel, mélodie...Emile Durand
9	Dis-moi de ton cœur la pensée, de l'opéra comique, "L'amour médecin".....
	F. Poise
10	Cœur de Femme.....P. de Suppé
11	Viens les gazons sont verts.....
	Charles Gounod
12	Nuits d'Espagne.....J. Massenet
13	Chanson de "Vertinguelte" du "Serment d'Amour".....Audran
14	Loin du bal.....E. Gillet
15	Le pays des rêves, valse chantée.....
	E. Lavignani
16	Mélancolie du soir.....Geo. Weiler
17	Pelyeucte, Invitation à Vesta.....
	Charles Gounod
18	Le sais-tu ?.....J. Massenet
19	Pluie d'été.....Lorenzo Prince
20	La Gitana.....A. d'Huch
21	Dors ami.....J. Massenet
22	Sous l'ombrage, valse chantée.....
	C. Godfrey
23	Toute la vie, valse chantée.....
	J B Wekdlin
24	Remember, paroles françaises de Ch. Bayer.....
	H. P. Danks

CHANSONNETTES POUR JEUNES GENS, SANS ACCOMPAGNEMENT.

LE NO. 10 CENTINS.

La Noce d'Enée.....
La Gobinois.....
La Marche des Commis-Voyageurs.....
Sa Famille.....
Un Gaillard.....
La Fête des Rats.....
Prêtez-moi donc une allumette.....
La Valse du Cliquot.....
Il Pleut des Baisers.....
Pif Paf Pouf.....
Restez-y.....
Le Jugement Dernier.....
Flanelle et Coton.....

CHANSONNIERS.

"Répertoire Ls. Vérande," chansonnier comique noté contenant toutes les chansons comiques les plus en vogue.....

CATALOGUE DE MUSIQUE

" Le Plaisir au Salon," jolies mélodies, romances, etc	cts 35
" Succès du Salon," romances nouvelles à grand succès, avec musique.....	35
" Album du Chanteur," les plus jolies romances modernes, avec musique	35
" 20 Chansons populaires du Canada," par Octave Fortier.....	1.00
" La Muse Populaire." Recueil de romances, chansonnettes et chansons comiques avec musique. 1 fort volume.....	50
" La Gaudriole." Recueil de chansons comiques et de chansonnettes et suivies de monologues en vers et en prose. 1 volume avec musique.....	40

METHODE POUR APPRENDRE LE PIANO ET LE CHANT	
PIANO	cts
Bellak, Improved piano method.....	75
Blake, New method for the piano forte.....	1.00
Bertini, Piano forte nouvelle édition...	2.50
Hunten, Piano method texte. anglais et français.....	1.25
Le Carpentier, 1er livre, texte anglais et français.....	1.25
Laubach, Ecole élémentaire.....	1.00
Ludovic, Méthode pratique.....	90
S. Smith, " "	1.00
Leduc, " " 27e édition..	1.25
Catel, Traité d'harmonie.....	75

MUSIQUE POUR PIANO

Graziani, Le lever de l'aurore, valse...	30
Bachman, Les sylphes, valse.....	50
Lecoq, Aimons-nous, valse.....	60
Waldteufel, Jeunesse dorée, valse.....	65
" Pluie d'or, valse.....	60
L. E. Obenheim, D. K. E., valse.....	10
Kimbel, Pearls of Dew, valse.....	20
C. D'Albert, Le roi de Lahore, valse....	60
Sousa, Washington Post, marche.....	20
" High School Cadets, marche....	20
" Thunderer, marche.....	20
Latour, Amazon's Grand March.....	25
Bartlett, Gde polka de concert.....	75
E. Deransart, C'est la fille à ma tante, polka.....	40
Planquette, Un souffle, un rien, polka.	50
E. Waldteufel, En garde, polka.....	50
P. Tahrbach, Tout à la joie, galop.....	36
T. Baker, Les lanciers, quadrille	40
Deransart, Miss Helyett, quadrille.....	25
Offenbach, Sérénade du Torero.....	30

POUR LE CHANT

L. Bordèse, Méthode élémentaire de chant.....	2.00
M. Bardogni, 36 vocalises pour sop. ou tenor.....	1.00
J. Concione, Quarante leçons pour baryton.....	50
Lablache, Méthode de chant, édition européenne.....	3.00
Lablache, Méthode de chant, édition américaine.....	2.50
Panseron, Méthode complète de vocalisation.....	2.50

P. S.—Les Editeurs de la Bonne Littérature Française sont en mesure de procurer à leurs nombreux clients toutes les commandes de musique qui leur seront confiées et aux prix les plus réduits.

VIENT DE PARAITRE

LA FEMME DU FUSILLE

ROMAN A SENSATION.

PRIX - - - 15 Cts.

Leprohon & Leprohon,

EDITEURS :

25 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

LEPROHON & LEPROHON, 25 Rue St-Gabriel, Montreal.

NOUVELLE EDITION SPECIALE POUR LE CANADA

corrigée avec soin et considérablement augmentée.

LAROUSSE

DICTIONNAIRE COMPLET
ILLUSTRÉ

CAR

48

CAS

* **Caron** (Ehon. René-Edouard),

né en 1800; maire de Québec (1811), et député à l'Ass. lég., puis conseiller (1811); président du conseil lég. (1813-17 et 1818-53); juge de la cour du banc de la reine; un des codificateurs des lois du Bas-Canada; nommé lieutenant-gouv. de la prov. de Québec en 1873; m. en 1876.



Caron, lieutenant-col. sous le premier empire; chef de la conspiration dite de *Belfort* (1820), sous la Restauration; exécuté en 1822.

Carottes (du arc), fle du fleuve St-Laurent, au-dessous de Québec; longueur, 1 mille et demi.

Carrache, nom de trois peintres italiens: Louis (1557-1619), Augustin (1557-1602), Annibal, le plus remarquable (1588-1609).

Carraze, ville du royaume d'Italie; beaux marbres blancs; 30,000 habitants.

Carrel (Armand), publiciste français, tué dans un duel politique (1800-1836).

Carriac, canton de la province d'Ontario (Ont.); 5,505 h.

Carrier, conventionnel, délégué à Nantes, où il commanda les *noyades*; décapité en 1791.

Cars, V. *Aurs*.

Carteaux, général français, né à Alevan (Forez), commença le siège de Toulon en 1793 (1751-1813).

Cartilage, ville de l'Afrique ancienne, la rivale de Rome; détruite par les Romains en 146 av. J.-C.

Cartilage, ville et port d'Espagne, sur la Méditerranée; 77,980 habitants.

Cartilage, ville de la république de Colombie, dans l'Amérique du Sud; 20,000 h.

Cartier, canton du Manitoba (Provencher); 939 h.

* **Cartier** (Jacques), célèbre navigateur né à St-Malo en 1494 et qui découvrit le Canada en 1534-35.

Il y fit trois voyages et fut, en 1541, les premiers fondateurs de la Nouvelle-France au Cap-Rouge, qu'il nomma Charles-Bourgeois-Royal; on croit même qu'il y revint une quatrième fois chercher les gens de Roberval (1543); m. vers 1551.



* **Cartier** (sir George-Etienne),

baronet, avocat canadien et homme d'Etat très distingué, né en 1814; prit une part active aux troubles de 1837-38; député du comté de Verchères (1848-61), et de Montréal (1861-71); chef du parti conservateur pendant près de vingt-cinq ans; un des promoteurs de l'abolition de la tenure seigneuriale, de la codification des lois et de la construction de l'intercolonial; contribua puissamment à l'établissement de la confédération canadienne; m. à Londres en 1873.



Cartouche, chef d'une bande de voleurs, né à Paris; exécuté en 1721.

Cartwright, canton de la prov. d'Ont. (Durham); 2,026 h.

Carus, empereur romain en 282 et 283.

Casabianca, intrépide marin fr., périt à la bataille d'Aboukir (1755-1798).

Casanova, peintre de batailles et de paysages, né à Londres en 1730, m. à Vienne en 1805.

Casabon, célèbre helléniste fr., (1551-1614).

* **Casault** (Louis-Jacques), prêtre du séminaire de Québec, né en 1808; fut supérieur de cette institution, principal fondateur et premier recteur de l'université Laval (1852); savant distingué et administrateur remarquable; m. en 1862.



Cascatles, chaîne de montagnes dans la Colombie anglaise.

Casapédic, rivière de la province de Québec (Bonaventure).

Casco (fort), situé près de l'embouchure du Kénébec, fut détruit lors de l'expédition de M. de Portneuf en 1690; aujourd'hui Portland, dans l'Etat du Maine.

Casimir, nom de cinq rois de Pologne: Ier, de 1024 à 1058; II, de 1174 à 1194; III, de 1333 à 1370; IV, de 1445 à 1492; V, de 1648 à 1667.

Caspienne (mer), mer intérieure entre l'Europe et l'Asie.

Casagne (l'abbé), poète fr., ridiculisé par Boileau (1636-1679).

Cassandre, fils d'Antipater, roi de Macédoine; m. en 298 av. J.-C.

Cassandre, une des filles de

Spécimen de la partie historique.

charme de la forme; enfin, s'il évite la sécheresse habituelle de ces sortes de livres.

Le Dictionnaire complet de Larousse réalise jusqu'ici le type le plus parfait du Dictionnaire manuel. Non seulement il englobe toutes les matières des ouvrages du même genre, mais, de plus, il renferme des parties neuves et originales qu'on ne trouve réunies dans aucun autre.

L'illustration est des plus complètes et des plus soignées. Outre les vignettes répandues à profusion dans le texte, 35 Tableaux synthétiques, très étudiés, groupent méthodiquement les mots et les choses, dispersés à l'ordre alphabétique.

La partie historique et géographique, corrigée avec grand soin et augmentée de 3000 noms, contient 250 jolis portraits (partie neuve); une large part est faite aux hommes et aux choses du Canada. Tous les articles d'histoire et de géographie sont mis à jour, et les populations sont données d'après les derniers recensements officiels de chaque pays.

RIX:

Cartonné, dos toile

\$1.00

L'EXEMPLAIRE.

RIX:

Demi-reliure chagrin

\$1.50

L'EXEMPLAIRE.

1200 Pages et 2000 figures distribuées dans le texte.—35 Tableaux Encyclopédiques hors texte.—36 Pavillons en couleur (Drapeaux et Étendards des principales nations).—250 Portraits dont plus de 100 de personnages canadiens (partie neuve).

5,000 Articles sur le Canada.

Un bon Dictionnaire manuel est le livre par excellence de la famille, de l'homme d'étude, de l'étudiant, des gens du monde. C'est un *memento* précieux que chacun doit avoir sous la main, pour y puiser sûrement et instantanément tel renseignement dont il a besoin.

Le plus complet sera donc le meilleur, s'il joint à l'abondance des documents la précision, l'exactitude et la variété des informations; s'il ajoute à la richesse du fond le

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime.....	\$50
2ème do	25
3ème do	15
4ème do	10
5ème do	5
6ème do	4
7ème do	3
8ème do	2
86 primes à \$1.00	86
<hr/>	
94 primes	\$200

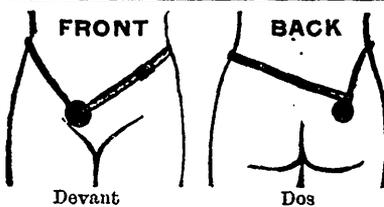
Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

BERTHAUME & SABOURIN

PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.



Le Bandage **SILVER** tient l'hernie en place et c'est un appareil léger, propre et aisé à porter. C'est le plus parfait connu. Un spécialiste est toujours présent.

Montreal Silver Truss Co

BUREAU : 180 RUE ST-JACQUES

Chambre 6

Prendre l'ascenseur.

1ère étage

AVIS

ON se charge, à la librairie LEPROHON & LEPROHON de l'importation sur demande de tous les bons ouvrages publiés en France, et à l'étranger, soit en librairie ou musique vocale et instrumentale. Le délai nécessaire pour l'importation des ordres d'Europe, est en moyenne de deux mois à deux mois et demi quand les volumes viennent dans nos caisses.

Nous pouvons aussi lorsqu'on le désire, faire venir les commandes par la poste, ce qui prend environ un mois ; les frais de port, dans ce cas, sont ajoutés au prix ordinaire du livre.

Nos prix, sauf quelques exceptions, sont à 30 cents le franc sur ceux des catalogues des éditeurs français. On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

LEPROHON & LEPROHON,

Editeurs :

De la Bonne Littérature Française.

25 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

Dr. J. G. A. GENDREAU,

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posés avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Téléphone 2818.

BURNETT'S CITY EXPRESS. For the removal of Furniture, Pianos, Baggage, etc. Safes Hoisted and Lowered to and from all parts of the City. Large Vehicles constantly on hand for Pleasure Parties. Terms Moderate.

Office 339 St James Street
Telephone 2636. Montreal.



UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE

Poitrine parfaite par les pilules qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé.

SANTÉ ET BEAUTÉ

Une boîte avec notice, \$1.60
6 boîtes pour \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de 1ère classe. Depot général pour la Péninsule: L.A. Bernard, 1882 Ste Catherine, Montreal Tel. Bell. 6513

EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur des pensionnats et maisons d'éducation catholiques. Agent pour la célèbre maison d'instruments, de fanfares et d'harmonie de C. Mahillon, de BRUXELLES. Violons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les instruments.

No. 1637 RUE NOTRE-DAME,

Tel. Bell 2466.

MONTREAL.

ÉTABLI DEPUIS 20 ANS

CHS. LAVALLEE,

Succession de Lavallee

INSTRUMENTS MUSICAUX

35 COTE ST LAMBERT, MONTREAL

Détailleur dans toutes sortes de marchandises musicales. Instruments à cordes, une spécialité. Instruments d'occasion achetés et vendus. Réparations de toutes sortes promptement exécutées et à des prix modérés. VIOLONS FAITS À ORDRE.

(DENTISTE)

M. HORACE PEPIN, Dentiste, No. 162 rue Saint-Laurent. Satisfaction complète pour tout ce qui concerne l'art dentaire, tels que dents posées sur racines avec ou sans palais. Obturation en or, argent, dentine etc. Administration du gaz. Extraction sans douleur.

N. LEVEILLEE,

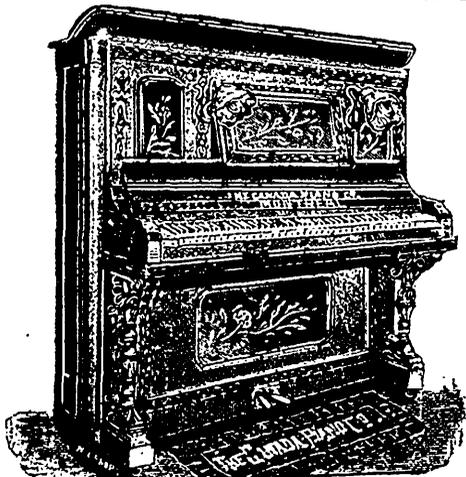
MARGHAND
TAILLEUR

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 Rue St-Laurent, Montréal.



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.



La Canada Piano Co.,

Marchands de Pianos, Orgues et Machines à Coudre des meilleures manufactures Canadiennes et Américaines

Vendus pour du comptant ou avec des conditions les plus faciles. Venez examiner notre assortiment avant d'acheter ailleurs.

Seuls agents des célèbres Pianos

GOLDSMITH, New-York.

THE WAGNER PIANO, Ontario,

FOISY, Montréal.

Chaque piano est garanti pour dix ans. Nos prix sont les plus bas.

A. FURFIEAU & THOS. L. G. FOISY, Jr.

PROPRIETAIRES

20 AOÛT 1976

1620 RUE STE CATHERINE, MONTRÉAL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC